



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN UF3H J

Gray 4218.98

Sent  
of world



## Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

# EDWIN CONANT,

(Class of 1829).

This fund is \$28,000, and of its income one quarter shall be spent for books and three quarters be used for the general purposes of the Library. — *Vote of the President and Fellows, May 28, 1892.*

Received 1 Aug. 1898.









**DU TONKIN AU HAVRE**

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1898.

# DU TONKIN AU HAVRE

CHINE — JAPON

ILES HAWAII — AMÉRIQUE

PAR

**JEAN D'ALBREY**

Ancien élève de l'École polytechnique.



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C<sup>o</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1898

*Tous droits réservés*

4218.98  
I, 5515

UNIVERSITY OF MICHIGAN  
AUG 1 1898  
LIBRARY.

*Donant fund*

# DU TONKIN AU HAVRE

CHINE — JAPON — ILES HAVAI — AMÉRIQUE

---

## I

### HONGKONG

Le 28 novembre 189., à cinq heures du soir, 64 heures après son départ d'Haiphong, le *Hanoi*, de la C<sup>ie</sup> des Messageries Flaviales, entre en rade de Hongkong.

Traversée pénible, marquée par les angoisses de l'horrible mal-de-mer, où, sous l'effet de la mousson contraire, le navire roula et tangua sans cesse, répétant à satiété ces mouvements de spirale qui tordent les viscères et font pâlir les mieux entraînés. Et de remède point; rien à faire qu'attendre en son étroite couchette le terme du supplice, avec le spectacle, pour toute distraction, de la ligne d'horizon qui monte et descend le long de la vitre du sabord.

Mais nous touchons au bout de nos peines. La pleine mer a disparu. De toutes parts les terres émergent.

Voici le port et voici l'eau calme. Le navire avance encore, puis finalement s'arrête. Les pulsations rythmées de la machine ont cessé.

Autour du *Hanoi*, des nuées d'embarcations nous assaillent, se disputant dans une âpre concurrence nos personnes et nos bagages, tandis que le treuil de déchargement fonctionne sans relâche et ramène à la lumière du jour, avec un grincement de chaîne, la cargaison de cale.

En face, bâtie sur le versant-nord de l'île, tournant ainsi le dos au midi, Victoria, la capitale, dont on voit les maisons aux élégantes vérandahs se presser sur le quai en un correct alignement, puis s'étager derrière, le long des croupes, grimpant à l'assaut de la crête. Vue superbe, rappelant celle d'Alger, de Toulon et en général de toutes les villes bâties sur la mer à flanc de coteau. Il est vrai que l'avantage qu'elles tirent de cette situation est rarement gratuit, et que le même observateur auquel ce panorama arrache une exclamation admirative demeure désappointé quand, descendu à terre, il éprouve que cette cité si brillante se borne à quelques rues courant parallèlement à la côte. Mais comme j'ignore en ce moment ce que me réserve Victoria, je ne puis encore qu'admirer.

Au milieu des préparatifs du départ, la nuit est venue, et lorsqu'après nos adieux à l'aimable commandant du *Hanoi* on prend place à bord du petit vapeur qui doit nous porter à quai, déjà le gaz et l'électricité s'allument; une longue ligne de clartés court le long de la rade et s'éloigne indéfiniment à droite et à gauche en teintes dégradées. A mesure que nous avançons, les lumières augmentent en nombre et en

éclat ; la montagne grandissante est piquetée de mille lueurs que vient refléter en longues traînées la moire des eaux. L'obscurité croissante ne permet plus de discerner où finit dans l'espace la sombre masse de l'île, si bien que, les feux de la terre se continuant par ceux du firmament, on ne distingue plus vraiment ce qui est flambeaux des rues de ce qui est étoile au ciel.

Nous débarquons. Me voilà désormais seul, livré à moi-même pour deux longs mois en pays inconnu. Et comme les exigences de la vie matérielle s'imposent avant toutes choses, il s'agit d'abord de gagner un gîte pour réparer au plus tôt les désastres du voyage par un repas quelconque, et surtout par une franche nuitée de sommeil passée dans un véritable lit, un lit large, un lit reposant sur la terre ferme ; jouissance banale, et qu'en tout pays civilisé goûte chaque soir, sans le remarquer, le commun des mortels, mais croyez qu'on l'apprécie bien davantage après la plus courte traversée.

Deux grands hôtels se disputent ici la clientèle européenne, le *Hongkong*, dressant au coin du quai ses quatre étages de colonnades, puis le *Windsor*, de dimensions à peine plus modestes, situé dans la grand-rue qui court derrière le quai ; hôtel que préfèrent en général nos nationaux et où dès lors je descendis moi-même, parce que le patron est censé parler notre langue. Et en effet il en sait quelques mots, à-peu-près ce qu'en savent au Tonkin les boys de café et les coolies-pousse.

Le *Windsor-hôtel* est une grande bâtisse cubique à hall central éclairé par la toiture, autour des quatre côtés duquel courent à tous étages les corridors et les chambres. Luxe général d'une parfaite convenance :

parquets de mosaïque, tapis de moquette, murs de l'escalier revêtus jusqu'à hauteur d'appui de briques vernissées aux jolis tons polychromes, ascenseur rapide, lumière électrique, boutons d'appel, lavabos et le reste bien tenus et bien compris, domestique nombreux et stylé, en somme aucun établissement du même genre à Hanoi, ni à Haiphong, ni même à Saïgon, ne saurait rivaliser avec celui-là.

Au dîner, où je retrouve quelques passagers du *Hanoi*, même luxe : linge éblouissant, argenterie, cristaux et fleurs, un menu soigné qui, par son ordonnance anglaise, déroute un peu nos goûts français, mais dont la variété a de quoi satisfaire les plus difficiles. Autour des tables, uniformément vêtus d'une longue robe bleu-céleste, « Célestes » eux-mêmes, les indigènes circulent, experts, silencieux et rapides, avec cette stupéfiante aptitude au service que les Asiatiques poussent jusqu'au génie.

Or il se trouva que ce simple dîner suffisait à nous remettre en notre état normal. Conformément à sa caractéristique, le mal-de-mer avait incontinent disparu avec la cause qui le produit, de sorte qu'à peine le thé pris, plus n'était question de s'aller coucher, mais bien de partir à la conquête de la ville, et de repaître du spectacle de choses non vues des yeux affamés de curiosité.

On nous avait signalé un cirque comme étant en ce moment la principale attraction. Faute de mieux, nous y courûmes ; son cadre exotique lui créait un semblant d'intérêt, et ce nous était une occasion de prendre une première vue sommaire de la cité par une promenade en pousse-pousse. L'Exposition de 1889 nous a fami-

liarisés avec cet équipage, où cocher et coursier se confondent, ce qui est la meilleure condition pour qu'ils s'accordent, équipage que les gens d'Hongkong appellent doctement *djinriksha*, du nom qu'on lui donne au Japon, son pays d'origine.

Mais à cette heure les rues étaient obscures et désertes, les magasins fermés, et il fut impossible de rien remarquer jusqu'à ce que nous arrivâmes, après une demi-heure de route, tout au bout de la ville, dans un terrain vague où le cirque avait dressé les loques de ses tentes. On entendait du dehors les hoquets asthmatiques et les timbres fêlés de son orchestre. J'entrai et je m'assis. Une salle pauvrement éclairée, pleine à peine au quart de militaires, de Chinois et de quelques oisifs; un silence général et ennuyé; l'entrain manquait visiblement. Au milieu de la piste, de malheureux acrobates en maillot pailleté, et des clowns à figure enfarinée s'essayaient de leur mieux à distraire cette agglomération. Tous à hauteur de leur métier; rien sans doute de bien neuf, mais des tours adroits et corrects, et procurant dès lors, en même temps que la surprise un peu choquée de voir exécuter à autrui ce dont on se sait incapable, ce plaisir pur que donne le spectacle des choses bien faites, le jeu impeccable d'un organisme, qu'il soit physique ou psychique, qu'il appartienne à l'homme ou à tout autre animal. Vous éprouvez une sensation du même ordre à contempler dans sa cage les évolutions d'un jeune tigre, à étudier ce magnifique réservoir de force, d'une force qui se possède si pleinement, qui soudain se déploie et soudain se replie sans effort, sans fatigue, sans dépense apparente.

Outre qu'enfin l'esthétique même ne fut point exempte du programme, car elle était belle à ravir, cette fille d'Albion qui vint exhiber sur la corde raide son collant clair et sa courte tunique de velours noir et satin cerise, de la race de celles qui, dans les romans modernes, épousent des archiducs; des yeux qui étaient deux talismans, une gorge incomparable, des jambes faites au tour continuant des cuisses sans reproche... Ici arrêtons-nous puisque l'usage ne s'est pas encore introduit de mettre en tableau vivant le Jugement de Phryné, et que, même en Chine, la plus belle fille du monde ne montre pas en public tout ce qu'elle a.

Et à la sortie, ce fut une cohue non-pareille de pousse-pousses, dépassant de beaucoup ce qu'on voit du même genre aux cafés d'Hanoi à l'heure de l'apéritif ou devant l'hôtel du Gouverneur les nuits de bal officiel. Aux rayons de la lune, ils étaient là sur cette vaste place, couvrant tout le terrain, leurs brancards menaçant le ciel, en formation serrée comme la phalange macédonienne; au milieu des vociférations chaque coolie chargea son client, et ce fut alors une dislocation subite, un roulement général de toutes ces roues, une course effrénée, assourdissante et tumultueuse à travers les rues de la ville, dont le torrent me suivit jusqu'à l'hôtel où je goûtai enfin l'apaisement d'un repos bien gagné.

Ce fut le premier soir.



La nuit s'est écoulée. Le sommeil a fui. A travers les fentes de la fenêtre, le jour se glisse, d'abord furtif

et honteux, puis nettement s'accuse, et bientôt remplit la salle de sa lumière crue. Il est temps de se lever et de reconnaître son domaine.

A vrai dire, cette chambre d'hôtel est très-ordinaire, et en France je ne consacrerai pas une minute à l'examiner. Mais par cela même qu'on est au bout du monde, les plus minces détails prennent de l'importance; on s'épuise à chercher matière à s'étonner; tout ce qui diffère de ce qu'on a vu chez soi est soigneusement enregistré comme spécial au pays qu'on visite. Enfin dans le cas présent, un autre motif milite en faveur d'une enquête minutieuse. Hongkong est un morceau de l'empire britannique; les Anglais, ancrés dans ce roc depuis un demi-siècle, ont eu par conséquent tout loisir d'y importer leur esprit comme leurs usages, et par suite leurs exigences avec leur traditionnel amour du confort. Il est donc intéressant d'observer jusqu'à quel point ils ont réussi, et agréable de les prendre en faute.

Or il n'est que trop aisé de voir une foule de choses qui clochent. Sans doute la pièce est de dimensions mirifiques, et la vérandah superbement dallée. Le lit, grandiose avec son haut dossier sculpté, a de bons matelas. Les meubles : tables, bureau, chaises-longues de tout style, sont élégants et commodes. Il y a mieux : cuvette et pot-à-eau ont les dimensions auxquelles sont habitués de nos jours les gens qui se lavent. A Aix-en-Provence, les mêmes récipients sont encore du même gabarit qu'au temps du roi René. Jusque-là tout est bien. Mais les fenêtres et les portes ferment mal; une vitre manque; comme dans tous les hôtels connus, les divers tiroirs s'ouvrent en zigzag; rien sur la tablette de che-

minée, ni vases, ni glace; le bouton d'appel ne rend aucun son quand on le presse, laissant ainsi dans l'ignorance s'il a ou non fonctionné; pas de descente-de-lit, rien que le parquet de bois. En France, je ne manquerais pas de maugréer contre ces menues imperfections, en pensant à part moi: « Ah! si nous étions en Angleterre !... » En Angleterre, nous y voilà, ou c'est tout comme, et les mêmes défauts s'y rencontrent.

C'est qu'aussi bien l'on s'exagère l'amour du confort des Anglais; ils l'ont plus que nous, mais ce n'est point encore l'idéal rêvé.

N'insistons pas davantage et descendons en ville.

Ici, pour qui vient du Tonkin, l'aspect est imposant. D'un bout à l'autre de ce quai de six kilomètres et de la grand-rue qui le double en arrière, s'étendent de massives constructions jointives de trois et quatre étages, et non pas de vulgaire brique, mais de pierre taillée, s'il vous plaît. Nous sommes loin de ces simples rez-de-chaussée d'Hanoi dont les toits de tuile s'espacent de distance en distance parmi les infimes *cagnas* (1) indigènes.

Et plus caractéristique que les bâtiments eux-mêmes est leur richesse de construction, comme si l'on s'était complu, sans utilité aucune, à outrer leur valeur, par simple orgueil de propriétaire qui étale au soleil sa puissance de capitaux. Partout règne une incroyable superfétation d'ornements et de motifs d'architecture; ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales, refends et bossages, dômes et frontons, triglyphes et métopes, lions et chimères, en un mot les ordres grec, roman et

(1) Graphie conforme à la prononciation. Les journaux locaux écrivent: *cainha*.

gothique fraternisant dans une confusion aussi joyeuse qu'inattendue avec ceux de la Chine et de l'Inde.

Pour relier les supports de vérandahs, pilastres ou colonnes, toutes les solutions possibles ont été réalisées. D'abord le simple bandeau rectiligne, le plein-cintre et l'arc surbaissé, puis aussi l'anse de panier, le fer à cheval des Arabes, l'ogive ordinaire et jusqu'à l'ogive flamboyante, et des ogives convaincues, puissantes, massives, aux tons sombres, qui semblent dix fois séculaires, s'enlèvent sur une forêt de nervures et s'alignent en longues perspectives comme à Notre-Dame de Paris ou au City-Hall de Londres.

Ce mélange de styles n'est pas forcément fâcheux, et s'il est vrai que les alliances donnent des fruits d'autant meilleurs que les conjoints sont de familles plus étrangères, on ne peut que voir d'un bon œil l'acanthé de Corinthe mariée au lotus indien, et la licorne britannique au dragon chinois. On doit ici renoncer à des préjugés d'école qui d'ailleurs n'ont plus cours, et considérer simplement l'effet produit. L'effet est heureux. Un peu de surcharge, peut-être, et même beaucoup ; car toutes ces colonnes, ces chapiteaux, ces linteaux, ces frises, ces soubassements sont trop creusés, trop fouillés ; il y a là une somme énorme de labeur qu'à priori l'on ne s'explique pas. Cet extrême travail de la pierre a sa raison dans les climats septentrionaux où, par l'idée de richesse qu'il évoque, il atténue l'impression de froid ; dans les pays de soleil, c'est un luxe ; des vérandahs aux larges arcades, ourlées d'une simple baguette pour tout ornement, avec cette magie d'une chaude lumière qui court au travers, et c'est plus qu'il n'en faut pour satisfaire l'œil.

Mais l'excès d'ornementation dérive du mode de bâtir qu'il a fallu adopter, et c'est ici une nécessité absolue de faire lourd pour donner aux édifices la force de résister aux typhons. Celui de 1862 balaya avec l'île de Hongkong toute la côte voisine, et coûta la vie à 50 000 personnes. Plus près de nous, celui de 1874 fit encore une ample moisson de vies humaines, et causa d'énormes pertes à la propriété. Dès lors, ce genre d'architecture a imposé son genre de beauté, et pour dissimuler sa lourdeur, on a sculpté à outrance.

Ajoutons que la profusion est souvent évitée. On peut citer comme exemple le somptueux hôtel de la *Hongkong and Shanghai Bank* qui tient toute la largeur entre le quai et la grand-rue. On voit de loin un vaste dôme dont la flèche domine tout ce qui l'entoure, et l'on distingue en approchant, élevé d'une douzaine de marches, un grand fronton corinthien que supportent quatre colonnes à droite et à gauche duquel court un long péristyle. On songe involontairement à un palais de justice ou à une église : on entre, et c'est une banque. Et donc, si vous le voulez, c'est encore un temple, celui du dieu Plutus, de tous le plus universellement adoré. Au dedans, la richesse est éclatante ; un pavé de mosaïque, des colonnes polies de marbre rose soutenant le dôme qui tout en haut arrondit sur nos têtes sa coupole azurée ; tout le plafond décoré avec un luxe de peintures inouï, des vitraux de couleur à rendre jalouse la Sainte-Chapelle.

Et sous ces vastes halls s'agite toute une armée d'employés affairés qui griffonnent des chiffres, téléphonent des ordres de bourse et clament le doux argot de la finance, chèques, warrants, reports, etc.

Au reste, la plupart de ces bâtiments sont des banques; suivez de porte en porte les plaques de cuivre indicatrices et vous lirez successivement : *National Bank of China*, *Mercantile Bank of India* et ainsi de suite, avec l'inévitable *limited* au bout de la formule.

Cet entassement de constructions de pierre n'attirerait pas l'attention du voyageur venu d'Europe, où toutes les villes lui offrent le même spectacle. Dans les grandes cités même, ces interminables séries de rues, avec leurs maisons rigoureusement alignées, produisent à la longue une impression accablante. A toujours cheminer ainsi entre deux plans verticaux sur des chaussées pavées que sillonnent des rails, et à chaque angle retrouver la même fastidieuse perspective qui repart à nouveau dans une nouvelle direction, et ainsi pendant des lieues, comme si c'était là le régime normal de la planète, et que le monde entier fût aménagé sur ce plan, on se prend à maudire cette civilisation intensive. Il y aurait un soulagement à voir tous ces cubes de maçonnerie s'éparpiller soudain comme une volée de moineaux. Vive l'espace et le plein air, et les prairies verdoyantes, le frais ombrage des bois, le murmure des ruisseaux d'eau vive !...

Ceci, c'est l'impression des villes; mais quittez les pays vieux, enfoncez-vous dans les régions inexplorées ou récemment ouvertes à notre expansion, et tout à l'autre bout du globe, vous attend l'impression inverse.

Il est des régions au monde où ne se voit aucune construction régulière; et cela, vous le savez; mais ce n'est pas de savoir théoriquement les choses qui compte, c'est d'en constater par soi-même la réalité. Il est

d'autres terres plus ingrates où ne se voient même point des huttes d'indigène; et non seulement vous n'y foulez pas des routes nationales avec leurs accotements et leurs tas de cailloux bien sages qui attendent le cantonnier, mais vous n'y rencontrez même pas l'humble sentier que tracent à la longue les pas sur le sol. Et de même qu'auparavant l'excès de production humaine vous écrasait, maintenant cette absence absolue de tout ce qui rappelle vos semblables vous effare; vous vous sentez englouti, absorbé dans ce triomphe de la végétation, unique et souveraine maîtresse.

« Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme, » proclame agressivement l'auteur d'*Émile* au début de son ouvrage. Infortuné Jean-Jacques! C'était juste le contraire qui est la vérité. Sortant des mains de l'Auteur des choses, tout est bien pour l'Auteur des choses, assurément; mais pourquoi tout serait-il bien pour l'homme, et par quelle aimable prévenance la Terre lui aurait-elle été rendue habitable avant sa venue! Hélas, il est bien trop visible qu'aucun fourrier ne fût dépêché par les Puissances célestes pour préparer ici-bas nos logements, et que partout où nous voulons vivre, tout nous reste à faire pour assurer cette vie.

Et comme nos exigences croissent à mesure de leur satisfaction, partout où nous venons nous fixer, nous Européens, c'est notre bien-être habituel que nous entendons retrouver, et force nous est de transformer à notre usage spécial la face du sol.

Aussi est-ce une joie quand on voit s'élever sur une plage, à l'ombre des palmiers, la première maison européenne, dont les lignes régulières, les ouvertures

nombreuses, l'éclat des teintes : blanc des murailles et rouge des tuiles, contrastent avec l'informe et triste paillote indigène. Cette tache rouge, que vous apercevez de loin, formée par ce toit dans cette verdure, c'est le sceau même de notre civilisation apposé sur une terre nouvelle, c'est le cachet authentique qui marque notre prise de possession. Et plus ces taches vont se multipliant, plus recule la barbarie. C'est pour constater ce recul et y travailler, qu'il vaut la peine de vivre. On est heureux lorsqu'aux lieux mêmes où l'on a laissé seulement quelques habitations éparses, embryon incertain de villes futures, on retrouve peu d'années après l'enfant venu à bien, poussant de toutes parts ses jeunes membres avec une belle ardeur de sève, des rues qui se peuplent et s'allongent, d'autres que l'on trace, où croupissaient naguère des mares insalubres, et que dans un autre lustre on retrouvera elles aussi bordées de maisons, parcourues par une foule laborieuse et empressée, cités naissantes aux débuts modestes comme furent jadis les débuts des Tyr et des Carthage, et qui deviendront à leur tour les Carthage et les Tyr des siècles futurs.

Hier, dans notre Tonkin, c'était Haiphong que l'on fondait ainsi en la conquérant sur la mer, Hanoi qu'on transformait de fond en comble. Aujourd'hui, c'est Langson, c'est Yenbai, c'est Laokai. Demain, viendra le tour de Xieng-hong, de Louang-Prabang, de tous ces lieux qui ne sont encore à cette heure qu'une expression géographique, simple agglomération de cases clairsemées, mais à la veille de devenir les boulevards avancés et florissants de la glorieuse race blanche.

Ce n'est donc pas la végétation des tropiques qu'on admire en ces pays neufs; elle y est splendide, mais courante; ce qui séduit, ce sont des murs blanchis à la chaux, des toitures aux tons vermeils, des vérandahs garnies de stores. L'œuvre de l'homme prend ici le pas sur la Nature. Et voilà pourquoi, quand on a passé d'une colonie récente à un établissement vieux d'un demi-siècle, on ne reste pas insensible au nombre de ses monuments et l'on jalouse ses bâtisses à quatre étages.

Et ceci nous ramène à Hongkong. Beaucoup de ces édifices sont coloriés de haut en bas de nuances diverses. Le *New-Victoria-hôtel* est de deux tons gris-lilas; une banque érigée depuis peu est mi-partie vert-myrtle et crème. On méprisait jadis ce badigeonnage des murs qui souvent doit cacher et par conséquent ne sert qu'à trahir la pauvreté des matériaux de construction, jusqu'au jour où les érudits nous ont révélé quel fréquent usage en faisaient les Grecs, trop artistes pour ne pas rechercher le beau par la couleur comme par la forme. Dès lors, sous peine d'hérésie, il a bien fallu modifier ses théories d'art, et en effet l'idée de peindre les murs au dehors comme à l'intérieur n'a rien en soi de particulièrement choquant; le tout est de bien choisir et associer les teintes.

En résumé, l'idée qu'on rapporte d'une visite à travers les rues de Victoria est en tous points la même que Taine consignait pour Londres dans ses *Notes sur l'Angleterre*, idée de force, de puissance solidement assise, d'opulence inexpugnable. Au sortir de notre jeune Indo-Chine française, il est impossible de ne pas ressentir cette impression très-vive.

Autant que vive, est-elle agréable? Non point. Cité riche, prospère, industrielle, l'un des premiers ports du monde, grosse place de commerce où s'échangent les produits des deux continents, Victoria est tout cela ; mais ville gaie, ville de plaisance où l'on se sentirait heureux de vivre, jamais.

Et c'est ici que notre Indo-Chine reprend ses avantages. Je ne parle pas de Saïgon, auquel nuit son accablante et éternelle chaleur humide, mais où trouver ici une fête pour les yeux comme l'est à Hanoi, au centre de la ville, cet admirable site du petit lac entouré de son cadre de verdure gracieux au possible, et reflétant dans le miroir limpide de ses eaux bleues, les élégants hôtels et les beaux arbres de ses rives ! Là bas, c'est un sentiment d'allégresse dont on est instinctivement pénétré, et ici, non pas l'ennui sans doute, mais l'indifférence.

La forme affectée par la coupe transversale des rues d'Hanoi et de Victoria suffirait seule à expliquer ce changement. A Victoria, les maisons sont deux, trois, quatre fois plus hautes que la rue n'est large, et dès lors le passant se sent comme emprisonné dans ce long boyau sombre ; il retrouve là ce qu'il connaît que trop en Europe. A Hanoi, la proportion est renversée, d'où résulte une sensation de plein air, d'espace indéfini, et d'eux-mêmes les poumons se dilatent. On ne soupçonne pas l'influence qu'a ainsi sur l'humeur le plus ou moins d'ouverture du dièdre qui, parti de l'œil du promeneur, appuie ses deux plans sur les toitures de droite et de gauche.

Peut-être ici ma nationalité me nuit-elle pour être un juge vraiment impartial. Peut-être suis-je à mon insu

dirigé par le parti-pris de donner toujours l'avantage à la France. Je m'étonnerais cependant si ma conclusion n'était pas celle de la majorité, et si, pour la douceur de vivre, le Tonkin, dès qu'on se décidera à le connaître, n'est pas universellement préféré à Hongkong même et surtout par les Anglais.

Autre infériorité pour l'île anglaise : l'absence d'Annamites, ce brave petit peuple auquel on s'attache davantage à mesure qu'on le pratique, et qui joint à ses qualités de travail, d'intelligence et d'amour du progrès le mérite d'être bon enfant et gai, si bien que le hasard a fait preuve d'esprit en le faisant tomber dans le lot de la France. Ici Anglais et Chinois remplacent Français et Annamites ; les Anglais, gens tristes, taciturnes, démarche raide, se mouvant parallèlement à eux-mêmes dans un plan vertical, avec ce balancement outré des bras, toujours se rendant à leur comptoir. Or est-il rien d'insupportable comme de ne croiser jamais que des gens affairés qui courent à un but, droit devant eux, sans regarder à droite ni à gauche, despotiquement dominés qu'ils sont par l'objet qui les préoccupe, des êtres qui ne vivent jamais au présent ni à l'endroit où ils se trouvent, et traverseront ainsi toute l'existence à la poursuite de la fortune, toujours claquemurés en eux-mêmes, alors qu'il est si bon de s'ouvrir à ses semblables ! — Puis des Chinois, peuple estimable certes, mais qui semblent avoir pris ici quelque chose de la gravité de leurs conquérants, et pour lesquels le négoce, l'âpre soif du gain est devenue comme pour les premiers l'unique raison de vivre.

Ce sont eux pourtant qui, par leur type et leur costume, forment l'élément pittoresque de cette foule dont

ils composent d'ailleurs la majeure partie. Ils ont en général l'air plus riches que ceux du Tonkin où ne se rencontre, sauf exception, que la basse classe, au lieu qu'ici, bourgeois et mandarins s'y trouvent mêlés. Beaucoup, chose rare en Indo-Chine, sont en pousse-pousse, ou bien encore en chaise-à-porteur. Et beaucoup, aussi bien parmi les piétons que parmi ceux-là, sont superbement habillés d'étoffes aux plus vives couleurs, en général des tons clairs, deux teintes par costume, et le plus souvent deux teintes sœurs, l'une pour la robe, l'autre pour la veste. On a ainsi des alliances bleu et lilas, bleu et gris-perle, bleu et vert, ou bien encore deux nuances de bleu : bleu-de-cobalt et bleu-de-ciel très-pâle ou deux nuances de vert : vert-metternick et vert-pomme ; et ainsi se trouvent réalisées une foule de combinaisons ingénieuses ou bizarres, mais agréables à l'œil, et qui montrent bien ce qu'il y a de puéril et de faux dans cette prétendue distinction entre les couleurs qui jurent et celles qui s'accordent. Elles jureraient qu'il ne faudrait pas s'en plaindre, car dire que deux couleurs jurent, c'est dire que leur juxtaposition me secoue, et si je me sens secoué, que réclamerai-je ? La vie ne vaut que par là. Mais je prétends en outre qu'elles ne jurent pas et que pour peu que l'esprit s'y applique, il finit par sympathiser avec ces assortiments inattendus. En vérité, toutes les nuances sont heureuses de se trouver parfois accouplées, aussi bien celles qui voisinent sur le spectre solaire que celles qui en couvrent des zones éloignées. Tons heurtés, tons contrastés, tons jumeaux, la couleur est toujours la couleur, c'est-à-dire une fête pour l'œil.

Un autre élément de pittoresque est le grand nombre de soldats européens ou hindous. Il y a ici, paraît-il,

une garnison permanente de près de 3000 hommes, laquelle se trouve momentanément accrue, le régiment à relever n'étant pas encore parti, et le nouveau étant déjà arrivé. Ces militaires sont tous des hommes superbes avec cet air de santé exubérante que donne aux troupes anglaises l'excès de nourriture. Ils ont le casque blanc que nos propres troupes coloniales ont fini par adopter, ou la petite casquette plate sans visière, tunique rouge ou blanche, pantalon noir à bande rouge. Les Hindous se distinguent par leur coiffure, un énorme turban écarlate sous lequel brillent deux yeux de braise à l'expression farouche, au milieu d'un impassible visage de bronze qu'encadre une barbe noire.

Comme systèmes de locomotion, on ne rencontre ici que fort peu de voitures attelées, mais à profusion des pousse-pousse et des chaises-à-porteur. En Cochinchine et au Tonkin, du moins le Tonkin du Delta, la parfaite horizontalité du sol rend ces dernières inutiles ; il n'en saurait être de même dans une île montagneuse comme Hongkong, où les chemins en lacet qui conduisent aux pics, très-pénibles pour les engins à roue, assurent à la chaise une vraie supériorité. C'est d'ailleurs un mode de déplacement essentiellement désagréable, communiquant au corps un mouvement continu de tangage. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on croise de nombreuses bicyclettes ; cette merveille d'invention, que les manuels d'histoire contemporaine ne daignent pas mentionner, a pénétré partout.

Hongkong ne possède pas de cafés ; rien qu'un seul bar où l'on s'enferme pour boire et s'enfumer, mais dont rien ne révèle l'existence au dehors. Nulle part de ces vastes établissements comme à Hanoi ou Saïgon que

signale le soir leur brillant éclairage, et qui étalent en tout temps sur le trottoir leurs nombreuses tables où vient jouer et causer avec entrain tout un peuple de consommateurs.

Cette absence de lieux publics de réunion est cause que le soir, une fois effectuée la sortie des bureaux, la ville prend un aspect morne. On n'était dehors que pour ses affaires; le travail terminé, l'on rentre chez soi et les rues se vident.

Le caractère de tristesse est encore accru par l'indigence et la disposition de l'éclairage urbain, des globes électriques élevés à la hauteur d'un troisième étage, qui remplissent d'une lueur blafarde une assez vaste étendue, mais laissent la rue elle-même, à proximité du sol, dans une quasi-obscurité où glissent furtivement de rares indigènes, où résonne aussi de distance en distance le pas lourdement cadencé de quelques soldats; ils s'avancent par groupes de deux ou trois, stick à la main, trouvent l'ombre un instant de leurs taches écarlates puis s'effacent dans la nuit.

\*  
\* \*

On ne consacre pas en général plus de quarante-huit heures à Hongkong; un tour de ville, une ascension au pic et l'on se croit quitte. Mais comme le bateau qui doit me conduire à San-Francisco, avec escale aux îles Havaii, ne part que dans quinze jours, il me faut jusque-là demeurer céans.

Pour employer ce temps, les *guide-books* (1) recommandent d'abord la visite des églises, hospices et jardins publics, puis d'aller voir : à la Poste, l'arrangement des malles hebdomadaires ; à la Cour Suprême, les curieuses manières de déférer le serment aux indigènes ; et à la Prison, les divers articles manufacturés par les détenus chinois.

Voilà, sans aucun doute, ce que j'aurais dû faire et que je n'ai pas fait. Des innombrables églises que le sentiment religieux de la race anglo-saxonne a fait éclore sur cette terre, je n'ai visité que la principale, la cathédrale de Saint-Jean, dont la tour gothique domine le champ-de-manceuvre.

Pénétrez dans l'intérieur, vous voyez une vaste nef resplendissante de lumière, avec une belle rosace aux vitraux de couleur au-dessus de l'autel ; des bancs confortables invitent à s'asseoir devant des pupitres de bois clair qui courent partout. Sur une table de marbre, une grande Bible ouverte. C'est simple, propre, bien compris ; c'est évidemment ce qu'il fallait, mais combien nu et banal ! Non, ce n'est point encore là que les âmes mystiques se sentiront gagner par l'émotion divine. Aucune œuvre d'art, ni ombre, ni mystère, ni fleurs, ni parfums, ni chapelles blotties dans un angle, derrière les hauts piliers, petites églises dans la grande, retraits intimes où la statue dorée du Saint qu'on invoque accueille son client et écoute sa requête à l'abri des importuns.

Mais ceci, c'est la conception catholique, et peut-être est-il bon qu'il y en ait une autre à l'usage des races

(1) On emploie ici l'expression anglaise pour éviter toute ambiguïté, le mot français « guide » laissant dans le doute s'il s'agit d'un homme ou d'un livre.

du Nord plus métaphysiques et moins sensibles au plaisir des yeux. Soucieuses d'adorer uniquement en esprit un Dieu qui est esprit, la profusion dans la maison du Seigneur de tout ce qui séduit les sens leur est matière à scandale bien plus qu'à édification. Qu'importe à qui a vraiment la foi qu'une image de son Dieu ne se dresse pas dans le temple si elle se dresse dans son cœur et lui dicte les vérités éternelles !

Quoi qu'il en soit, les incrédules auxquels parlent seules les choses tangibles préféreront toujours, et sans conteste, pour des considérations étrangères à leur salut, les pompes du catholicisme à la simplicité des églises protestantes ; — et bien plus encore, cette engeance spéciale des globe-trotters, *genus irritabile*, lesquels tiennent à être payés de leur peine et crient à la trahison quand ils ne rencontrent pas dans leurs courses le détail piquant à noter sur leur carnet. Il leur faut, à ceux-là, que cette plénitude de foi les touche ou les révolte, le spectacle de l'humble paysanne romaine gravissant à genoux, une interminable oraison sur chaque degré, les marches de la *Scala Santa*, ou encore, à Saint-Pierre de Rome, la constatation de l'usure qu'infligèrent des millions de baisers à l'orteil de la statue géante du Prince des Apôtres, avec la vue d'une croyante qui s'approche, prend son enfant sous les aisselles, et exhausse sa bouche jusqu'au pied de marbre, pour que les lèvres du pauvre innocent humectent à leur tour cette pierre et lui arrachent inconsciemment quelque atome...

J'ai fait aussi une courte excursion aux jardins. Ils sont très-beaux, car toute la zone intertropicale jouit à cet égard de facilités contre lesquelles ne saurait lutter l'Europe. Allez aux Indes anglaises ou en Indo-

Chine, à Colombo, Saïgon ou ailleurs, c'est partout sous un soleil trop ardent et d'une lumière trop crue, le même foisonnement extraordinaire d'une végétation fantastique, fougères, palmiers, orchidées et autres plantes aux dimensions stupéfiantes, dont on ignore le nom vulgaire et dont on ne veut pas savoir le nom latin ; des feuilles grandes comme une voile de navire, des corolles de fleurs où tiendrait un nouveau-né, bref de ces choses comme nous en décrivent les Mille-et-une Nuits, et dont l'apparition imprévue démontre de façon péremptoire que ces merveilles de l'Orient ne sont pas une invention de poète, mais une réalité tangible.

Le malheur est que cette réalité, dès là qu'elle devient commune, perd son charme. C'est que, par une loi fatale de notre organisme, la rareté d'une vision est indispensable à la puissance de son effet. Cette émotion exquise que nous cause le Beau n'est que la traduction psychique du mouvement provoqué dans nos molécules cérébrales par un spectacle inaccoutumé. A mesure que s'établit leur nouvel état d'équilibre, ce mouvement s'éteint. De là vient que la jouissance amène la satiété, et qu'on se blase de tout, des couchers de soleil comme des vers de Lamartine, des belles filles comme des belles fleurs.

Les nouveaux arrivants aux terres coloniales sont ébahis de l'absence complète, chez ceux qui les ont précédés, de tout enthousiasme pour ces splendeurs de la Nature. Les premiers jours, c'est de leur part une extase continue, une permanente admiration d'un lyrisme bavard, mais qui bientôt se calme elle aussi en simple estime théorique, laquelle, à son tour, s'endort en absolue indifférence.

Et maintenant la raison pourquoi mon enquête locale s'est bornée là est que j'ai trouvé une séduction bien autrement captivante : une bibliothèque à exploiter, celle du *Hongkong-club*, dont l'aimable directeur, en ce lieu, de la Banque française d'Indo-Chine m'a fait ouvrir les portes.

Huit jours durant, j'en explorai les trésors, y passant mes après-midi et mes soirées, négligeant pour eux tout le reste.

Ce ne fut pas sans remords, ma conscience me représentant quelle détestable façon c'est là de remplir ses devoirs d'explorateur. J'essayai bien d'épiloguer avec elle : « Que verrai-je dehors ? rien que le monde matériel, cette misère. Ici, entre ces murs, c'est le monde moral qui m'est ouvert, c'est le séjour élyséen des idées et du rêve... » Ces pitoyables sophismes n'eurent aucun succès auprès de ma gêneuse ; il demeure acquis que ma conduite a été absurde et je la déconseille formellement aux autres. S'enfourir dans une *library* n'est pas voyager, et pour goûter ce plaisir, il n'est pas nécessaire de courir si loin.

Mais le fumet de ces bouquins était si tentant !... Et à l'instar de Célimène leur grâce fut la plus forte.

Le *Hongkong-club* est une de ces belles installations comme savent en organiser les Anglais passés maîtres en la matière, et où se trouve réuni tout le confort d'une existence bien comprise. Je n'ai pas besoin de dire qu'une propreté britannique y règne partout, relevée même d'une pointe de haute élégance, et que, par exemple, toutes les exigences de l'hygiène contemporaine avec son luxe de lavabos, de tubs, de bains et de

douches y reçoivent pleine satisfaction, de même qu'il y a des salles de coiffure, de chapellerie, de nettoyage de chaussures, etc... Comme nous avons pris toutes ces commodités à nos voisins avec un empressement où le snobisme a sa part, il n'y a là entre les Anglais et nous qu'une différence du plus au moins, seuls les cercles de nos grandes villes étant établis sur ce pied. Il est de même évident que nous devons voir au *Hong-kong-club* le téléphone et la lumière électrique à tous étages, et que dans le hall d'entrée se trouvent affichés tous les télégrammes du jour, politiques, commerciaux et financiers.

C'est surtout dans la répartition entre l'utile et l'agréable qu'apparaît la différence des races; ici c'est l'utile qui domine. Le cercle chez nous est essentiellement un organe de flânerie; on y boit, on y joue, on y cause. La pièce principale, la plus vaste, la plus animée, la mieux décorée, sera donc la salle de café avec ses alignements de tables de marbre, son atmosphère de fumée, et son odeur fade de cigare et d'alcool. Ici, le bar du rez-de-chaussée, qui remplace notre café n'est qu'un étroit couloir éclairé par une seule ouverture et le long duquel court un comptoir de zinc. Vous vous doutez bien que la consommation de boissons n'y est pas mince et qu'il doit s'y débiter chaque jour un nombre effrayant de grogs et de cocktails; mais tout cela s'ingurgite debout, sans s'arrêter: le client entre, avale, paye et sort.

Au rez-de-chaussée, salle de lecture des journaux. Grande table centrale pour les diverses feuilles de langue anglaise, entourée de *rocking-chairs* qu'occupe un bon lot de lecteurs, tous gens corrects et muets qui

visiblement lisent pour s'instruire et non pour tuer le temps. Autre table pour les illustrés de tous pays; et enfin le long des murs, pupitres droits pour les journaux étrangers. J'ai rarement vu un choix aussi abondant. La France, pour sa part, est représentée par ses divers journaux d'Indo-Chine et par trois ou quatre feuilles métropolitaines, entre autres le *Figaro* et le *Journal des Débats*.

Mais ce n'est pas à ces journaux, vieux de cinq semaines, que va ma curiosité: c'est aux anglais, tout aussi vieux, bien entendu, mais dont la pensée, pour moi plus nouvelle, a partant plus de prix. Comme l'appréciation des autres peuples sur notre vie nationale est éminemment instructive, j'y cherche ce qui nous concerne, et vois avec plaisir que le ton général est d'une courtoisie parfaite. Il est toujours sérieux; quand on blâme, c'est sans ironie malveillante, et en donnant de son blâme des motifs raisonnés; je ne dis pas des motifs *justes*, parce que les Anglais jugent de nos affaires avec leurs préjugés nationaux comme nous des leurs avec les nôtres. Ainsi, par exemple, on ne leur fera pas admettre que l'extension récente de notre domaine colonial est conforme à nos intérêts. Mais, comme cette conformité est encore niée par bon nombre de nos journaux, ce n'est point là de quoi les pouvoir critiquer.

Notre mouvement littéraire et artistique est suivi par eux avec une attention très-vive, et, semble-t-il, franchement sympathique. Ils savent qu'en ce domaine ils ont beaucoup à prendre et à apprendre, et reconnaissent notre autorité sans discussion comme sans jalousie. Il va sans dire que bien des appréciations paraissent

étranges; leur classement de nos auteurs par ordre de mérite n'est pas du tout le nôtre; j'y vois longuement analysées avec un flegme imperturbable des œuvres de jeunes excentriques auxquelles on s'en voudrait de consacrer cinq minutes, conséquence, chez eux comme chez tant d'autres, de cette peur bleue de n'être pas « dernier bateau ».

Tout compte fait, on trouve dans la presse anglaise un fonds sérieux et un ton de discussion polie qu'on souhaiterait à une partie de la nôtre.

Enfin, dernière impression rafraîchissante: au moins, vous n'y rencontrerez pas ce vocabulaire irritant qui forme dans notre propre presse la trame de tout le discours, ce répertoire de clichés toujours les mêmes sur lesquels, hélas! s'est conclu depuis longtemps l'accord de tous les partis, clichés dont s'abstiennent encore les articles de tête faits par nos sommités du journalisme, mais qui règnent sans partage dans le reste de la feuille. « *On ne saurait prétendre avec la meilleure volonté du monde...* » Évidemment; on ne saurait. — « *Or à qui fera-t-on croire..?* » Oui, au fait; à qui? — « *Ce n'est plus un mystère pour personne...* » Pour personne, assurément, — « *Par un sentiment de réserve que nos lecteurs apprécieront...* » Comment donc! Ils n'auraient garde! — Et le début de phrase par « *On sait que...* » pour nous apprendre ce que la plupart ignorent! Et ainsi de suite. Prenez le *Morning-post* ou le *Daily-News*, vous n'y relèverez ni « *agissements* » ce suave « *agissements* » contre lequel bataille en vain Em. Bergerat, ni « *turpitudes* » ni « *compromissions* » ni « *arrière-pensées.* » Un cocher ne s'y appelle pas forcément « *l'automédon.* », ni les conseillers municipi-

paux « *nos édiles* ». Et de se voir débarrassé de ces éternelles redites qu'entraîne pour le journalisme la nécessité d'une production instantanée, procure une douce sensation de réconfort. A vrai dire, il est à croire que, pour les mêmes motifs, la presse anglaise elle aussi ressasse à perpétuité un certain nombre de formules, mais comme elle ne m'est point familière, j'ai pu fort heureusement ne pas les remarquer.

Pour conduire aux étages, outre l'ascenseur, s'offre à nous un bel escalier de marbre entre les deux branches duquel surgit d'un fouillis de plantes vertes, comme il sied chez des Anglais loyalistes, le buste de sa Gracieuse Majesté Victoria, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes, Défenseur de la Foi. Et la tête moutonnaire de cette bonne vieille dame, modèle de *respectability*, et, qui plus est, excellente créature, est encore un spectacle à mettre le cœur en joie. Je lui sais gré, en mon âme de conservateur endurci, de donner l'exemple d'un long règne, le plus heureux et le plus vraiment grand qu'ait connu l'Angleterre.

Au premier étage, se trouvent les locaux affectés aux différents sports et surtout la vaste et luxueuse salle du restaurant, occupant toute la façade. C'est le mieux servi et le plus avantageux de tout Hongkong, aussi bien comme prix que comme menu. Le système adopté est celui qui fonctionne dans tout l'Orient : on paye une somme fixe, d'une piastre ou une piastre et demie, et l'on a droit à tous les plats qu'indique la carte, c'est-à-dire à un nombre prodigieux.

Montons encore un étage, et tout au-dessus du restaurant est installée la bibliothèque. Là, contre les

murs d'une longue pièce remplie de tables et de sièges commodes de toutes les formes, sont alignés, dans de hautes armoires, de huit à dix mille volumes. Histoire, voyages, livres relatifs aux pays de cette région, Chine, Japon, Inde; littérature, biographies, roman, art, poésie, tous les genres sont représentés dans une juste proportion.

C'est là que je me suis attardé toute une semaine, et l'agréable a été la nouveauté de l'impression, grâce au caractère étranger de cette collection. En France, nous saurions d'avance ce qui va tomber sous nos yeux : ce seraient nos historiens, Thiers, Guizot, Henri Martin... nos classiques, Corneille, Bossuet, Racine, Molière; on passerait à d'autres rayons, autre guitare : Lamartine, Musset, Hugo, et tous ces noms-là, certes, chérissons-les, ils représentent le plus clair de notre gloire; mais se heurter sans cesse à eux, il faut bien le dire, est affligeant.

Or ici, tout le stock d'auteurs est renouvelé; non que la littérature française en soit exclue, mais V. Hugo, Molière ou autres y occupent juste la même place que chez nous Byron ou Shakespeare. En revanche une foule de noms nouveaux, Thomas de Quincey, Ruskin, Coleridge, etc... dont ni moi ni bien d'autres ne soupçonnions que tant d'œuvres fussent signées. La déman-gaison d'écrire n'est donc pas un mal français, mais universel, et aucun peuple n'est à l'abri de ce fléau.

Par une rencontre rare, tous ces ouvrages sont à la disposition immédiate du lecteur, sans passage obligé par un intermédiaire. L'assistance du bibliothécaire est purement facultative. Avantage énorme. On sait combien est gênant le recours forcé à un individu qu'on

trouve toujours occupé à son pupitre, et que par suite on a conscience de déranger. Pour peu qu'il soit maussade, on doit renoncer à ses recherches. Ce qu'il faut, c'est pouvoir soi-même aller à la source, déplacer l'échelle à son gré, y grimper et consulter les livres sur place sans descendre; alors et sans perte de temps on aboutit.

C'est donc comme toujours le régime de la liberté qui est le meilleur, mais il n'est possible qu'avec une clientèle de gens soigneux, qui aient le respect, le culte des livres, qui d'eux-mêmes, après lecture, remettront tout en place, sans quoi vous voyez le gâchis au bout de seulement vingt-quatre heures.

La faculté qui m'est laissée est donc toute à l'honneur de mes hôtes; et en effet dans cette salle où l'on est affranchi de tout contrôle, je ne vois pas le moindre désordre; et dans les rayons où je fouille, pas la moindre inversion, tous les numéros se suivant dans un classement impeccable.

Autre trait de mœurs anglaises. Vers 4 heures, la salle est envahie par des Célestes aux robes claires, aux pieds agiles. Ce sont les boys de l'endroit, qui viennent offrir aux lecteurs le thé traditionnel avec des rôties de pain beurré qu'ils déposent à leur côté sur ces petites tables volantes répandues dans tout l'Orient. Il est vraiment très agréable, commodément étendu dans une chaise longue, sur la vérandah, de pouvoir ainsi savourer sa tasse sans quitter son livre. On note ce détail parce que, si chauvin soit-on, on sent bien qu'en un cercle de France on ne jouirait pas de ces petits bonheurs. Consommer dans la salle de lecture! Y pensez-vous? Que deviendrait le cercle avec des licences pareilles! Et l'on se dit qu'obtenir chez nous de ces mo-

destes réformes y sera toujours plus difficile que de reuverser dix Gouvernements.

Maintenant passons au fond. Un grand nombre d'ouvrages installés à poste fixe pour être consultés sur place attirent l'attention par la splendeur de leurs reliures et de leurs illustrations; ce sont, en général, des livres relatifs aux arts plastiques. Ce peuple, avons-nous dit, a conscience de son peu d'aptitude pour les choses de cet ordre, et il se travaille à combler cette lacune intellectuelle avec une application touchante que vient récompenser un incontestable succès. Le nombre est inimaginable de magnifiques œuvres que je vois ici traitant de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la céramique. Toutes les écoles depuis les quatrecentistes jusqu'aujourd'hui, tous les peintres de renom sont étudiés successivement; il y a des volumes pour Raphaël, pour Michel-Ange, puis pour les Anglais, Reynolds, Rossetti, Burne-Jones, avec reproduction de tous leurs tableaux par la gravure, biographies, critiques minutieuses. Bref, sans sortir de cette enceinte, nous pouvons acquérir ici en n'importe quelle branche de l'Art, des notions plus exactes et plus complètes que n'en ont la plupart de nos contemporains.

Ainsi qu'il était à prévoir, il y a beaucoup de volumes traitant de la religion chrétienne, des Bibles et des Évangiles à foison, des dictionnaires bibliques avec cartes, reproduction de monuments, renseignements géographiques, philologiques, commentaires, etc. Nos voisins se nourrissent de cette littérature avec un appétit insatiable. A nous Français, elle demeure systématiquement fermée. En dehors des divers clergés, il n'y a guère eu que le seul Renan pour la pratiquer et

tenter d'y intéresser le public, soit que l'église dominante encourage peu des études qu'elle croit plutôt propagatrices d'incrédulité, soit aussi que la race demeure franchement réfractaire aux préoccupations religieuses.

Je parcourus ces divers recueils avec l'intérêt qu'ils méritent, puis ma curiosité fut attirée et retenue par les œuvres du grand et infortuné Edgar Poe, que Baudelaire révéla jadis à la France, et que notre pays a le mérite d'avoir mieux apprécié que sa propre patrie. Ils sont légion, aujourd'hui, ceux qui chez nous se réclament de lui comme de leur ancêtre intellectuel. Sa gloire est fondée et ne périra pas, car jamais génie ne fut marqué au coin de l'originalité la plus frappante, et n'eut à ce degré le sens et la religion du beau.

Et parcourant la série de ces contes, dont les titres anglais tombaient sous mes yeux pour la première fois : *The fall of the house of Usher, the Masque of the red death*..... je me reportais au temps de mon enfance où je dévorais tout palpitant de peur, — et les peurs de cette nature ont des jouissances si précieuses !.. — ces histoires bizarres ou terribles qui glaçaient le sang dans mes veines, *le Chat noir, le Puits et le pendule, la Barrique d'Amontillado*...

Ce qui tout d'abord attira l'attention sur Poe fut ses tours de force de raisonnement déductif : *Double assassinat dans la rue Morgue, La lettre volée*, le célèbre *Scarabée d'or*, jusqu'au jour où l'on reconnut en lui avant tout le poète, et où l'on subit le charme étrange que dégagent ces récits mystiques qui ont pour simple titre le prénom de l'héroïne : *Eléonora, Morella, et Bérénice* à la fantastique beauté, et l'incomparable

*Ligeia* à la chevelure d'hyacinthe, toutes figures de femmes qui vivront parce qu'elles ne ressemblent à aucune autre : ce ne sont point, en effet, des créatures de notre espèce, mais d'une essence supérieure dont on s'efforce de se persuader qu'ailleurs que sur Terre le type est réalisé, car comment supporter l'idée que l'homme, cette ébauche grossière, cet assemblage de tares physiques et morales, soit le dernier mot de la Création ! Elles, du moins, sont toute intelligence et toute splendeur, à la fois Athénè et Aphrodite, et mieux encore qu'Aphrodite elles personnifient le Beau idéal, car le nom de la déesse grecque n'éveille en nous que de vulgaires appétits de volupté triviale ; or le spectacle de la Beauté suprême n'induit pas en désirs sensuels, mais en pensées religieuses, et courbe en une attitude d'adorateur tremblant et fasciné le chaste amant de la forme pure.

Ce n'est pas dans Edgar Poe qu'on est exposé, comme dans tant d'autres auteurs, à voir le mot « amour » signifier « appétence génésique ». C'est donc tout ce que ces pauvres gens ont su y comprendre ! Il ne parle, lui, qu'avec une gravité tendre et une irréprochable noblesse d'expressions du divin sentiment qui est toute notre raison d'être, le seul qui explique et justifie l'Univers. D'ailleurs il en parle peu, comme s'il avait quelque pudeur à aborder un sujet aussi redoutable, et une lecture superficielle ne laisse pas soupçonner le rôle que joua le cœur dans sa propre vie. Ou plutôt en parle-t-il peu dans ses contes, la seule partie de ses écrits avec *Eurêka* que Baudelaire, à raison de sa propre nature, ait vraiment goûtée, contes qu'il a traduits avec la maîtrise que l'on sait et qui est telle qu'on n'imagine pas

comment le texte anglais peut être plus beau que la version française. Dans les pièces de vers qui forment une fraction importante de son œuvre, et au dire de certains la plus remarquable, l'âme de Poe s'ouvre davantage ; mais ces compositions, le public français les ignore en général, soit qu'elles aient défié les tentatives de traduction, soit que ces traductions n'aient pas conquis la grande célébrité. Il est à souhaiter que cette lacune soit comblée et que l'œuvre du poète américain, enfin connue dans son entier, nous permette de pénétrer davantage ce génie rare et délicat, d'une essence éminemment artiste et patricienne.

\*  
\*  
\*

Mais j'oublie que ce n'est pas de critique littéraire qu'il s'agit dans ces feuilles. Arrachons-nous donc aux délices livresques pour faire l'obligatoire ascension de Victoria-Peak.

Ainsi que son nom l'indique, il s'agit de la montagne à laquelle est adossé le chef-lieu, haute de 1800 pieds anglais, soit 550<sup>m</sup>. Pour accéder sans fatigue au sommet, on gravissait jadis en chaise-à-porteurs les nombreux lacets de la route. Aujourd'hui un tramway à ficelle conduit en vingt minutes aux deux tiers environ de la hauteur.

Je prends place dans la voiture, et au bout d'un instant l'ascension commence, en pente d'abord douce, puis de plus en plus raide. Nous passons ainsi devant

les plus jolies villas de l'île. Mêlées aux édifices publics, palais du Gouverneur et des divers fonctionnaires, résidences des consuls, elles se succèdent dans un cadre de fleurs et de feuillage, toutes revêtues d'un vernis d'élégance confortable ou même artistique, toutes éveillant dans l'esprit les mêmes idées de luxe et de prospérité.

A mesure qu'on monte, elles s'espacent; la ville fait place à la banlieue, la banlieue à la campagne, et c'est entre deux masses de bois de pins que reluisent les rubans d'acier de la voie. Au-dessous de nous, le vallon semble s'enfoncer dans un gouffre, d'un mouvement rapide et continu, comme aspiré par l'abîme, tandis qu'au loin s'élèvent de concert la mer et la côte opposée.

A la station finale la végétation a disparu. C'est maintenant la roche granitique d'un triste ton gris. En revanche, apparaissent de toutes parts les fastueux et vastes hôtels qui couvrent toute la zone supérieure de l'île, le *Peak-hôtel*, le *Mount Austin hôtel*, etc... Cette profusion ne laisse pas de surprendre, car la solitude et le silence gouvernent toute la contrée; il n'y a pas en vue plus d'une douzaine d'êtres humains; or ces grandes bâtisses ont plusieurs étages, et des façades de cinquante mètres de long et des ailes en retour! Quel singulier emplacement sont donc venus choisir leurs propriétaires? Mais il faut savoir qu'ici, comme dans les villes d'eau, ou comme en Suisse, une morte-saison succède à une période d'activité. Pendant les chaleurs, c'est-à-dire de mai à octobre, le Tout-Hongkong européen déserte le rivage, chassé par les ardeurs de la température, et se réfugie à la crête de l'île, où il trouve l'air et la fraîcheur. Alors ces immenses caravansérails se peuplent;

le bruit et l'animation les remplissent. A cette heure, on dirait autant de nécropoles.

Une ascension pédestre qui prend bien trois quarts d'heure achève de conduire au sommet que domine un mât de signaux avec un poste de vigie chargé d'annoncer à coups de canon l'arrivée des malles anglaise et française. De ce point le panorama est splendide; on aperçoit nettement toute la moitié occidentale de l'île et ses trois zones successives: en haut la morne stérilité du roc nu; au-dessous la partie boisée, région sombre et entrecoupée par les blancheurs sinueuses de son réseau de routes; d'année en année, cette végétation gagne, et finira par conquérir la crête, grâce aux efforts d'un service du reboisement, de création récente, dirigé avec esprit de suite, et sans doute proportionnellement plus riche que notre service similaire de France. Tout au bas, c'est la zone côtière. Du côté nord, apparaissent, sous forme de plaques grises, les innombrables toits de la ville, et au delà, la rade avec ses milliers de barques, de chaloupes, de sampans, de hakaus, de jonques aux voiles bizarres, ses immenses steamers de toutes nationalités trouant de leurs masses noires ou blanches cette nappe d'eau d'un bleu vif très-pur où tranchent leurs cheminées rouges. Les mouches qui font le service entre l'île et le continent creusent en tous sens leur sillage, reliant Victoria aux docks de la presqu'île de Kowloong, elle aussi propriété anglaise. Vue de cette hauteur, la côte chinoise a un aspect particulièrement heureux avec ses infinies déchiquetures, les tons lumineux rose et orange de ses côteaues du premier plan, et la teinte opaline de ses lointains qui se fondent dans le ciel. Au Sud, c'est l'océan illimité, semé à perte de vue d'flots qui

jalonnent l'espace de points bleus de plus en plus diaphanes jusqu'à s'évanouir dans l'atmosphère.

Tout beau qu'il soit, ce spectacle a ses équivalents en Europe. La baie de Naples vue du Vésuve présente le même tableau éblouissant, avec de plus cette différence en sa faveur, que tous les points sur lesquels se promène notre regard, le cap Misène, le Pausilippe, l'île de Caprée, et tous ces villages aux doux noms, Portici, Castellamare, Sorrente, parlent à notre âme, suscitent en nous tout un cortège de magiques réminiscences qui décuplent notre émotion, car les choses sont belles des souvenirs qu'on y attache bien plus que de leur beauté propre. Ici, rien de semblable; ces fles, ces montagnes, ces bourgades aux noms barbares ne nous disent rien. Jamais Tibère ne fixa sa résidence à Lantao, jamais Pline le Jeune ne gravit le Ma-on-shan, jamais amants ni poètes à nous connus ne vinrent rêver à Tsim-sha-tsui ou à Yaumahti.

Et cette vue de Hongkong vaut pourtant qu'on la grave en sa mémoire par le magnifique exemple que cet flot nous donne de ce que peuvent l'activité et l'industrie humaines. Tandis que je contemple ce merveilleux décor, d'en bas monte une immense et confuse rumeur d'une harmonie puissante, faite des mille bruits du labeur humain, roulement des véhicules, cris d'appel, trompes des navires, halètement de la vapeur, choc des marteaux sur l'enclume, grincement des scies mécaniques. Partout, dans la ville, dans l'arsenal, ou sur mer, des milliers d'êtres de toutes races sont là qui, dans une ardeur fiévreuse et une collaboration féconde, appliquent à des tâches utiles leurs intelligences et leurs bras. Des édifices s'élèvent, les denrées et les produits de deux

mondes s'échangent ou se fabriquent, des télégrammes volent à tous les confins de l'univers.

Comparons maintenant cette scène à ce qu'on eût vu avant l'occupation anglaise, une côte désolée, une île inculte, quasi-déserte, et une rade suspecte à juste titre; repaire trop assuré de tous les écumeurs de l'océan; nous en concluons que durant ce demi-siècle, en ce coin du moins, l'homme a heureusement travaillé et que la Terre est en progrès.

Certes tout progrès se paye, et il est plus que probable que celui-ci a été acheté par la violation du droit des gens. Comme de raison, les Anglais présentent les origines de leur conquête de manière à rejeter tous les torts sur la Chine, mais si on pouvait consulter les documents chinois, peut-être verrait-on nos voisins moins innocents qu'ils ne prétendent. Quoi qu'il en soit, leur version de l'acquisition est la suivante.

Dès 1816, c'est-à-dire du jour où le peuple anglais fut rendu à sa mission naturelle de trafiquant par la fin des guerres napoléoniennes, le mouillage de Hongkong avait été repéré par ses flottes commerciales, et vers 1837 le Parlement agita la question de l'acheter à la Chine. Survint un procès intenté en 1839 par les tribunaux chinois de l'île aux négociants d'opium étrangers, négociants établis en ce lieu avec ou sans l'autorisation du Gouvernement de Pékin, dont l'action, comme celle de tous les régimes où le despotisme s'allie à la faiblesse, est essentiellement intermittente et capricieuse. A la suite de ce procès poursuivi, au dire des Anglais, en violation des engagements de la Chine, les propriétés anglaises furent détruites, un grand nombre d'étrangers emprisonnés, et tous les efforts tentés pour entra-

ver le commerce européen. Dès lors, il ne pouvait plus s'agir d'achat amiable mais seulement de guerre; elle fut déclarée à la Chine à la fin de 1839 et se termina au profit de l'Angleterre par la cession de Hongkong le 20 janvier 1841. La colonisation s'ensuivit aussitôt. Des maisons de commerce créèrent des comptoirs; des docks et des habitations européennes commencèrent de se bâtir. Le jeune *settlement* crut si promptement que la population, estimée à 7500 personnes en mai 1841, avait atteint 15.000 en décembre.

Il devait pourtant subir encore beaucoup de traverses. L'empereur Taokoung contesta la validité de la cession consentie par ses négociateurs. Les clauses relatives à Canton que la Chine devait démanteler restèrent inexécutées. Il fallut encore recourir aux armes, et un second traité de cession fut signé en 1842. En 1856, nouvelle rupture : quelques marins chinois servant à bord d'un navire anglais avaient été enlevés de force du vaisseau par les autorités indigènes; insulte au pavillon britannique qui fut vengée par le bombardement et la prise de Canton (décembre 1857). Le Gouvernement chinois, une fois de plus contraint de plier, dut payer une indemnité de guerre et céder en outre, en 1860, la péninsule continentale de Kowloong.

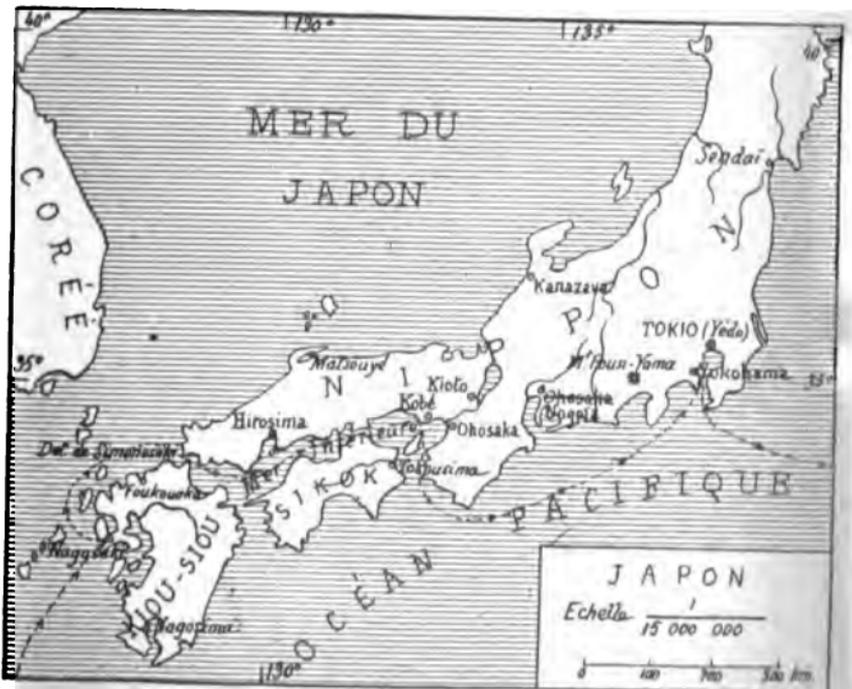
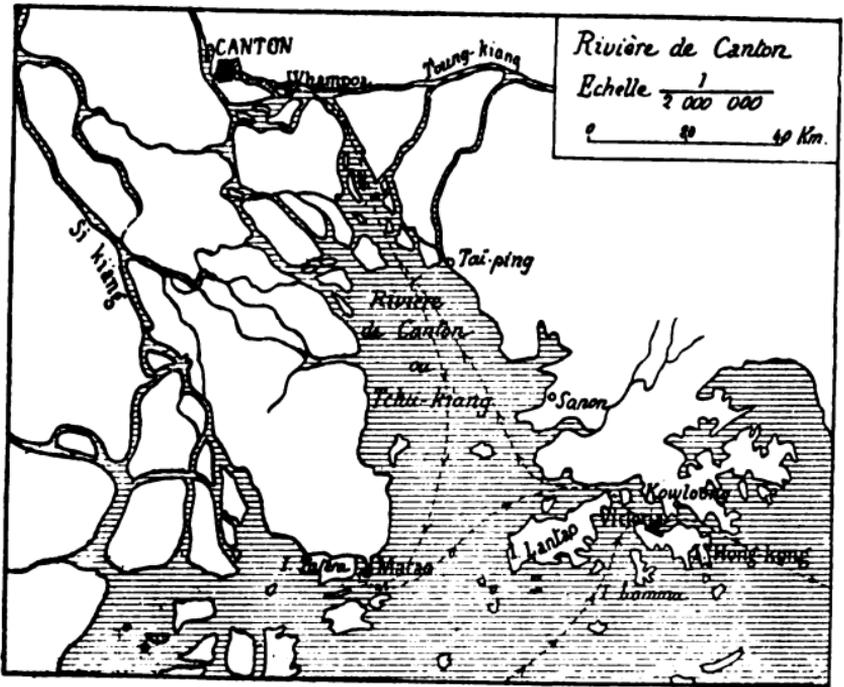
Depuis lors, en dépit de la piraterie dont il restait encore des vestiges il y a vingt ans, en dépit surtout des typhons périodiques contre la violence desquels toute précaution demeure vaine, fléau qui déracine les arbres, abat les maisons, éventre les navires, jonchant de victimes la terre et l'eau, la colonie n'a cessé de croître en richesse et en population. En 1881, l'île comptait avec Kowloong 150 000 habitants dont 800 Eu-

ropéens ; en 1890, 216 000, et maintenant sans doute près de 260.000, ce qui, pour une superficie de 80 kilom. carrés, donne le chiffre énorme de 3250 habitants par kilom. carré.

Or il est probable que ces négociants auxquels le Gouvernement chinois fit un procès en 1839 favorisaient la contrebande de l'opium, que ces matelots chinois arrachés de leur bord par les autorités indigènes avaient eu maille à partir avec la justice de leur pays, et que dans les deux cas, et que dans tous les cas analogues, l'Angleterre, attentive seulement aux intérêts de son négoce, resta sourde aux réclamations de la Chine. Mais reconnaissons que les torts initiaux, s'ils existent à la charge de la première, ont été en quelque sorte effacés par l'incalculable service qu'a rendu au monde entier, y compris la Chine elle-même, cette prise de possession. Sur cette même plage, où quelques centaines de pêcheurs traînaient jadis une vie précaire, 250 000 Chinois trouvent aujourd'hui une existence assurée, et jouissent d'un bien-être inconnu à la plupart de leurs compatriotes du continent. L'ancien nid de pirates est devenu le colossal entrepôt d'où les richesses de l'Extrême-Orient prennent leur essor pour l'Europe ou l'Amérique, le point de relâche obligé de nos propres courriers de Chine.

Le peuple qui a opéré cette métamorphose peut être fier de son œuvre.







## II

### CANTON

On ne peut pas quitter ces parages sans avoir visité les deux cités voisines, Canton et Macao. Je prends donc passage un matin à 8 heures, à destination de la première de ces deux villes, sur le *Honam*, de la *Hong-kong Canton and Macao Steamboat company*. Beau navire, bien compris, parfaitement aménagé, plus riche et plus commode encore que celui qui m'a transporté de Haiphong à Hongkong, bien qu'ici la traversée fût plus longue. A l'avant, s'étend, sur toute la largeur du bateau, le salon des premières, garni de sièges de toutes formes avec une grande table centrale chargée de volumes illustrés, le *Puck*, le *Century-Magazine*, et de toutes sortes de jeux. Au moins ici, l'on s'est préoccupé de fournir des distractions au voyageur sans l'obliger à s'en pourvoir lui-même. Nous y sommes une vingtaine, tous Anglais excepté moi et un Chinois, homme d'âge et aussi d'importance, à en juger du moins par ses grands airs de dignité et son costume : robe de soie brochée et lunettes d'or. A l'arrière, sont les secondes bondées d'Asiatiques de moins noble souche. La Compagnie a deux services par jour, à 8 h. du matin et 6 h. du soir,

et la traversée dure de six à huit heures. Elle est coupée par des repas et des *lunches* d'un excellent apprêt et irréprochablement servis.

La mer est au calme plat. Nous remontons toute la matinée le large estuaire du Tchu-Kiang (Fleuve des Perles). L'après-midi, ses deux rives se rapprochent ; sur les bords, les pailotes se font plus fréquentes, et à 4 heures nous entrons à Canton.

Le formidable mouvement du port a toujours vivement frappé ceux qui y débarquent, et l'on ne saurait lire une description de voyage en ces lieux qui ne relate avec soin. Aussi loin que porte la vue sur l'eau, apparaît un inexprimable fouillis de sampans et de jonques où bruyent et gesticulent des myriades d'indigènes. L'air est plein d'assourdissantes clameurs. Les Bourses des grandes capitales aux heures de séance peuvent seules donner une idée de cette agitation et de ce vacarme. En somme, c'est toute une ville flottante, puisqu'il y a là, paraît-il, plus de 300 000 êtres humains vivant de père en fils dans ces barques, qui sont à la fois leur demeure et leur gagne-pain. D'après une assertion des *guide-boocks* que je ne puis vérifier, les bateaux sont amarrés en lignes formant des rues régulières, et chacun a sa propre bouée avec son numéro d'ordre, de manière à pouvoir être retrouvé aussi aisément qu'une habitation de terre ferme.

A peine le *Honam* a-t-il paru qu'une nuée de ces sampans fondent sur lui à toute vitesse, l'investissent, et, sitôt arrêté, le prennent d'assaut. Je suis moi-même comme enlevé par une virago chinoise qui s'empare de mes bagages, me fait un signe impératif d'avoir à la suivre et m'entraîne en sa jonque pour de là me con-

duire à terre. Il n'y a pas à discuter mais à obéir ; c'est plus simple et beaucoup plus pratique. Parvenir à se frayer un chemin, pressé qu'on est de tous côtés par de semblables bateaux, paraît impossible. Ma Chinoise et son aide, — car elles sont deux, plus un enfant en bas âge ; pas d'homme ; quand il y en a, ils travaillent à terre, laissant au sexe perfide le perfide élément — mes deux marins femelles, dis-je, s'en tirent avec une dextérité, une hardiesse et une promptitude inconcevables. Elles lancent vigoureusement la jonque au milieu des autres, écartent de la main le voisin de droite, du pied celui de gauche ; tout doit céder à leur débordante énergie ; elles font une trouée à travers cette masse flottante qui semblait impénétrable, me débarquent, se font payer et me laissent aux mains d'un guide dont je deviens la proie.

C'est un petit bonhomme à l'air gouailleur et futé avec qui je m'entends sans trop de peine, encore qu'en anglais, sur le programme à suivre. Il est clair que dans un centre purement chinois comme celui-ci, force est bien de s'adresser à l'un de ces industriels pour connaître la ville, à moins d'être attendu et piloté par des Européens de l'endroit. Mon individu prend heure pour le lendemain et m'indique d'abord un hôtel, que tient justement un Français ; car en tant qu'hôteliers ou restaurateurs nos compatriotes réussissent, et dans tout l'Orient on en peut trouver. Celui-ci me fait les honneurs de son installation, avec un empressement aimable et bavard ; cet homme est manifestement du midi, mais d'un midi de France depuis longtemps quitté, car, à vivre dans ce milieu sino-britannique, il a perdu l'usage de sa langue natale, et c'est malgré lui le mot anglais

qui lui vient aux lèvres. N'importe, nous nous comprenons, je choisis ma chambre, dépose ma valise et pour cette fin de journée vais visiter Shameen, l'îlot artificiel qui forme la Concession européenne et qu'occupent les consulats, situé entre le fleuve et un canal creusé en 1859.

Par ses larges artères rectilignes bien ombragées et ses beaux hôtels entourés de verdure et de fleurs, il rappelle Saïgon, mais avec plus de richesse ; ce ne sont plus d'étroits jardins, qui séparent de la voie publique ces habitations luxueuses, mais de vrais parcs où s'aperçoivent des adolescents et de jeunes *misses* jouant au tennis ou au cricket. Plus de rues marchandes ni populeuses comme à Hongkong, ni de maisons jointives, rien que ces avenants *bungalows* isolés au milieu de leurs pelouses et de leurs corbeilles, un par famille, composés d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Au demeurant, même air de confort qu'à Hongkong, même architecture fouillée, colonnes et pilastres de tous styles soutenant les arceaux des vérandahs fleuries.

Le charme tranquille et engageant de ces demeures donne envie d'entrer ; on voudrait pouvoir prendre contact avec leurs habitants dont on voit la silhouette traverser parfois les ouvertures. Ils sont déjà sympathiques par cela seul qu'ils sont venus se fixer au bout du monde, ce qui est bien plus original que d'éternellement moisir en sa vieille Europe ; et cette sympathie pour eux s'accroît de ce qu'isolés, comme ils le sont, au milieu des Jaunes, on sent à leur égard s'accuser sa parenté d'Aryen. En somme, tous ces inconnus, et qui resteront tels, sont mes frères ; tout au moins mes petits cousins ; ils ont avec moi, obscur passant, mille idées

communes et aussi mille habitudes, mille préoccupations, mille souvenirs. Une foule de questions qui m'intéressent, les intéressent aussi. Que font-ils en ce moment les uns et les autres ? Ils prennent le thé ; ils prennent certainement le thé ; c'est la jeune fille de la maison qui le verse dans les tasses, d'un geste plein d'eurythmie, car elle doit être charmante cette jeune fille, avec une pointe de romanesque, le type idéal de l'héroïne de roman. Et dire que je ne la connaîtrai jamais ! Est-ce que ce n'est pas une chose qui naïvre ?... Et tout en dégustant le nectar de Chine, de quoi causent-ils autour des tables ? Est-ce de l'art, de la littérature, et si oui, quels sont les auteurs préférés ? Et l'amour, quel rôle joue-t-il dans ces existences ? S'aime-t-on dans ces élégantes villas ? Oui ; au moins à cette heure, car elle y est propice ; et en cette fin de jour la vie est bonne. Le soleil se couche, et le ciel se teinte d'un rose mauve ; la température est d'une douceur pénétrante ; l'atmosphère est embaumée de senteurs aromatiques ; d'assez loin, me viennent par bouffées d'harmonieux accords ; je prête l'oreille au son de ce piano pour distinguer, mais ne reconnais rien. Et je reste ainsi longtemps à rêver en me promenant sous le feuillage de ces avenues. Cependant la nuit vient, le temps fraîchit. Je vais déposer ma carte chez le consul de France qui est absent ; puis je rentre, dîne, me couche et m'endors.



Nous sommes au lendemain 8 heures. Mon Chinois est là qui m'attend. A partir de maintenant je ne m'ap-

partiens plus; je suis la propriété de cet homme qui, deux fois par jour, à heure fixe, va me charger comme un colis et me voiturer où il lui plaira. Oserai-je avouer que ma servitude m'enchanté? au moins je ne suis plus responsable de moi-même, excellent débarras. On va me montrer des choses, et je n'aurai rien à faire qu'à les regarder, en tâchant de m'y intéresser, s'il y a moyen, pour les décrire ensuite de mon mieux; c'est d'une simplicité idyllique.

. A peine a-t-on passé le canal et mis le pied dans la ville chinoise que le mouvement de cette énorme agglomération vous saisit; c'est un dédale, un enchevêtrement prodigieux d'étroites rues de 1 mètre 50 de large à peine, bordées de magasins pleins eux-mêmes d'habitants comme la mince voie est pleine de piétons. On ne saurait imaginer l'activité laborieuse de cette ruche de deux millions d'âmes; pas un seul être, quel que soit son sexe ou son âge, qui ne soit occupé, et tout à son travail de petit artisan. Tous les métiers défilent successivement devant nous: bouchers, boulangers, épiciers, fruitiers, serruriers, menuisiers, ferblantiers, droguistes, pharmaciens, barbiers, tisserands, tailleurs, chapeliers, cordonniers, papetiers, horlogers, bijoutiers, lampistes, peintres, marchands de soieries, de lainages, de cotonnades, d'incrustations de nacre, d'ivoires, de porcelaines, de coffres, de miroirs, d'instruments de musique, sculpteurs en toutes matières, tapissiers, marbriers, marchands de bois, de paniers, de panneaux, de cuivres, de nattes, de parapluies, de parasols, de jouets, et finalement marchands d'une foule d'objets indispensables à ce peuple, mais dont un œil européen ne parvient pas à deviner l'usage. Au-dessus des portes

les auvents de verre avancent à la rencontre l'un de l'autre, formant par endroits comme une sorte de vitrage de serre qui emprisonne la rue, et au-dessous d'eux pendent en nombre infini les panneaux de bois rouge ou noir chargés de caractères d'or qui servent d'enseignes aux marchands et portent leur devise, toutes devises conçues dans ce style d'emphase poétique cher aux Chinois et aux Arabes : *Bonheur suprême — Avantage céleste — Prospérité sans fin...* Les quartiers chinois de nos villes d'Indo-Chine, Saïgon par exemple, ne donnent qu'une faible idée de ce qu'on voit ici, parce que ces quartiers sont forcément de grandeur limitée, et que de plus la largeur des voies y contrarie cette impression d'extraordinaire densité, au lieu qu'ici une rue de cette sorte conduit à une rue semblable, celle-ci à une troisième et ainsi de suite; partout où vous allez, même entassement, même labeur acharné. Inutile d'ajouter que toutes ces rues, à l'exemple des enseignes de boutique, portent des noms baroques : rues *de l'Amour éternel, — des mille béatitudes — de la brise rafraîchissante — des cent et mille petits-fils*, etc.

Les coolies de nos chaises poussent des cris continus sur une psalmodie spéciale pour faire ranger les piétons. Ils vont très-vite, bousculent les gens trop lents, accrochent et démolissent un peu les devantures. Personne ne réclame, d'où je conclus que c'est conforme aux usages. La difficulté s'accroît quand, par une rencontre d'ailleurs assez rare, nous croisons une autre chaise. Il faut alors s'arrêter de part et d'autre, et opérer le passage avec la plus grande prudence, sous peine de bris. Mais aussi pourquoi donc avoir adopté

de pareilles dimensions de rues aussi évidemment gênantes? Est-ce pour que l'ombre règne dans la ville et avec elle la fraîcheur? Mais on sait bien que la meilleure façon d'y parvenir est encore d'avoir de larges voies où l'air circule aisément et se renouvelle. Est-ce pour que les distances soient moindres de l'une à l'autre extrémité? Mais cette raison ne valait rien à l'origine où l'on ne prévoyait pas que telle agglomération deviendrait une grande cité de plusieurs millions d'âmes, et nous constatons au contraire qu'en toutes villes du monde, les plus vieilles rues sont les plus étroites. C'est qu'aux temps primitifs les nécessités d'une facile défense exigeaient ces maigres dimensions; on ne barre pas commodément une avenue de la Grande-Armée, au lieu qu'on peut clore en un quart d'heure une ruelle d'une toise, ce qui oblige l'ennemi à faire rue par rue le siège de la ville, ainsi que les Romains à Carthage et nous-mêmes à Saragosse. A mesure que l'état de paix remplace l'état de guerre comme régime normal entre peuples, le souci de la défense diminue, la locomotion se développe, double motif pour un élargissement graduel des voies urbaines.

Mon guide m'arrête d'abord chez un émailleur. Toute la famille est à l'ouvrage; la femme prépare le repas, le père vend, les enfants fabriquent. Ce sont deux mioches d'une douzaine d'années. Chacun d'eux a dans la main un bijou de métal repoussé, argent ou vermeil, représentant un papillon ou une fleur, grandeur nature, et destiné à devenir broche ou boucle d'oreille. Devant lui est une plume d'oiseau aux belles couleurs changeantes du violet au vert. Le travail consiste à découper ce plumage par fragments d'un millimètre

carré chacun en moyenne, et d'une forme appropriée, puis à coller chaque fragment sur le bijou dans les interstices des nervures. Trois outils : le ciseau qui découpe, le pinceau qui enduit le creux de colle, le fixateur qui saisit le fragment et le pose. Le tout se vend huit piastres, soit de vingt à vingt-cinq francs, et exige plusieurs jours pour son émaillage. Les deux gamins s'acquittent de leur tâche avec une dextérité charmante. Je sais par expérience que les travaux de ce genre sont plus faciles que ne croient les grandes personnes ; il suffit de bons yeux, d'une main sûre et d'une patience imperturbable. Mais précisément quand vient l'âge mûr, on n'arrive plus à concevoir qu'un être humain puisse être doué de patience à pareille dose. Songez que ces deux bonshommes prennent le pinceau à 8 h. du matin, et qu'hors une demi-heure pour le repas, ils ne le quittent qu'à 5 h. du soir ; et pendant tout le temps, le maniement est continu ; pas une minute ils ne faiblissent ; du commencement à la fin, le bijou se couvre de son émail, point par point, avec la même lenteur régulière. Au début il était blanc ; au bout de 48 heures, il est bleu. On compare les deux exemplaires, celui qui est à faire, celui qui est fait, et on ne trouve pas que l'effet d'art obtenu vaille un labeur aussi formidable. C'est là d'ailleurs le caractère de la plupart des travaux de ce peuple ; excepté peut-être en ce qui concerne les soieries, le résultat esthétique n'apparaît jamais être en proportion de l'effort, et n'est remarquable que par la difficulté vaincue. On a fait une chose parce qu'elle était malaisée à faire, mais rien ne servait qu'elle fût faite.

Nous voyons ensuite une famille de peintres sur pa-

pier de riz, un papier qui ressemble à une feuille de bois blanc infiniment mince. Ici encore le père vend et les garçons produisent; le pinceau en main, les godets de couleur à côté, ils enluminent à cette heure des planches d'album représentant tous les fonctionnaires, depuis le couple impérial jusqu'au mandarin subalterne et sa femme— ou bien le fonctionnement de la justice : arrestation du prévenu, son interrogatoire, et les diverses peines qu'il peut encourir : bannissement, cangue, fouet, estrapade, décapitation. Ce n'est là, si l'on veut, qu'une forme inférieure de l'art, mais c'est fait finement; d'abord avec cette absolue conscience du détail que l'on sait, et de plus avec goût; ainsi, dans l'album que je feuillette, toutes les figures, surtout celles des femmes, chacune d'une dimension minuscule, sont admirablement soignées, même jolies, d'ailleurs d'un type beaucoup plus européen que chinois, et d'une teinte conventionnelle qu'on ne connaît pas à la race jaune, teinte uniquement composée de blanc et de carmin. L'un des garçons était en train de répéter un détail toujours le même sur le vêtement d'un de ses personnages, comme on en rencontre dans les dessins à la plume de Boutet de Monvel. Il fallut voir son geste d'effroi quand je lui demandai son pinceau ! J'expliquai alors au guide qu'en mon enfance je m'étais livré moi aussi à des travaux analogues, et le guide entreprend le gamin qui, défiant, me soumet à un essai préalable à faire, sur un bout de papier : l'épreuve est satisfaisante; on m'admet à mettre ma main à l'œuvre. Je répète donc à mon tour sur le vêtement le détail demandé et lui rends son arme; il regarde et je vois qu'il daigne approuver : belle victoire pour la France.

Puis nous nous arrêtons chez des tisserands de soieries. Assis en face de petits métiers de bois grossièrement façonnés, ils dirigent, au moyen de pédales, le mouvement alternatif des deux nappes de la chaîne, entre lesquelles leurs mains se lancent et se renvoient la navette avec l'habileté professionnelle; et peu-à-peu, fil à fil, on voit le dessin qui monte et les fleurs qui naissent sur la blanche étoffe; le fini et la richesse du travail contrastent singulièrement avec la rusticité de l'installation.

Vient ensuite la visite à la pagode des 500 Génies; ce mot *pagode* trompe toujours; il semble qu'on doive se représenter un temple gigantesque à l'architecture bizarre, à la fois grandiose et tourmentée, qui se dresse au milieu d'une vaste place et impose à tous le respect par sa seule masse, comme la cathédrale de Rouen ou Notre-Dame de Paris, et l'on reste passablement déçu de voir qu'il s'agit d'une simple bâtisse de hauteur ordinaire, perdue dans ce labyrinthe de ruelles, à peine distincte des humbles demeures d'artisans qui l'enserrent de toutes parts. On entre et l'on aperçoit alors, garnissant les quatre côtés sur deux rangs et remplissant aussi le centre, plusieurs centaines de statues de bois doré de demi-grandeur, représentant chacune un personnage assis et devant lesquelles sont placés les vases où les fidèles viennent brûler l'encens. Ce sont, paraît-il, les 500 disciples de Bouddha. On ne songerait guère à admirer, si l'on n'était bientôt frappé de la variété d'attitude et d'expression de chaque figure; aucune qui ne soit absolument distincte des autres, avec sa physionomie bien originale. Évidemment le travail n'a pas été expédié; il a été encore fait à la chinoise,

autrement dit avec cette minutie laborieuse dont l'excès même finit par nous lasser.

Parmi les génies, le guide me désigna l'un d'eux pour être Marco-Polo, « fameux voyageur *portugais*, me dit-il, venu dans le pays il y a 600 ans ». Portugais, sans doute à cause que, pour cet excellent homme qui ne connaît d'Européens que les maîtres de Hongkong, du Tonkin et de Macao, quiconque n'est ni Anglais ni Français est forcément Portugais. Ainsi le souvenir de la noble Venise s'est perdu dans ce pays; mais celui du plus glorieux de ses enfants y demeure populaire, et si la nationalité à lui attribuée par le guide est fantaisiste, la date, elle, est rigoureusement exacte.

Marco-Polo habita et parcourut la Chine en tous sens de 1271 à 1295, tandis que régnaient en France Philippe III et Philippe le Bel. Et certes, si j'avais l'érudition nécessaire, je serais tenté de me livrer ici à une digression en règle au profit de ce voyageur de génie qui en un temps où l'Asie chez nous était si parfaitement ignorée, passa plus de vingt ans à l'explorer en tous sens du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, à travers les villes, les forêts, les montagnes, les déserts sans fin que recouvre la neige, bref suivant un itinéraire auprès duquel ceux de nos plus récents et plus hardis explorateurs n'apparaissent plus que comme une simple promenade de dimanche. Il avait, à la vérité, su gagner la confiance de l'Empereur de la Chine, le grand khan Koublai, fils du célèbre Tchingkiz-khan, et c'est grâce aux puissants moyens mis à sa disposition par son protecteur qu'il put traverser impunément avec son père et son oncle, Turquie, Perse, Turkestan, Plateau central, Mongolie, Chine, Thibet, Inde-nord, Bir-

manie et Tonkin, puis revenir dans sa patrie par la voie de mer, en s'arrêtant aux îles de la Sonde, à Java, à Sumatra, en Cochinchine, aux îles Andaman et Nicobar, en relevant les deux côtes de la presque île indoue et poussant enfin dans le Sud jusqu'à Madagascar, sans raison aucune, sans autre du moins que la hantise des voyages, la soif de voir du nouveau. De là, il remonte la côte d'Afrique, touche à Zanzibar, en Abyssinie, longe l'Arabie et regagne Venise par la vallée de l'Euphrate, Trébizonde et Constantinople. Il rentre chez lui regorgeant de richesses, tout cousu d'or et de pierres, et raconte tant de merveilles des pays d'où il vient qu'on ne l'en veut point croire. A beau mentir qui vient de loin. Or il se trouve que cet homme qui, venant de plus loin que nul autre, avait tant de droits au mensonge, disait la vérité, et toutes les découvertes ultérieures devaient venir confirmer ses récits. Il avait su voir et observer, il rapportait un nombre inestimable de données exactes, à décupler la science géographique de son temps. Et non moins utile aux Chinois qu'à la science, durant dix-sept ans qu'il resta attaché à la personne de Koublai, il l'avait fidèlement servi, avec une intelligence et un savoir-faire qui jamais ne se démentirent. Une carrière si bien remplie et si peu banale valait bien une statue de bois doré et l'élévation au rang illustre de « disciple de Bouddha ».

Au temple des 500 Génies, nous sommes à l'extrémité nord de la ville, tout près de son enceinte crénelée qui court ici sur une crête où bientôt accèdent nos deux chaises. Le mur, en bon état de conservation, est percé de meurtrières pour les feux de la mousqueterie, et muni à son sommet d'un chemin de ronde que nous suivons

et d'où s'aperçoit la campagne au-delà, vaste plaine mamelonnée, déserte et morne, couverte d'une herbe grise et courte; point d'êtres humains en vue, point de troupeaux, point d'arbres; aucune trace de vie. En avant de l'enceinte une sorte de demi-lune qui bien plus que les nôtres, mérite ce nom, puisqu'elle est de forme ronde, et plus loin, sur un monticule, à quelques centaines de mètres, un fort détaché, ou du moins ce qui dut jadis jouer ce rôle, car on pense bien que ces fortifications n'ont plus aujourd'hui de valeur défensive sérieuse.

En suivant les remparts, on arrive au bout d'un quart d'heure, à la célèbre pagode dite « Des Cinq Étages », de quatre, pour nous qui ne donnons pas le nom d'étage au rez-de-chaussée. Autrefois célèbre, elle n'est plus maintenant qu'une grande bâtisse sans autre caractère que les auvents recourbés qui séparent chaque étage, significatifs de l'architecture chinoise. On sait que cette forme dérive de celle de la tente à laquelle elle fut empruntée aux premiers âges de la civilisation, quand les habitations de bois puis de pierre venant à remplacer la simple toile, on ne crut mieux faire que de conserver aux nouvelles demeures l'aspect des anciennes.

A l'intérieur, le bâtiment est absolument vide. Dans un coin du rez-de-chaussée, quelques canons de provenance anglaise, ainsi que le prouve la couronne héraldique sculptées sur la culasse, vieux rossignols depuis longtemps incapables de chanter. Au quatrième et dernier étage seulement, se retrouvent des traces de véritable pagode, une manière d'autel avec des bouddhas de bois. C'est aussi là que gîte avec sa famille le gardien de céans, lequel m'offre du thé avec des gâteaux, et m'invite à coucher mon nom sur un gros registre où parmi des

centaines d'inscriptions anglaises, j'ai le plaisir de retrouver sur maintes pages quelques lignes de français. Décidément notre nation commence à voyager.

Ce qu'il y a encore de mieux ici est la vue dont l'on jouit. Toute la ville est là sous nos yeux, énorme entassement de toits brunâtres qui se succèdent sans ordre et sans style jusqu'à l'horizon où l'on devine plutôt qu'on ne distingue le fleuve. Et rien ne prouve comme ce vaste ensemble la pauvreté de ce monde oriental, sitôt qu'on le compare à notre Europe. Du haut d'un monument quelconque de Paris, ce qui s'offre à vos regards, par un beau soleil, est toujours un enchantement; partout de riches avenues dont le feuillage s'étend à perte de vue; partout de nobles silhouettes se détachant sur le bleu, le dôme d'or des Invalides, la coupole du Panthéon, les tours et la flèche de Notre-Dame, l'arche triomphale de l'Étoile qui encercle un coin d'azur et tout le reste, jusqu'à l'aérienne tour Eiffel, merveille qu'il est de bon ton de mépriser et que vous ferez bien d'admirer sans vergogne. Toutes les villes, je le sais bien, ne sont pas Paris; il n'en est même qu'une à l'être; mais toutes, sitôt qu'elles ont cent-mille habitants et même moins, renferment des chefs-d'œuvre d'architecture dont s'embellit leur panorama. Ici, rien; le regard cherche où se fixer, et toujours vainement. On ne saurait dire que ce soit précisément laid, mais c'est nul. De cet océan de toits bruns, n'émerge qu'une seule chose un peu élégante, à l'autre bout de la cité, près du fleuve: ce sont les deux flèches gothiques de l'église catholique. C'est tout.

En revenant vers le quartier Européen, il y a une station obligée au temple « des Horreurs »; bâtiment carré

ayant au milieu une cour qui sert de marché; il doit son nom à ce que les deux longs côtés donnant sur cette cour sont divisés en une série de petites cases, fermées d'une simple barrière, à l'intérieur desquelles se trouvent représentées au naturel, par des statues de bois peint, les diverses scènes de tortures que pouvait subir jadis un condamné; décapitation, mise entre deux planches, plongement dans l'huile bouillante, fustigation, etc. C'est donc une sorte de musée Grévin où le bois remplace la cire. Ce réalisme, tout grossier qu'il soit, ne laisse pas d'affecter; les poses étudiées de tous les personnages, les menus détails de l'opération traités avec soin, l'atroce expression de souffrance des victimes, tout parle horriblement aux nerfs du spectateur.

On s'arrête aussi à l'*Horloge-à-eau*, grande curiosité locale, encore qu'on puisse n'y voir qu'un simple jouet devant lequel personne en Europe ne songerait à conduire des étrangers. C'est une eau qui tombe goutte à goutte dans un récipient où plonge un flotteur muni à sa partie supérieure d'une règle verticale graduée. A mesure donc que le temps s'écoule avec l'eau, et que se remplit le bassin, le flotteur s'élève, et le numéro de la graduation qui se trouve à chaque instant à hauteur d'un repère fixe indique l'heure. Deux fois par jour on transfère le liquide de l'auge inférieure dans le supérieur, et une fois par trimestre, on le change. Deux individus sont préposés à l'important service de cette eau, comme à Rome l'étaient les Vestales à celui du feu sacré. Cela dure ainsi depuis mille ans, et voilà ce qui fait la curiosité de la chose : sa prodigieuse antiquité ! Dites-vous bien que sur ces mêmes dalles que foulent vos pieds, Marco Polo mit peut-être les siens, et que, comme

vous, il prit intérêt à suivre des yeux et de l'oreille la chute et le bruit cristallin de ces gouttelettes. Et pendant que de retour j'écris ces lignes, là-bas elles continuent de tomber, et dans mille ans peut-être elles tomberont encore. La chose la plus banale sitôt qu'elle revêt un pareil caractère de vétusté, devient superlativement captivante; la majesté de ce qui est éternel projette son reflet sur elle et la sanctifie. Certes une jolie fille est d'aspect plus riant que la momie du grand Sésostris naguère mise au jour par Maspéro. Et c'est pourtant cette dernière qui retiendra l'attention; la splendeur des seize printemps de l'une sera pour un instant éclipsée par la hideur des trois mille ans de l'autre.

De là nous gagnons la boutique d'un sculpteur sur ivoire. Il travaille en perfection ces divers bibelots que tout le monde connaît : coffrets, étuis, porte-cartes, ronds de serviette, couteaux à papier, etc..., et réalise en outre ce tour de force qui consiste en la fabrication de ces sphères creuses enfermées les unes dans les autres. Quand la sphère extérieure a 7 à 8 cent. de diamètre, il y a ainsi jusqu'à quinze sphères concentriques. Le procédé de l'artiste est des plus simples. La boule primitive d'où va sortir le chef-d'œuvre est d'abord percée de 14 trous circulaires : 4 aux extrémités de deux diamètres perpendiculaires d'un grand-cercle; 2 aux pôles de ce grand-cercle, ce qui fait 6, et les 8 autres au centre des 8 demi-quartiers sphériques déterminés par les 6 points précédents. Quand chacun des cercles a été creusé de l'épaisseur qu'on veut donner à la sphère extérieure, soit par exemple  $2 \text{ m/m}$ , il faut creuser à l'intérieur l'espace qui les sépare, de manière à laisser subsister au-dessus cette pellicule de  $2 \text{ m/m}$  et isoler ainsi le noyau central

destiné à devenir la deuxième sphère. Cela fait, cette nouvelle sphère se trouvera dégagée et se mouvra désormais librement dans la précédente. Jusque-là le travail n'est que long ; il ne demande que de la patience et un certain tour de main qu'on acquiert par la pratique. Mais quand il faut refaire sur la sphère n° 2, moins aisément abordable puisqu'on ne l'atteint qu'à travers les ouvertures de la première, l'opération précédemment effectuée sur celle-ci, la difficulté commence, et elle va croissant à mesure qu'on s'enfonce vers le centre. Après avoir ainsi dégagé successivement toutes les sphères, reste à les polir, à sculpter plus ou moins finement leur surface, et l'ouvrage est terminé.

Là encore le résultat obtenu n'est pas proportionné à l'effort. La beauté ne gagne rien à ce que dans la sphère extérieure tant d'autres soient contenues ; et que ces sphères, au lieu d'être d'un seul morceau, fussent de deux moitiés réunies par un pas de vis, l'aspect du tout serait identique. La tâche n'a donc été entreprise que parce qu'elle est ardue ; c'est là sa seule cause. Alors qu'il y a en ce monde tant d'utiles besognes à exécuter, on souffre de penser qu'un homme a perdu tant de jours et pris tant de peine pour un objet dont nul ne lui sait gré, dont il retire lui-même un si maigre salaire ; il faut croire que la satisfaction artistique de la difficulté vaincue lui procure des jouissances intimes qui le dédommagent de son effort. Le Chinois lui-même n'admire guère ces œuvres pour lesquelles il sait que la patience nationale suffit largement, et l'Européen ne les admire qu'une fois, et à peine quelques instants.

En revanche, ce qu'il admire sans réserve est la formidable puissance de travail de cette race, et son absence

de besoin, et l'acceptation tranquille par chacun, de son lot si modeste soit-il. Pour l'énorme labeur que fournit le Chinois, il perçoit un salaire que nos ouvriers d'Europe trouveraient dérisoire, et il s'en contente, comme s'en sont contentés ses aïeux, comme s'en contenteront ses descendants, sans rien réclamer de plus, sans même concevoir que sa condition puisse être améliorée. Cette idée d'amélioration, de changement continu, cette inquiétude qui tourmente nos masses populaires et les jette à la poursuite incessante d'un mieux qu'elles n'atteignent que pour de là s'élancer à de nouvelles exigences, tout cela est absolument étranger au cerveau de ce peuple. Alors que chez nous croît sans cesse, toujours plus fébrile et plus impatiente, la soif de jouir, et de toutes les jouissances, le Chinois persiste à ne rien demander à la vie; dès son plus jeune âge dressé au travail, il s'y plie sans regimber; sitôt nubile, il se marie, prolifère et continue son humble tâche jusqu'au dernier jour, sans autre intermède que le temps des repas et le repos des nuits, sans autre plaisir que d'aimer et dorloter ses enfants, car c'est le plus tendre père; — quant à sa valeur comme époux, je n'en ai pu juger; en tout cas la femme ne vient qu'en sous-ordre. — On ne trouve chez lui aucune exigence de table; une nourriture des plus simples: poisson, riz et bananes; très-peu de viande; comme boisson, le thé sans plus. Point de luxe de vêtement: les deux pièces d'étoffe qui l'habillent ont une durée fantastique, — ni de logement: une salle donnant sur la rue, qui sert d'atelier et de magasin de vente; derrière, une chambre où il couche lui, sa femme et sa progéniture, chambre souvent divisée en compartiments, un par famille,

quand plusieurs se sont mises en communauté par économie; la pièce antérieure sert alors pour tous de réfectoire à l'heure des repas où la table commune les réunit autour des platées de riz. Point d'exigences de plaisirs spéciaux autres que l'opium, et encore sans excès : l'excès n'est le trait que d'une faible minorité ; dans l'ensemble de la nation, l'opium exerce infiniment moins de ravages que l'alcool en Europe. Enfin, il est à peine besoin de l'ajouter, point d'exigences de l'ordre social ou politique.

Et alors, cette sérénité de résignation à sa destinée chez le prolétaire chinois, après avoir étonné l'Européen, excite son envie. Hélas ! que ne peut-on mettre à la même école nos classes ouvrières, et leur persuader la même soumission à une vie de travail incessant dépourvue de toutes autres joies que celles de la famille ! Plus de grèves, plus de syndicats, plus de congrès socialistes !... quel rêve pour notre bourgeoisie !

En résumé, de ces deux facteurs de l'exacte balance desquels le publiciste anglais Bagehot fait la condition même du développement des sociétés, savoir l'esprit de conservation et l'esprit d'innovation, la Chine, qui a certainement connu jadis celui-ci, puisqu'elle est parvenue au degré de civilisation qu'on lui voit, n'a plus gardé que le premier, bien suffisant pour la maintenir telle quelle sans dégénérescence relativement à son propre passé, mais non point pour diminuer l'avance qu'ont prise sur elle les autres contrées. Elle aussi d'ailleurs sera entraînée bon gré mal gré à d'inévitables transformations; elle l'est déjà. Mais il faut que l'exemple, que l'impulsion viennent d'en haut; le peuple lui-même, satisfait de ses lois, de ses coutumes, de ses mœurs, est

absolument réfractaire à tout progrès. On voit que c'est le contraire de ce qui se passe en Europe où le plus souvent les gouvernés remorquent les gouvernants et où un Ledru-Rollin a pu, sans trop prêter à rire, prononcer la phrase connue : « puisque je suis leur chef, il faut bien que je les suive ».

Rien ne peint mieux cette immobilité de la race que l'aspect même des villes chinoises. Dans les nôtres, grandes ou petites, on saisit à première vue le travail du temps ; on suit la loi de transformation qui préside à leur embellissement graduel ; ici les très-vieux quartiers : ruelles étroites, sinueuses, mal pavées ; maisons décrépites, aux murs nus, à l'entrée sombre, aux fenêtres minuscules ; plus loin, voici déjà des voies rectilignes et plus larges, et des constructions plus hautes, trouées d'ouvertures plus nombreuses, plus grandes et mieux persiennées ; et enfin, près de la gare, voici les quartiers neufs, de larges avenues où le soleil flamboie pendant le jour, où le soir resplendit le gaz ou l'électricité, encadrées d'immenses bâtisses balconnées à tous étages. Avec quelque habitude, on peut presque assigner une date à la création de chaque quartier. Ici, d'un bout à l'autre de ces cités, dont l'origine remonte pourtant à un lointain fabuleux, tout est pareil ; rien de neuf, et rien de particulièrement vieux ; c'est qu'à perpétuité les rues ont été réparées et les maisons reconstruites dans les mêmes errements, avec les mêmes dimensions et les mêmes formes, suivant l'invariable canon établi par les ancêtres primitifs ; de sorte que voir une rue, c'est voir toutes les rues, et voir une ville, toutes les villes, ce qui a au moins l'avantage de simplifier la tâche du touriste.

A deux heures, le guide reprit possession de moi, et le menu pour cette seconde séance fut la visite à la Grande Pagode bouddhique et à l'église catholique.

La première est analogue à ce que nous connaissons au Tonkin, dans de plus vastes dimensions. On accède d'abord à une cour d'entrée pleine de soleil, de vases de fleurs, d'enfants qui jouent aux sous. Au fond de la cour, précédant la grande salle, un portique de pierre soutenu par des colonnes curieusement sculptées en forme de serpents et de dragons qui montent en spirale. La grande salle elle-même a ses dispositions classiques ; en face de la porte au fond d'une niche, un grand Bouddha assis, de bois doré ; devant la statue, deux tables portant les vases sacrés, de métal gris ; à droite et à gauche, les armes de pagode, séries de lances à la hampe laquée rouge et aux fers de formes bizarres. Contre les murs, les hauts et étroits panneaux laqués rouge ou noir avec caractères chinois. Pour soutenir la salle, des colonnes de bois dur couleur marron portant des caractères bleus.

Jusque-là, il n'y a guère que ce qu'on a vu ailleurs. Mais derrière le temple est une nouvelle cour, presque aussi vaste que la première, elle aussi toute garnie de pots de fleurs et dominée par une sorte de scène de théâtre adossée au bâtiment précédent, sur laquelle, me dit-on, viennent se placer les chœurs aux temps de fêtes religieuses ; au fond de cette cour, ainsi que sur ses côtés, un grand nombre de logements destinés aux prêtres, quand il y en a, car il est à remarquer qu'en toutes ces pagodes d'Extrême-Orient l'on n'en voit jamais un seul ; ce sont de petites pièces rectangulaires avec une table au milieu, et, courant contre les murs, des bancs au siège de marbre rose couvert d'un

mince coussin, et au dossier de bois dur finement fouillé; sur les bancs, de place en place, de petites tablettes destinées à recevoir les tasses de thé et les ustensiles de fumerie. Derrière ces logements, encore des cours et des jardins et d'autres salles avec autels de Bouddha. Une immense surface est ainsi couverte, répétant indéfiniment le même spectacle à de faibles variantes près, partout de la pierre et du bois minutieusement sculptés.

Mais, comme toujours, l'impression finale d'une semblable visite est une grosse déception, parce que l'ensemble des bâtiments de cette nature n'a jamais rien de grandiose. Vu du dehors, cela est lourd, mesquin, écrasé par son toit; au dedans, un air d'abandon général, une vacuité quasi-absolue, un plafond trop bas, rien à quoi puisse s'accrocher l'attention la mieux disposée. Ce n'est pas que le sentiment religieux manque à la race, mais faute d'être secondé par le sens artistique et une science suffisante de l'architecture, il n'a pas donné naissance à des chefs-d'œuvre comme en foisonne la chrétienté. Dans leur incapacité à faire grand, ces peuples croient sauver la situation par les soins infinis qu'ils apportent à des détails infimes; or, fouiller le bois en perfection, cela suffit pour faire une boîte-à-gants, mais pour un temple, on voudrait davantage.

L'église catholique est une élégante construction datant d'une trentaine d'années au plus, dans le goût de Sainte-Clotilde: portail en ogive, rosaces gothiques, vitraux de couleur et deux flèches dentelées qui hissent dans le ciel leurs croix d'or. Comme on le voit, un type des plus communs, mais sa fréquence même nous est un garant de sa valeur. On ne le reproduirait pas indéfi-

niment depuis le moyen-âge si ses proportions ne satisfaisaient la vue. Le seul tort de cette église, à mon avis du moins — avis de mécréant — est de ne pas être à sa place. Cette concurrence déloyale faite à Bouddha sur son propre territoire par le Dieu des chrétiens, a quelque chose qui choque. Remarquez que Bouddha y met infiniment plus de discrétion : il ne fait pas un article d'exportation de ses pagodes.

Ajoutons, pour être juste, que ce monument ne donne pas sur la voie publique. Il est dans une propriété privée qui contient avec lui le logement de tout le clergé catholique. Pour obtenir de le visiter, il me fallut parler avec un prêtre, lequel, ainsi que tous ses confrères de Chine, avait dû adopter le costume local où disparaissait sa nationalité française : robe, tête rasée, queue postiche, souliers à épaisse semelle de feutre blanc. Ce ne fut qu'après avoir décliné mes noms et qualités que je fus admis à voir.

Le lendemain, 7 décembre, visite au champ d'exécution. J'ai l'honneur d'être présenté au bourreau, un homme déjà sur le retour, à bonne tête sympathique de pépiniériste, qui me reçoit d'une façon charmante et avec lequel on se sent tout de suite en confiance. Son aide me montre des crânes de décapités conservés dans une jarre, et lui-même va me chercher son outil de travail, un glaive aiguisé sur ses deux côtés, long de 80 centimètres environ, et large de 4 à 6 ; la poignée, de cuivre, a 15 à 16 cm., de façon que les deux mains à la fois puissent la saisir. Il extrait la lame de sa gaine d'osier, me tend l'instrument, puis, le prenant à son tour, m'indique obligeamment la manière de s'en servir. Son geste sûr fait la joie des gamins qui nous entourent.

Le guide me conduit ensuite au Bâtiment des Examens. Des deux côtés d'une allée centrale, courent de longues rangées de cellules vides ayant 1<sup>m</sup>. de large et 2 de long, fermées sur trois côtés, et ouvertes par le quatrième sur la ruelle d'accès. De part et d'autre de l'allée, se trouvent dans chaque ruelle une cinquantaine de cases, ce qui fait une centaine sur la ligne entière, et il paraît y avoir près de cent ruelles analogues ; en tout, me dit-on, environ onze mille cellules. C'est là que viennent concourir à des examens triennaux les candidats au diplôme du troisième degré ; il y a trois séries d'épreuves et chaque épreuve dure trois jours ; le candidat entre le matin dans sa niche, y demeure toute la journée et remet sa copie le soir. Le diplôme conduit à l'obtention de certains postes administratifs. Les examens d'un degré supérieur ne se passent, paraît-il, qu'à Pékin. En dehors de l'enceinte, contre les murs, se trouve, des deux côtés de la porte d'entrée, un amoncellement de planches haut de plusieurs mètres qui représente la literie que l'Etat fournit à ces messieurs durant le temps que leurs examens les retiennent au chef-lieu de la province. Cette pauvreté d'installation ne les rebute pas ; tels nos étudiants du moyen-âge.

Mon cornac me promène ensuite extra-muros jusqu'au *Dépositaire des morts*. Nous sortons enfin de ce sombre dédale de rues à population grouillante pour retrouver la campagne, le plein air, la lumière, la verdure, des fleurs jaunes et rouges, des veaux et des vaches qui paissent.

Enfin l'on arrive au dépositaire ; là, dans un vaste enclos fleuri, encore plein de pagodes, de bouddhas et de génies de bois doré, se trouvent deux cents édifices

où viennent stationner les bières des morts étrangers à la province en attendant d'être dirigées sur leur lieu de naissance. Chacun d'eux comprend un antichambre avec table de milieu, garni de bancs pour s'asseoir et orné de panneaux à caractères; en arrière, une salle où se trouve le cercueil, de bois noir d'une extrême dureté, cercueil à section en forme de trèfle, recouvert de flanelle rouge ou verte pour les riches, et de soie brochée d'or pour les richissimes; de part et d'autre, les coffrets de bois sculpté qui sont censés remplis des offrandes faites au mort; en réalité ces coffrets sont vides. Un corps de prêtres est attaché à l'établissement et a pour fonction de réciter des prières dans chaque loge en attendant que le mort soit évacué. Pendant que nous étions là, l'un d'eux commença son office; il s'assied dans l'antichambre, prend un livre et le lit très-vite en chantant. Cette psalmodie précipitée n'a rien de bien édifiant pour un Européen; mais c'est sans doute que la foi bouddhique nous manque.

A notre rentrée en ville, nous traversons ce qu'on appelle le « Collège du vice-roi » et qui est plutôt une Résidence d'été; série de jardins bien entretenus parmi lesquels sont épars de vastes logements vitrés inhabités à cette heure, et qui rappellent nos serres, meublés à l'intérieur du modeste mobilier chinois, les éternelles petites tables carrées au milieu de l'appartement et les bancs de bois dur qui courent le long des murs; comme ornements, des vases de fleurs et des panneaux laqués. En tout cela, pas l'ombre de confort ni de vraie richesse. On sent qu'on a affaire à des gens qui, si haut placés soient-ils, ne tiennent pas à leur bien-être, ou du moins le conçoivent autrement que nous.

Le programme de l'après-midi — mon guide avait gardé cela pour le bouquet — était une visite à la prison. J'ai eu ce jour-là le privilège, si c'en est un, de voir fonctionner la justice chinoise.

Nous pénétrons dans une grande cour dallée où jouent des gamins, le long d'un côté de laquelle sont des bâtiments qu'on ne laisse pas visiter et où se trouvent les logements du personnel et les cellules des accusés. Au fond, les locaux du tribunal gardés par le concierge. Le guide m'annonce et nous entrons. Au bout d'un corridor se trouve la salle d'attente des accusés; ils sont là au nombre d'une vingtaine, assis sur des bancs, fers au cou, aux pieds et aux mains, laissant à celles-ci une certaine faculté de mouvement. Ils causent entre eux d'un air insouciant, blasé, plutôt gai. Ils sont horribles, dégoûtants de saleté, d'une maigreur de cadavre, petits, rachitiques, hirsutes; des figures hideuses, une peau tannée, crevassée, couturée; un type indéfinissable ne rappelant en rien le type classique du Chinois. Est-ce le régime de la prison qui leur a fait cette tête ou l'ont-ils toujours eue? Mystère.

Ce couloir d'attente donne dans une petite cour carrée au bout de laquelle est un espace couvert de la même grandeur, contenant des tables et des chaises. C'est le tribunal. Et je ne peux m'empêcher de noter une certaine analogie entre cette disposition et celle du tribunal romain dont on voit les ruines à Pompéi. Peu-à-peu, la petite cour s'emplit de monde, des curieux, dont un autre Européen, un Anglais en casque à écharpe de soie verte, piloté comme moi par un indigène; beaucoup d'enfants, puis des gens de justice en uniforme. Le guide me les désigne tout particulièrement avec des

clignements d'yeux pleins de sous-entendus que je ne parviens pas à comprendre. Au bout d'une demi-heure, par une porte du fond, le juge entre et s'assoit ; autour de lui se rangent debout des subalternes et des domestiques dont l'un a pour fonction de lui tendre de moment en moment sa pipe allumée. C'est un petit vieux à lunettes, d'une physionomie fine, point méchante ; un regard caustique et blasé lui aussi.

Il donne des ordres. Des cris d'appel retentissent et trois prévenus sont amenés devant lui tirés par leurs gardes au moyen de la chaîne du cou. Ils marchent tout courbés, la figure regardant le sol, et arrivés en face du juge, ils tombent à genoux et inclinent leur tête encore davantage. L'aspect de ces malheureux avec leurs loques sordides, le cliquetis de leurs chaînes et leur posture de suppliants est lamentable.

L'interrogatoire commence. Le juge parle le chinois de Pékin ; les inculpés le dialecte de Canton ; aussi placé de côté et en avant de la table, un interprète transmet-il à l'un et aux autres les questions et réponses, mais il est visible à son air que loin de se considérer comme neutre dans le débat, il se tient au contraire pour l'auxiliaire du Pouvoir. Plus encore que le vieux juge, il admoneste et menace les accusés. Ceux-ci s'expliquent sans embarras d'une voix nette, calme, bien timbrée, et aussi longuement qu'ils veulent. Comme ils parlent, la face contre terre, et qu'on ne les voit pas bouger, il faut un certain temps pour reconnaître que ces paroles sortent d'une de leurs bouches, et plus encore d'attention pour discerner de quelle des trois. Le juge les écoute patiemment et leur répond d'un ton

doux, nullement acerbe. On dirait plutôt qu'il discute avec eux et cherche à les convaincre.

Au bout de dix minutes, l'interrogatoire du premier est terminé. Le juge, dont la religion est désormais suffisamment éclairée, fait un signe et prononce quelques mots. Aussitôt l'un des prévenus se lève, détache les haillons qui lui servent de culotte et vient s'étendre tout du long, ventre contre terre, sur le devant du prétoire. Un individu préposé à cet office lui maintient les pieds en les croisant et s'asseyant dessus, tandis qu'un autre presse sur les épaules de manière à empêcher tout mouvement. Pendant ce temps, l'un des gens que m'avait désignés le guide et qui se trouvent être les exécuteurs chargés d'appliquer les peines, est allé chercher l'un des instruments de fustigation déposés en faisceau contre le mur ; il vient se placer à gauche du condamné, de façon que celui-ci soit entre le juge et lui, s'agenouille pour être à bonne hauteur, achève de mettre à nu le milieu du corps, prend son arme à deux mains, choisit l'endroit exact qu'il veut frapper et commence.

L'instrument consiste en une règle plate, de bambou, longue de 70 à 80 cent., large de quatre, assez mince pour conserver une certaine élasticité, et arquée de manière à épouser la forme générale des régions qu'elle va battre.

L'exécuteur frappe aussi fort qu'il peut, et donc excessivement fort ; et aussi vite qu'il est possible, c'est-à-dire à raison de près de deux coups par seconde. La peine qui pour le premier condamné consiste en cent coups, taux que je n'ai pas vu dépasser, a donc au moins le mérite d'être courte, mais pendant qu'elle

deux, elle doit être terrible. A peine le premier coup a-t-il été donné que des cris d'atroce douleur échappent à cet homme jusque-là si calme, si maître de lui, d'allure si insouciant. Il essaie de se dérober au supplice, et la douleur décuplant ses forces, il faut toute l'énergie des deux individus qui pèsent sur lui pour le maîtriser. Jusqu'au bout, ses cris deviennent de plus en plus aigus et poignants, tandis que le corps entier vibre sous les coups. A la fin, il se relève, pantelant, tout en pleurs, chancelle et retombe, réussit à reprendre l'équilibre, rajuste ses chausses avec l'assistance des deux aides, et revient alors de nouveau s'agenouiller devant le juge, face tournée vers le sol. Ses sanglots continuent quelque temps encore, puis le silence se fait.

Un second lui succède. Même placidité, même acquiescement à se déboutonner et se mettre en place ; mêmes hurlements d'angoisse pendant l'exécution. Puis vient le tour du troisième qui est traité de même sorte. Tous trois, agenouillés comme au début, vont ainsi rester toute la durée de l'audience jusqu'au dernier jugement du jour, avant de réintégrer leur prison.

Le juge mande alors deux autres accusés qui après un court interrogatoire, reçoivent le premier cinquante et le second vingt coups.

L'exécuteur est renouvelé chaque fois et même au besoin pendant la peine, car le même ne donne pas plus de cinquante coups. Il frappe sur les cuisses ou sur le siège, suivant ses préférences personnelles, mais dans l'un ou l'autre cas, par une aggravation de châtiement — j'ignore si elle lui est commandée — il frappe toujours au même endroit ; tous les coups jusqu'au der-

nier portent où a porté le premier ; il en résulte qu'alors que la région à nu est assez vaste, la partie lésée n'a sur chaque moitié du corps que la largeur même de la règle pour une longueur de cinq à six centimètres. Aussi dès le premier coup, le sang affleure-t-il, et quand il imbibe la peau, c'est encore dans le même sillon que l'on continue à frapper. Quand la durée de la peine exige deux exécuteurs, le second vise encore religieusement la même place que son prédécesseur. A la fin du supplice, le sang ne ruisselle pas, mais chair et peau forment une horrible bouillie rouge vif.

Après ces cinq premiers, d'autres furent successivement appelés devant le juge, qui reçurent encore le même traitement final, à la suite duquel chacun dut venir reprendre sa pose agenouillée, de façon que l'enceinte s'encombrait de plus en plus.

Chaque affaire était très-rapidement expédiée, l'interrogation ne durant que quelques minutes, comme si le cas eût été très-simple ou que le juge en eût déjà pris une connaissance suffisante par le dossier.

Comparait ensuite devant lui un accusé de bonne mine, proprement vêtu, appartenant évidemment à une autre catégorie sociale que les précédents, qui, lui, n'est pas enchaîné mais s'agenouille comme les autres et subit un interrogatoire interminable. Des gens le suivent qui restent debout et ont l'air de le charger ; sans doute des témoins. Plus d'une heure après, quand je me retire, la cause n'était pas encore entendue.

Mais dans une travée voisine, un autre juge est venu s'asseoir et a commencé de faire comparaître devant lui un second lot de prévenus, tantôt seuls, tantôt par groupes suivant les cas. A quelques-uns il fait distri-

buer le fouet comme son collègue. D'autres reçoivent le rotin qui semble n'être donné, comme jadis en Europe la question, que pour arracher des aveux à l'accusé récalcitrant. On dépouille celui-ci jusqu'à la ceinture; deux aides, le saisissant chacun par un bras, lui soutiennent le torse et l'exécuteur lui applique sur les omoplates dix coups d'un double rotin : deux brins appartenant à la même branche recourbée en son milieu, d'un centimètre de diamètre; le tout ayant 70 °/m de long.

Ici encore le sang afflue tout de suite et même coule le long du dos sans qu'à sa vue l'exécuteur y perde rien de son entrain. La victime pousse des cris mêlés de pleurs. Après les dix coups, le juge presse de nouveau l'accusé et s'il soupçonne encore en lui quelque mauvaise volonté, le rotin rejoue. L'un d'eux a ainsi reçu d'enfilade jusqu'à cinquante coups, après quoi il reprend sa pose affalée de suppliant, qu'il ne quitte plus.

Trois autres subissent enfin ce qu'on peut appeler le supplice des quatre pouces. Un banc de bois ou chevalet est apporté, dressé verticalement et appuyé par ses pieds contre une des colonnes qui soutiennent le portique. L'accusé, qui ne garde que son pantalon et le relève jusqu'aux cuisses, est adossé au banc, toujours à genoux, et la queue de sa chevelure est passée dans un trou ménagé tout exprès à la partie supérieure du siège devenu dossier. On noue la queue avec soin de manière à maintenir la tête immobile contre le bois et on achève de la fixer par un bandeau de cuir à hauteur du front.

Les deux bras sont alors repliés en arrière et maintenus dans une position horizontale par une corde qui

serre chacun des pouces, et s'attache à l'extrémité des deux pieds supérieurs du banc.

On relève ensuite de même les deux pieds et on les maintient eux aussi suspendus par les deux pouces, après quoi le patient est abandonné à lui-même et reste ainsi pendant une heure.

Il est difficile d'estimer exactement la douleur qui en résulte parce qu'elle dépend surtout du degré de tension donné aux quatre membres, lequel ne peut être évalué à simple vue. Mais si on remarque que l'angle très aigu que font les deux parties de la jambe est déjà une gêne, que tout le poids du corps porte ainsi sur la pointe des deux genoux alors que les quatre membres ne sont soutenus que par leurs pouces, et que cette position est conservée une heure durant, on imagine aisément que la souffrance doit être vive, même sans aucune tension extraordinaire imposée aux muscles des bras et des jambes.

La victime demeure ainsi exposée aux regards de tous, le banc appuyé contre la colonne. Deux autres bancs semblablement garnis viennent bientôt achever d'encadrer celle-ci.

Les suppliciés restent immobiles et muets, les yeux fermés. Ce sont vraiment des patients commodes. Ils se prêtent d'abord à tout ce qu'on attend d'eux avec une bonne grâce sans pareille, comme s'ils tenaient à faciliter la tâche à leurs bourreaux. Pendant tout le supplice, ils ne font pas entendre une plainte, et peut-être ensuite viendront-ils encore remercier à genoux le juge. C'est au reste pour tous la conduite la plus avantageuse ; il est clair qu'une tentative de résistance ne pourrait qu'aggraver leur cas ; pour les trois der-

niers, il se peut aussi que la tension du corps gêne le jeu du thorax et l'émission facile de cris de douleur, et, en ce cas, c'est encore une trouvaille que d'avoir su imaginer une souffrance qui ne jouit même pas de la consolation de s'exhaler.

Lorsqu'au bout d'une heure on délie le premier, lui détachant successivement pieds, mains et tête, il tombe comme une chose inerte au pied du banc; un aide lui étend les jambes et frictionne avec ses pieds nus la région du genou pour rétablir la circulation, puis adosse le malheureux contre le mur de la salle et l'y laisse. Peu-à-peu celui-ci a recouvré ses esprits et rouvert les yeux. Au bout d'une demi-heure, il est capable de se remettre sur pieds, de reprendre ses habits et ses fers, et on le reconduit à sa cellule tout chancelant.

Il y avait des instruments pour d'autres supplices, entre autres une savate de cuir au bout d'un rotin dont on frappe sur la bouche les gens convaincus de mensonge; mais aucun autre n'a été employé ce jour-là.

Il n'est pas besoin de dire si un œil européen est blessé par de pareils spectacles. On sort de cette geôle avec un profond sentiment de mépris et de dégoût pour la justice ainsi rendue, joint à une oppression malade, comme si l'on avait subi soi-même une partie des tortures. En son for intérieur, on a pris jusqu'au bout parti pour l'accusé contre le juge.

Maintenant jusqu'à quel point cette préférence est-elle fondée, jusqu'à quel point les peines employées méritent-elles d'être blâmées et l'accusé d'être plaint, c'est ce qu'il est plus malaisé d'établir. Tout en estimant justifiées en général les révoltes instinctives de

son propre cœur, on ne saurait admettre sans examen leur légitimité. On a raison de ne pouvoir souffrir cet appareil barbare de cordes et de chevalets, mais faut-il rejeter la simple fustigation elle-même ? Il n'importe guère, tout d'abord, que sa vue répugne à notre délicatesse ni que les cris du patient secouent désagréablement nos nerfs, puisque les choses se passent en Chine et non chez nous, nous ne sommes pas destinés à en être témoins. Et il reste alors à considérer que les coups sont la répression naturelle et pour ainsi dire obligée chez les peuples pauvres où l'État n'a pas le moyen d'entretenir des prisons ni la basse classe celui de payer des amendes. Inutile d'ajouter que pour les misérables que j'ai vus et qui appartenaient certainement à la lie de la lie, la question de dignité n'intervient pas ; la souffrance physique est seule à envisager ; elle est aiguë parce qu'elle est toute concentrée en une minute au lieu d'être répartie sur une longue période ; mais si l'on n'a égard qu'à la somme de tourment qu'elle représente, cette somme n'est pas plus grande que celle qu'inflige à un Européen la perte de sa liberté par l'emprisonnement, ou le travail forcé pendant une longue durée. N'était la question de dignité humaine, qui pour nous au contraire se pose et vient changer du tout au tout les termes du problème, peut-être beaucoup de nos condamnés accepteraient-ils, à la place d'une longue détention, cent coups de rotin et la liberté ensuite.

Nous avons, en outre, d'autant moins de peine à plaindre l'accusé que n'entendant pas les dialectes chinois, nous ignorons de quoi il s'agit. Peut-être rengânerions-nous notre pitié si nous connaissions la nature

du délit. Certaines infamies, les actes de perfidie, de cruauté, méritent sans conteste des peines de cette nature. Il est probablement arrivé à chacun de nous de regretter qu'en tel ou tel cas elles n'aient pu être appliquées. On peut trouver, par exemple, que, même en Europe les châtimens corporels conviendraient fort contre les parents qui martyrisent leurs enfans parfois jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce que l'on voudrait croire très rare et que les journaux nous révèlent assez commun; de même que des coups de trique eussent été à leur place sur l'échine des bons villageois qui naguère dans la Mayenne entendirent la victime de l'abbé Bruneau s'égosiller deux heures dans son puits, sans plus grouiller qu'une pièce de bois, mais qui en revanche, lors de l'exécution du meurtrier, accoururent en foule à cette partie de plaisir.

Ajoutons enfin que même la douleur physique n'est peut-être pas si grande qu'on l'imagine à la vue, du moins pour des gens qui ont l'imagination et le système nerveux moins développés que nous. Dans cette impassibilité que montre le patient avant le début de sa peine, il y a peut-être du courage, il y a surtout inaptitude à se représenter d'avance à l'esprit la douleur qu'il va encourir. Une nature imaginative et particulièrement sensible crie avant qu'on la touche, par appréhension, parce qu'elle a réellement commencé de souffrir avant; rien de tel dans un tempérament chinois. Et outre qu'avant ils ne souffrent pas, pendant ils souffrent moins. Je vis l'un des condamnés qui durant la fustigation avait poussé comme tous les autres des cris d'orfraie, causer en souriant avec un collègue moins de cinq minutes après. Au reste, la plupart portaient

sur la peau des traces de châtimens antérieurs. Si ce châtiment avait été si terrible, ils eussent été plus attentifs à en prévenir le retour.

Quant à l'usage de torturer l'accusé pour lui arracher des aveux, il est encore de ceux que nous ne pouvons que réprouber pour les raisons d'absolu illogisme qui le condamnent et que résuma si bien Jeanne d'Arc quand elle fut menacée de la question. Et pourtant là encore, il faut se garder d'une répudiation précipitée. Cet usage est quelquefois nécessité par les préjugés régnants. J'ai ouï dire qu'au Tonkin un pirate fait prisonnier serait déshonoré auprès de ses camarades demeurés libres si ceux-ci venaient à savoir qu'il a fait des aveux sans qu'on ait eu besoin de recourir au fouet. Recouvrât-il plus tard sa propre liberté, il encourrait de la part des siens les peines les plus graves pour cette quasi-trahison. On le tient au contraire excusable s'il est établi que la douleur seule a eu raison de son silence. C'est donc, et sans le moindre paradoxe, lui rendre service qu'employer la *cadouille* à lui délier la langue. Il est ainsi, aux yeux de tous, autorisé à parler sans avoir forfait à l'honneur et n'a plus à craindre de vengeance ultérieure.

Il est aussi des cas où manifestement l'obstination seule, le désir évident d'entraver l'action de la justice, clôt la bouche à l'accusé. Quand le juge sait à n'en pas douter que celui-ci est au courant de l'affaire et le voit refuser de s'expliquer ou tenter de l'induire en erreur, on conçoit que la patience lui échappe, et qu'il cherche un moyen plus persuasif que sa propre éloquence d'arracher la vérité au prévenu.

Mais ce qui condamne le procédé est qu'ici l'abus est

trop facile. Le juge qui compte la question parmi ses modes d'investigation réguliers, finit par l'ordonner dans tous les cas, et en considère même l'emploi comme son devoir le plus strict, car qui sait ?... peut-être l'accusé n'a-t-il pas tout dit, peut-être la torture amènera-t-elle des révélations inattendues... dans le doute, on ne risque rien d'essayer. Et par la même pente, on est conduit à la rendre de plus en plus cruelle.

Ajoutons qu'aucune précaution n'est prise pour éviter les erreurs judiciaires; ce n'est pas ici qu'on trouve un avocat et un procureur soutenant respectivement le pour et le contre devant un président impartial. Procureur et président ne font qu'un, et d'avocat point du tout. Évidemment c'est économique, mais d'une économie qui coûte cher à l'équité.

Une chose enfin qu'on ne peut que répudier est la publicité de ces châtiments. On laisse pénétrer dans l'enceinte jusqu'aux enfants les plus jeunes. Ils ont sous les yeux le spectacle de tous ces malheureux qu'on torture et qui hurlent de douleur. Devant eux, graduellement le portique s'encombre de corps sanglants, de gens en croix contre leur chevalet. Comment à cet aspect ne prendraient-ils pas l'habitude à laquelle ils ne sont déjà que trop enclins par la dureté naturelle à leur âge, de voir d'un œil sec les souffrances d'autrui ?

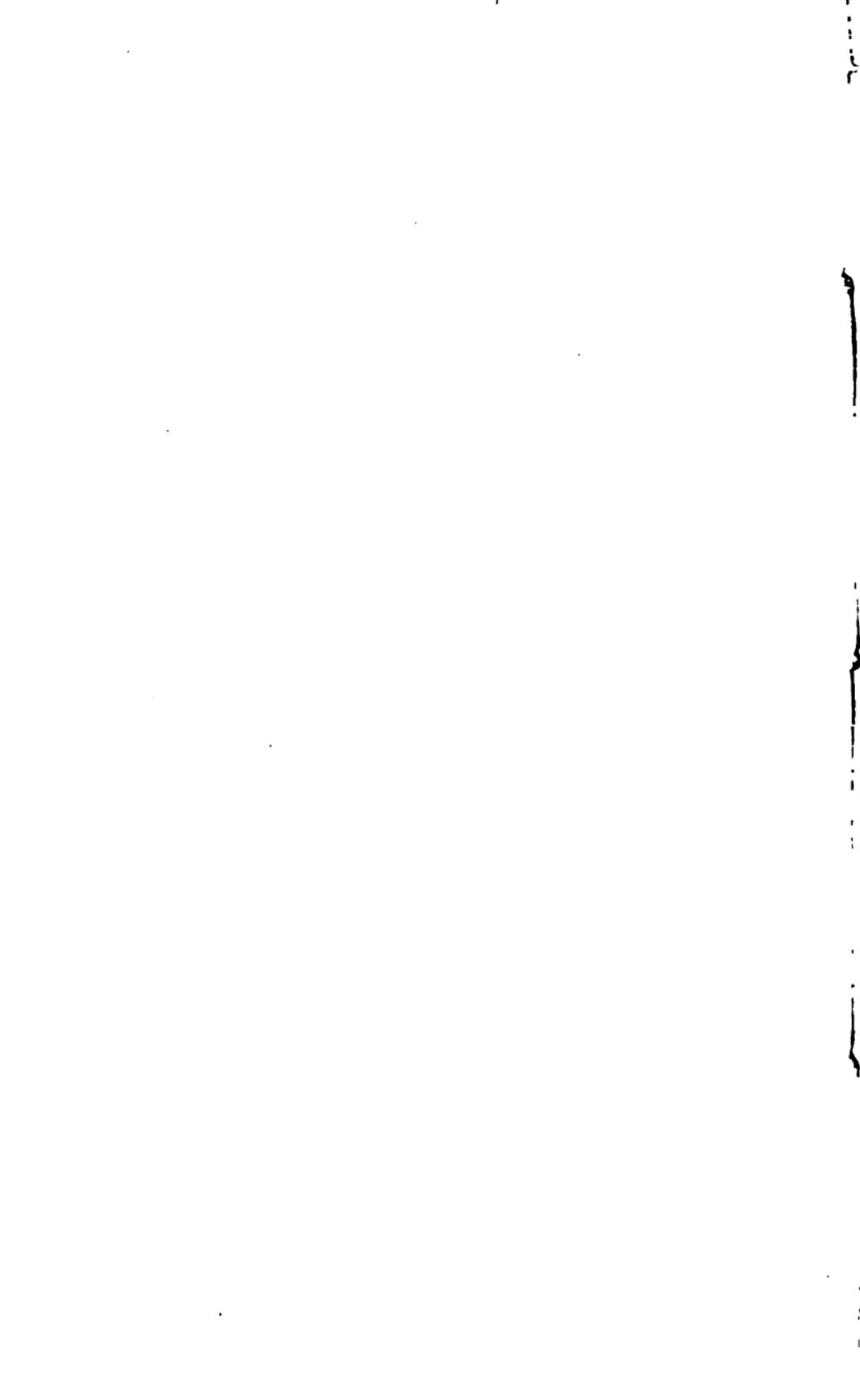
Pendant l'application des peines, tandis que la cour retentissait des cris d'angoisse, pas un muscle de leurs visages ne tressaillait; ils continuaient de rire entre eux, tout en regardant, et contemplaient ma propre émotion avec une surprise amusée.

On croit peut-être que la vue de ce que souffrent les

coupables leur inspire une crainte salutaire. C'est toujours cette illusion — illusion qui chez nous persiste encore et conduit à conserver une certaine publicité aux exécutions capitales — que voir punir la faute détourne de la commettre. Or il n'en est ainsi que chez les natures sensibles, et encore pour la première fois; car bien vite cette sensibilité s'émeuse et à sa place commence de poindre une jouissance sadique à voir souffrir. Il faut tenir pour certain que le penchant à cette jouissance existe plus ou moins développé en tout être, et se bien garder de le favoriser. L'homme, du moins l'homme primitif dont il subsiste quelque résidu en chacun de nous, aime la vue du sang, tout comme le tigre. Le lui montrer, c'est travailler à raviver ses pires instincts. Presque tous nos guillotins avaient assisté à des exécutions avant de marcher eux-mêmes à l'échafaud. Plus que personne ils étaient familiarisés avec cet appareil, et n'en furent point détournés du crime. Ces enfants chinois habitués à de tels spectacles font plus tard des hommes sans pitié, et ces hommes conservent religieusement le système judiciaire qu'ils ont vu fonctionner impassibles.

Somme toute, comme je l'ai déjà dit, on sort de l'enceinte du tribunal avec un dégoût profond et en proie à un malaise qui ne se dissipe que lentement.

Ce fut ma dernière journée à Canton. A cinq heures je rentrais à l'hôtel et le lendemain samedi à 8 heures, du matin, je prenais le bateau à vapeur pour Macao où j'arrivai à 3 h. 1/2 du soir après une traversée sans incident notable.



### III

## MACAO

C'est donc après avoir cinglé droit au Sud pendant six à sept heures qu'on commence à percevoir à droite du bateau la côte orientale de la petite presqu'île où s'élève la colonie portugaise de Macao. La première impression est charmante. Toute la ville est là devant nous qui s'élève en amphithéâtre. Entre les tons bleus de la mer et du ciel, le soleil fait joyeusement flamboyer, dans une admirable netteté de détail, les blanches façades des maisons aux contrevents verts et aux tuiles rouges comme les aimait Rousseau. Au sommet de la croupe, des forts et des églises découpent leurs silhouettes dans l'espace. Au bord de l'eau, courent sur une longueur de deux kilomètres les coquettes habitations d'un quai tout neuf. Toute la scène respire un air de vivifiante gatté.

Je m'attendais qu'on s'approchât de la côte pour aborder, mais le débarcadère n'est point là ; il se trouve sur le versant occidental, mieux approprié à cette fin. Le navire poursuivant donc sa marche double à grande allure la péninsule qui semble alors, par une illusion inévitable, tourner elle-même devant nous comme autour d'un centre immobile.

Un instant après nous atterrissons au milieu du vacarme et du tohubohu habituels ; sifflement de la vapeur, hoquet des sirènes, bruit de ferrailles et bruit de rames, cris étourdissants des naturels, dont les sampanis nous cernent ; sur le quai de bois qui longe le port, roulement des pousSES qui accourent et se heurtent.

Un gentleman au teint basané, moustaches et favoris du plus beau noir, semble me guetter, qui, dès que je parais, s'avance à ma rencontre. C'est le guide de l'endroit ; attaché à l'unique hôtel de Macao, l'hôtel *Hingkee*, il m'offre ses services que je ne puis qu'accepter. Nous montons en pousse et gagnons l'hôtel.

Celui-ci est sur le quai oriental. Il faut donc grimper d'un côté pour redescendre de l'autre et par suite traverser tout Macao dont la vue confirme malheureusement ce que dit La Bruyère de ces petites villes, de loin si gentilles, et dedans si déplaisantes. Le pavé est caillouteux, les rues étroites et tortueuses, les maisons petites, vieilles, tristes. Leurs jalousies uniformément vertes, d'un joli vert campagnard, sont insuffisantes à en modifier la physionomie revêche. Peu ou point de monde dehors, et la plupart des femmes tout de noir habillées avec la figure cachée par un voile qui les fait d'abord prendre pour des religieuses. Le lendemain, quand nous serons assis côte à côte en voiture, le guide et moi, il me donnera la véritable explication : ces femmes sont des *Macaïstes*, c'est-à-dire des descendantes des Portugais indigènes. Le Portugal prit possession de cette plage et y fonda Macao en 1557. Les premiers colons y ont fait souche et leurs descendants forment encore à Macao un groupe d'une physionomie toute spéciale, où une certaine proportion de sang jaune

est venue se mêler au sang latin, population tout-à-fait distincte des Portugais de la métropole, restée fidèle au sombre costume de jadis, et d'une dévotion pointilleuse et sévère.

L'hôtel *Hingkee* ainsi nommé du nom de son propriétaire, un digne Chinois, est vaste et confortable, organisé sur le même pied que les hôtels de Hongkong. Journaux, salon, billards, piano, électricité, chambres bien tenues, lits irréprochables, bonne cuisine [et prix modérés. Tout cela sans y être contraint par la concurrence. C'est vraiment méritoire.

Il se trouve que c'est aujourd'hui la fête de l'Immaculée-Conception. Tout Macao à cette heure est à la cathédrale où dès lors je me rends en hâte.

O quelle église gaie, et quel culte aimable, qui prend ses fidèles par les sens et leur procure exactement les émotions qu'ils demandaient ! Partout de la lumière, des fleurs, des couleurs éclatantes. Le soleil entre à flots dans le bâtiment par les fenêtres grandes ouvertes. La blancheur des murs alterne avec le rouge cerise des tentures. Sur l'un des grands côtés, l'hôtel de la Vierge tout parfumé de fleurs est encadré d'écussons bleus qui nous renseignent sur l'état-civil de la Reine du Ciel, laquelle se trouve être à la fois fille de Dieu le père, mère de Dieu le fils et épouse du Saint-Esprit « *filia Dei patris, mater filii et sponsa Dei Spiritus Sancti* ». Et tous ces titres, remarquez-le, sont rigoureusement conformes à la réalité. La Vierge elle-même, en son costume traditionnel bleu et blanc, tend les bras à cette foule à qui elle ne peut vouloir que du bien et qui le lui rend. Le chœur, tout illuminé, est rempli des fonctionnaires de la colonie, tous présents en grand uni-

forme, Gouverneur en tête, les officiers chamarrés de croix et de médailles avec leur écharpe solférino tranchant sur le noir de la tunique. En chaire, un vieux prêtre fait un sermon en langue portugaise. Sa parole, véhémence et bien timbrée, coule avec une abondance facile; *lactea ubertas*; son geste est ample, tout méridional. A un moment il semble s'indigner et sa voix s'élève : c'est qu'il vient de prendre corps à corps les objections qu'ose lui opposer l'impiété; mais son éloquence les pulvérise, et satisfait de sa victoire, il revient à un ton plus doux. Je suis sa mimique avec d'autant plus d'intérêt que, ne comprenant pas un mot du discours, je ne suis point distrait par le fonds dans mon admiration de la forme. Au bout d'une demi-heure il a terminé, et les chants reprennent, accompagnés de l'orgue.

En même temps que cette harmonie me pénètre, je contemple l'auditoire. O combien recueilli ! combien convaincu ! Y a-t-il d'autres incrédules que moi Français dans cette enceinte ? C'est douteux. Toutes les femmes sont à genoux, en prières, immobiles dans leur attitude prostrée, le front incliné sur leurs mains jointes ; c'est la communion parfaite de la créature... non certes avec le Créateur, car d'abord le Créateur est un pur Esprit, ce qui nuit à l'intimité des relations, et en second lieu, ce n'est pas sa fête : c'est celle de la bienheureuse Marie qui même au ciel conserve son enveloppe corporelle simplement sublimée : délicat profil hébraïque, doux yeux bleus aux très-longes cils et lèvres purpurines. C'est donc avec celle-ci qu'on s'épanche, c'est elle qui intercèdera pour vous avec son irrésistible bonne grâce, et m'est avis que votre cause a tout à y

gagner. Pareillement tous les hommes, hors ceux constitués en dignités, sont debout, animés de la même visible dévotion. Toute la garnison est là, avec ses cadres, conduite par ordre, et personne n'est tenté de s'en choquer. Cette participation de tous les serviteurs et fonctionnaires de l'État aux cérémonies religieuses semble aussi naturelle ici qu'elle le fut jadis à Thèbes, Babylonie ou Jérusalem. Le catholicisme y est la religion de la patrie elle-même, et il l'est très-légitimement puisque la nation est unanime à le vouloir ainsi. Or on n'imagine pas tout ce qu'il y a de touchant dans cette évidente unanimité, dans l'aspect de tout un peuple qui vibre à l'unisson et pense de même. J'étais entré dans cette église fort indifférent à ce que j'y allais voir ; j'en suis sorti sans un atome de foi en plus, mais la joie au cœur, ce qui est déjà beaucoup.

Cependant la procession se prépare. Suivant un ordre fixé d'avance, nous voyons tous les éléments du cortège, après s'être formés dans les profondeurs de l'église ou de la sacristie, prendre l'allée centrale et sortir par la grande porte, bannière en tête. D'abord des enfants de chœur en surplis blanc et bonnet carré ; des théories de jeunes lévites en camail lilas portant des cierges, puis d'autres en camail solférino ; puis le Saint-Sacrement lui-même porté par l'évêque sous un dais de velours pourpre dont les cordons sont tenus par de hauts dignitaires de la colonie, militaires et civils. Derrière, marche le Gouverneur, un grand bel homme tout jeune, en costume de général de brigade, suivi du colonel commandant les troupes et de toutes les autorités. Après les laïcs, le corps des prêtres. On voit au milieu d'eux, beaucoup de Chinois, avec leur queue. Il paraît

en effet qu'une grande partie des indigènes, plus de 20 000 me dit-on, professent la religion romaine, ce qui ne doit pas surprendre : un grand nombre de Chinois de Hongkong, colonie relativement récente, sont convertis à l'anglicanisme ; il est naturel qu'à Macao, antérieur de trois siècles, le catholicisme ait plus de prise encore sur ces âmes simples qu'il doit séduire par ses pompes. Les troupes, musique en tête, ferment la marche. Les hommes sont tête nue, képi sous le bras dans une position réglementaire ; car toutes les attitudes et mouvements exigés par ces cérémonies font ici partie de *l'école du soldat*. La procession va faire maintenant le tour de la ville. Le canon a tonné à la sortie du Saint-Sacrement et il tonnera de même à sa rentrée.

En regagnant l'hôtel après cette vision, je songeais à l'étrange hasard qui me fait arriver juste pour la fête de l'Immaculée-Conception. Abordez dans une colonie anglaise, y fêtera-t-on ce jour-là l'Immaculée-Conception ? et le premier spectacle qui frappera vos yeux y sera-t-il une procession religieuse qui se déroule à travers la ville, entraînant à sa suite tous les membres du Gouvernement ? En revanche, vous y trouverez à foison comme à Hongkong des banques et des offices commerciaux où des milliers d'employés brassent des milliers d'affaires, et de là à considérer ces deux spectacles opposés comme les caractéristiques de deux civilisations différentes, et à mettre en regard du génie positif et mercantile des Anglo-Saxons la nature contemplative et artiste des races latines, il n'y a qu'un pas. Ce pas, gardez-vous de le franchir, car à tous égards vos déductions seraient fausses. Veuillez observer tout d'abord que vous pouvez fort bien débarquer

en pays anglais un dimanche, auquel cas vous trouverez partout le vide et le silence excepté dans les églises et les nombreux *churches* où se presseront des foules de croyants tout comme dans la présente cathédrale de Macao, d'où résulte que les préoccupations religieuses sont communes aux uns et aux autres. Une seule différence : à Macao, on ne professe qu'un culte ; dans une colonie anglaise, on en professera dix ; mais cette multiplicité même prouve l'intensité du sentiment religieux et l'ardeur individuelle à chercher la vérité. Considérez, d'autre part, que, bien avant les Anglais, les Portugais se montrèrent hardis navigateurs et habiles trafiquants. Moins de dix-huit ans après que Vasco de Gama eut doublé le cap de Bonne-Espérance, ce sont eux qui étaient en possession de toute la côte Indienne. Ils dépêchaient de là des ambassadeurs à Canton et à Pékin, fondaient des comptoirs jusqu'en face de Shanghaï, purgeaient de pirates les mers de Chine, exploraient toutes les îles avoisinantes, nouaient des relations commerciales avec le Japon. Et ils n'étaient pas alors moins catholiques que de nos jours. La religion ni la race ne sont donc responsables de ce contraste entre Macao et Hongkong, mais bien la Nature, qui a pourvu Hongkong d'une bonne rade et l'a refusée à Macao. Cette jolie baie de l'Est, sur laquelle la vue se repose avec tant de plaisir, n'a point de profondeur et est trop ouverte. Les navires, même d'un tonnage moyen, n'y peuvent entrer, et n'y trouveraient d'ailleurs qu'un abri précaire. La baie occidentale, mieux protégée, est, elle aussi, insuffisamment profonde. Le commerce devait donc fatalement désertir cette côte pour la rade voisine, commode et sûre en dehors des périodes de

typhons. Les Portugais négociants suivent le mouvement et abandonnent leur petite presqu'île pour Hongkong, où ils sont en grand nombre et réussissent. Dès lors, Macao n'est plus sur la carte qu'un coin de terre portugaise sans grande utilité pour la métropole, mais que celle-ci garde religieusement pour les souvenirs qui s'y rattachent, comme vestige et témoin d'un glorieux passé colonial. Tout de même que les enfants, les colonies les plus aimées ne sont pas forcément celles qui ont le plus de valeur. Celle-ci n'est donc aujourd'hui qu'un simple domaine administratif comme la plupart de nos propres possessions ; autrement dit, l'élément européen administre la masse indigène et se fait payer le service ainsi rendu par les impôts qu'il prélève et qui font vivre une poignée de fonctionnaires.

Comme ces indigènes, en leur qualité de Chinois, sont de mœurs dociles, on conçoit qu'il reste auxdits fonctionnaires quelques loisirs, et ils sont très-raisonnables de les employer en manifestations religieuses. Ces manifestations ont de l'allure, de l'éclat, de la couleur ; ce sont des œuvres d'art en même temps que des actes de foi qui satisfont les âmes ; tout est donc bien comme il est. Certes, s'il y avait ici comme à Hongkong les mille produits de l'industrie humaine et non pas seulement des articles de piété, si l'on y trouvait de même des musées et des bibliothèques, ce serait encore mieux. Mais la colonie n'est pas assez peuplée et par conséquent pas assez riche pour se permettre des fondations aussi coûteuses. Les chiffres qu'on m'a indiqués pour la population sont assez contradictoires ; les plus vraisemblables seraient 60 000 Chinois, 4 000 Portugais macaïstes et 1 000 Portugais européens, dont

la moitié environ pour la force armée qui compte 4 compagnies d'infanterie et une batterie d'artillerie.

Le lendemain dimanche, par une belle matinée ensoleillée, le guide me fit visiter les quelques curiosités de la ville.

Tout d'abord les ruines de l'église Saint-Paul bâtie par les Jésuites en 1602 et qu'un incendie est venu détruire en 1836. Il ne reste en bon état de conservation que la façade dans l'horrible style jésuite : vaste et plat frontispice divisé en trois étages percés de fenêtres à plein cintre alternant avec des niches garnies de statues, fenêtres et niches séparées les unes des autres par des colonnes corinthiennes. Derrière ce portique, ce ne sont plus que décombres et fragments de murs noircis entremêlés de ronces. Le couvent qui était auprès de l'église a aussi disparu. Il faut contempler ces ruines le soir, au clair de lune, quand elles se profilent en noir sur le ciel sombre, en haut de leur monticule, et que l'obscurité les amplifie. C'est alors un beau décor à la Gustave Doré.

Mais le souvenir le plus cher aux Portugais est le *Jardin de Camoëns*, ainsi nommé du séjour que fit le poète sur son emplacement. Après une carrière déjà fertile en malheurs, où les chagrins d'amour se mêlent aux persécutions politiques, il vint se fixer vers 1559 à Macao, où son protecteur Constantin de Bragance, depuis peu Gouverneur des Indes Portugaises, l'avait nommé « curateur aux successions vacantes ». Camoëns était alors âgé de trente-cinq ans. Il y resta dix-huit mois et y composa, dit-on, la plus grande partie de ses *Lusiades*. C'est à son retour, dans le trajet de Macao à Goa, qu'eut lieu le plus notable épisode de sa vie,

savoir le fameux naufrage où il perdit tous ses biens à l'exception du manuscrit de son poëme qu'il tenait précieusement sur lui en nageant vers la côte. La maison qu'a habitée l'Homère portugais n'existe plus depuis longtemps. A sa place, s'élève aujourd'hui le bâtiment principal de l'Arsenal militaire. Les jardins environnants, bien entretenus, déploient une magnificence de fleurs et de plantes tropicales qui en font un lieu de promenade des plus attrayants. On ne manque pas de signaler à la curiosité du voyageur « l'arbre triple », immense banian d'une antiquité prodigieuse qui, poussé sur le sommet d'un rocher haut de deux étages, a prolongé ses racines le long des flancs de celui-ci jusqu'à rencontrer en bas la terre végétale d'où il puisse aspirer les éléments de sa sève. On voit donc cet énorme bloc contourné en tous sens comme par autant de gros serpents gris qui le treillissent d'une armature bizarre et se rejoignent au sommet en un tronc robuste d'où jaillit l'arbre gigantesque au vaste dôme de feuillage.

A quelques pas du banian, dominant toute la côte voisine, est l'« observatoire de Camoëns », sorte de guérite de pierre à coupole percée d'une fente méridienne pour le fonctionnement de la lunette, réduit où le poète allait se livrer, paraît-il, à des études astronomiques. Tout le mur circulaire de l'étroit local est harbouillé d'inscriptions des visiteurs qui, depuis des siècles, s'y succèdent, transformant ainsi l'édifice en une minuscule tour de Babel où viennent se confondre en une singulière macédoine toutes les langues et tous les caractères d'écriture existants, latins, allemands, grecs, hébreux, chinois, et autres que je suis incapable de reconnaître.

Les amateurs de rapprochements pourront noter à ce propos que la Tour de Babel des Anciens fut, elle aussi, un observatoire.

La partie du jardin où Camoëns s'abandonnait de préférence à ses méditations s'étage un peu au-dessous en un vaste bosquet naturel d'où l'on découvre toute la côte avec la pleine mer. Un ensemble de trois gros blocs de rochers y forme une sorte de dolmen sous lequel a été érigé le buste de bronze du poète. Tout autour, des pièces de vers célébrant sa gloire ont été gravées dans le roc. Il y en a six, chacune d'une langue différente, latin, français, anglais, italien, espagnol et portugais. Le temps commence à les effacer. A en juger par le style de la nôtre, dont on peut encore déchiffrer quelques bribes, elle doit dater du début du siècle, car on y retrouve toute la phraséologie mythologique chère à cette période. Le soleil y est traité de « flambeau d'Apolon », le Tage y a une « urne d'or », et on y cueille « de Bellone les lauriers immortels ». Il est donc permis d'avancer que la disparition complète du morceau ne sera pas une perte pour la littérature.

La mission française de Canton a, dit-on, proposé à l'État portugais de lui acheter tout ce domaine 45 000 piastres. Le Portugal a refusé et avec raison. Un peuple se doit à lui-même de ne répudier aucun des souvenirs qui perpétuent le culte de ses grands hommes.

Onze heures approchaient, l'heure de la grand-messe, et de nouveau, sur les instances du guide, je me rendis à l'église où m'attendait le même spectacle que la veille ; tous les personnages officiels à leurs places réservées, toute la garnison présente, les fantassins en casque

blanc, uniforme bleu-foncé à passepoils rouges; les artilleurs en coiffure de cuir noir rehaussé de laiton, pantalon mi-collant gris-bleu à bande rouge, demi-bottes noires. La musique militaire réunie dans la tribune de l'orgue, au-dessus de la porte d'entrée, nous régala de tous les airs de Mignon: *Connais-tu le pays...* — *Je suis Titania la blonde...* — *Elle ne croyait pas...* et autres lieux-communs sans rien d'édifiant, et dès lors bien à leur place dans ce milieu si pimpant et si gai. L'autel de la Vierge avait été paré de nouvelles verdure et de fleurs fraîches. Les voiles claires des élégantes, jaune-paille, roses, vert-pomme, avivaient l'assistance d'autant de taches lumineuses. Toute la scène était réjouissante au possible. Et je ne me lassais pas d'admirer l'esprit pratique de cette religion romaine, si souple, si ductile, qui sait si bien se plier au tempérament des nombreuses multitudes qu'elle régit, propre aux intellectuels comme aux simples, aux sentimentaux comme aux autoritaires, capable de servir à chacun en des proportions merveilleusement dosées, suivant son degré de culture et sa qualité d'âme, la morale la plus pure, les dogmes les plus subtils ou la pompe la plus éblouissante, si bien qu'elle sait revêtir cent aspects divers tout en gardant le droit de se dire partout identique à elle-même.

Nous allâmes visiter ensuite l'emplacement où fut tué en 1849 le gouverneur de la colonie, Amaral. C'est lui qui avait effacé les dernières traces de l'autorité chinoise sur Macao en refusant de continuer le paiement de la rente de 500 taëls que les Portugais servaient jusque là à l'empereur comme loyer de leur établissement

dans ces lieux. Cette rente, d'abord payée sous forme de présents depuis la fondation de Macao, dut être soldée en numéraire au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, jusqu'en 1848 où Amaral refusa de s'assujettir à une obligation qui semblait faire du Portugal un tributaire de la Chine. Cette Puissance dissimula tout d'abord son ressentiment, mais quelques mois après, Amaral, attiré dans un guet-apens, était traîtreusement massacré. Les Portugais vengèrent sa mort en détruisant toutes les fortifications élevées par la Chine sur leur frontière, et pour honorer la mémoire d'Amaral édifièrent près de l'endroit où il était tombé, à la limite même des deux territoires chinois et portugais, une porte monumentale où un poste d'une vingtaine d'hommes monte la garde.

Non loin se trouve la grande manufacture de soie de Macao où un millier de jeunes Chinoises transforment en fil l'enveloppe du cocon. On voit toute cette jeunesse assise en longues rangées à droite et à gauche de l'allée centrale, sur des bancs qui remplissent tout le vaste hall et se succèdent à perte de vue. Au-dessus d'elles, les organes des machines et le va-et-vient des courroies. Dans le nombre, il est de jolies filles, et beaucoup, ce qui frappe d'autant plus qu'en général la prolétaire chinoise, avec sa figure si précocement fanée, est peu captivante. Et au contraire on les voit ici, sans doute à cause de leur tout jeune âge, parées d'une grâce imprévue; ce sont des profils raphaéliques et des tournures de Vierge-à-la-Chaise, comme si leur tranquille métier avait une influence charmeresse. Chacune a devant elle sa bassine où elle fait mijoter ses cocons dans l'eau chaude pour assouplir et détacher les brins élémentaires

qui les enveloppent. D'un geste si rapide que le regard a peine à le suivre, elle réunit les brins de quatre ou cinq d'entre eux en un fil unique qu'elle noue à celui qui est déjà enroulé sur le tour, après l'avoir fait passer dans un œilleton ou *filière*, pour maintenir réunis les cinq éléments. Elle met ensuite en mouvement la courroie de transmission, et aussitôt le tambour placé derrière sa tête se met à tourner, entraînant le fil et le forçant à se former à mesure. Au-dessous de l'œilleton, on voit les quatre ou cinq cocons intéressés sursauter dans l'eau chaude, abandonnant chacun leur brin qui se dévide indéfiniment. Aucun de ces brins n'a la force de soulever son cocon hors de l'eau jusqu'à la filière, par suite du poids de ce dernier et du peu d'adhérence du brin détruite par le bain prolongé. Entraîné par le mouvement de rotation du tour, il ne lui reste plus qu'à filer, d'où vient, peut-être l'origine, du sens du mot filer signifiant « s'en aller ». Cela dure jusqu'à épuisement de la matière d'un cocon. L'ouvrière noue alors le brin d'un nouveau à l'extrémité du précédent et la rotation recommence. J'imagine qu'elle reste ainsi en place beaucoup plus de huit heures par jour; et sans l'interruption d'un jour de repos hebdomadaire; et pour un salaire dérisoire. Mais toujours par suite de cette résignation passive de la race, aucune n'est tentée de réclamer, en quoi du reste on ne soutiendra pas que tout soit pour le mieux, car il est fort à craindre que les Européens n'abusent de la situation et ne tirent de ces pauvres filles la quintessence.

Je passai l'après-midi à écrire et la soirée avec les officiers portugais au cercle militaire où ces messieurs se

montrèrent pour moi d'une amabilité charmante. Tous parlaient l'anglais et le français presque aussi bien que leur langue maternelle. On causa de la France et du Portugal en termes superélogieux, et je prenais autant de plaisir à voir leur enthousiasme pour leur pays que la sympathie qu'ils témoignaient au mien. Au ton dont les choses étaient dites, on comprenait qu'elles partaient du cœur, qu'il n'y avait pas là simple échange de politesses banales, mais expression sincère de sentiments vraiment éprouvés. Oui, la France a encore des clients par le monde; il en est pour qui elle demeure encore l'émancipatrice des peuples, le soldat du Droit et de la Liberté, et qui lui ont voué en cette qualité une reconnaissance sûre.

« Nous sommes un petit pays, » me disaient-ils encore en m'exposant à quelle politique modeste et prudente les oblige cette situation. Petit, oui, par la superficie; mais pas plus que la valeur des individus, celle des peuples ne se mesure à leur taille, et avec leur valeur les services qu'ils rendent à la civilisation, et avec ces services la gratitude qu'on leur doit. Plus petite encore était la Grèce de Périclès, sans laquelle nous serions tous peut-être de parfaits barbares. De même l'œuvre du Portugal a été grande et hors de proportion avec les faibles dimensions de son territoire : c'est le génie héroïque de ses navigateurs qui a hâté l'heure où l'homme a enfin pris entière possession de sa planète.

Après avoir longtemps devisé ensemble, on se dirigea vers le piano du cercle où il me fallut bon gré mal gré jouer la Marseillaise. Or tout le monde a pu remarquer qu'au piano la Marseillaise est une horreur : faite

pour résonner dans les cuivres d'une fanfare guerrière, sur ce discret instrument de salon elle rate tous ses effets. Mais c'est bien ici de musique qu'il s'agissait ! Ce qu'on voulait avant tout, c'était exalter la France et acclamer un chant que mes hôtes ne regardaient pas seulement comme notre hymne national à nous Français, mais comme l'hymne de l'Humanité, patrimoine commun à tous les peuples qui ont conquis le libre gouvernement d'eux-mêmes.

C'est pour la première et la dernière fois de ma vie que je voyais tous ces braves gens, et je sentais pourtant que jamais plus ils ne me seraient étrangers, qu'à tout jamais je garderais le souvenir de ce généreux accueil, de cette attention si continue à vouloir réchauffer le cœur d'un Français par l'éloge ardent et sincère de sa patrie. Grâce à eux, j'ai passé une soirée inoubliable.

Le cercle militaire est une élégante construction toute neuve qui donne sur la plage, à l'extrémité orientale du quai. Grande salle de réception, café, salles de lecture et de jeu, tout est disposé à souhait. La bibliothèque seule m'a paru trop rudimentaire.

Le 10 décembre, à huit heures du matin, je repris la vapeur pour Hongkong, où j'arrivai trois heures après. J'eus encore le temps de faire une excursion à pied dans les rues en escalier de la haute ville, une promenade en pousse-pousse le long de la côte, et le 11 au soir je pris passage à bord du *China* de la *Pacific mail steamship Co* à destination de San-Francisco.

## IV

### Océan

Le 12 décembre à la pointe du jour, le *China* quitte la rade de Hongkong et gagne le large.

Reconnaissons tout d'abord notre nouveau domaine.

Le *China* a quatre mâts, deux à l'avant, deux à l'arrière; entre l'un et l'autre couple, deux énormes cheminées. Sa longueur est de 144 mètres; il compte donc parmi les beaux types de navires, mais il y en a de plus grands, puisque le chiffre de 170 à 200 est aujourd'hui couramment atteint; ce dernier lui-même, est depuis peu dépassé, et dix ans ne s'écouleront pas sans que les longueurs de 250 m. aient fait leur apparition — en attendant mieux.

Les passagers de 1<sup>re</sup> classe sont logés à l'avant, immédiatement sous le pont. Un couloir central sépare entre elles quatre rangées de cabines, deux rangées extrêmes donnant sur la mer, deux intérieures prenant jour sur les précédentes par un vitrage dépoli, dès lors assez mal éclairées et qu'on ne donne qu'à défaut des premières, quand le grand nombre de voyageurs y oblige.

Chaque cabine est à peu près un cube de 2<sup>m</sup>, 25 de côté et contient deux lits superposés dans le sens de l'axe du navire.

Cette question d'orientation a son importance en ce qu'elle influe sur la sensibilité au mal-de-mer. Il faut admettre en effet que le mouvement ordinaire du navire est le roulis : le tangage est fort heureusement assez rare. La personne couchée dans le sens de l'axe oscille donc en général de droite à gauche et vice versa ; couchée perpendiculairement à l'axe, elle oscille de la tête aux pieds. Il m'a semblé que ce dernier mouvement est moins pénible que l'autre, mais comme ce n'est là qu'une disposition personnelle, le mieux est pour chacun d'observer sa propre complexion durant ses premiers voyages, et pour les suivants de choisir en conséquence sa couchette toutes les fois que le permet l'aménagement du bateau.

J'ai dit que le tangage est heureusement assez rare : c'est qu'en effet à l'exception des seuls professionnels chez qui l'accoutumance se fait peu-à-peu, et finalement reste acquise, personne au début d'un voyage n'est à l'abri des angoisses du mal-de-mer. On sait à quoi tient celui-ci : à l'élasticité de nos organes intérieurs, élasticité qui cause un retard dans leur mouvement par rapport au mouvement du corps entraîné par le navire, d'où résulte des compressions et dilatations internes qui se traduisent par l'horrible sensation que l'on connaît, avec ses prosaïques suites.

On comprend par là comment l'influence du roulis doit être moins grave que celle du tangage. Le premier, par cela même que ses oscillations sont plus rapides et de moindre amplitude, ne permet pas un aussi grand

déplacement relatif des viscères dans leurs cavités, et provoque dès lors une moindre douleur.

Revenons aux cabines du *China*. Les quatre côtés sont occupés par les lits, les deux lavabos, un sofa de velours rouge et la porte d'entrée.

Le grand salon, où ont lieu les repas, précède les cabines et comprend quatre rangs de longues tables couvertes d'un tapis de drap rouge. Des fauteuils pivotants les entourent, à siège de velours et dossier de bois ; le long des côtés court un large divan ; deux armoires-bibliothèques pleines de livres anglais, et quelques plantes vertes de part et d'autre du débouché de l'escalier complètent la décoration. Pour les repas, on enlève les tapis rouges sous lesquels s'en trouvent d'autres de bure grise qu'on recouvre de la nappe. Le salon occupe toute la largeur du navire, laissant toutefois entre lui et chacun des flancs une cursive de 3<sup>m</sup>. Il est éclairé par des hublots circulaires donnant sur ces deux couloirs latéraux et par une trouée centrale au plafond, laquelle le fait communiquer avec la pièce au-dessus.

Celle-ci, que nous appellerons le boudoir, est pourvue, comme le salon, de grands divans qui longent ses côtés, et contient en outre quatre fauteuils fixes et un piano.

Le boudoir est situé à hauteur du *pont* proprement dit (*deck*). Au-dessus, se trouve le pont supérieur (*upper-deck*) n'occupant que la partie centrale, et dominé lui-même par la passerelle (*bridge*) réservée au commandement. Salon et boudoirs, cabines et ponts, et enfin un petit fumoir à l'avant, sont les seules parties du vaisseau accessibles aux passagers, avec les locaux accessoires, lavabos et autres, tous d'une irréprochable propreté.

Les deux ponts, le supérieur qui a près de 70<sup>m</sup>. de long, et le *deck* qui court d'une extrémité du navire à l'autre, représentent d'ailleurs à eux deux une très grande surface où l'on a toutes facilités pour se livrer aux plaisirs de la locomotion.

Le personnel officier est américain des États-Unis, et se compose d'un Commandant, un Second, un ingénieur, un commissaire et un médecin. Le navire a été construit à Glasgow et bat à la fois pavillons anglais et américain en attendant un règlement de compte qui le laissera propriété américaine.

Le service est fait par des *boys* chinois parlant anglais et dressés en perfection.

L'ensemble offre un incontestable caractère de richesse, peu original il est vrai, car sur tous les paquebots du monde c'est la même chose, des tentures, des tapis, des plafonds caissonnés à filets d'or, toujours un grand luxe de boiseries d'essences multicolores pour revêtir les murs, et toujours enfin des cuivres reluisant partout, aux marches d'escalier, aux fermetures des portes et aux garnitures des hublots.

Éprouve-t-on toutefois avec ce luxe une impression de bien-être? Nullement. Le grand salon est triste, le boudoir est triste, les cabines sont tristes. Pourquoi? pour une seule mais victorieuse raison: le manque de lumière. Il n'y a pas ici de vastes ouvertures à hauteur d'appui donnant sur le dehors, mais partout les uniques hublots de 40 <sup>c</sup>/<sub>m</sub> seulement de large, et situés à une hauteur du sol supérieure à 2<sup>m</sup> qui les rend inaccessibles. C'est donc l'incarcération absolue. Veut-on avoir du jour, de la vue, il faut aller en chercher sur le pont que la rigueur de la température va rendre

de moins en moins tenable à mesure que nous nous enfonçons davantage dans le Nord et dans l'hiver. Il n'y a donc pas une seule pièce où l'on soit vraiment à son aise. Veut-on écrire, partout on est mal assis, sur des sièges trop hauts, trop éloignés des tables et qu'on ne peut en rapprocher, fixés qu'ils sont sur leur pivot.

Dans les chambres elles-mêmes, le confort a-t-il été bien compris ? A moitié. Les cabines sont très-suffisamment spacieuses, mais n'offrent pas la moindre armoire, le moindre tiroir où ranger ses vêtements, d'où l'obligation de les laisser enfouis dans sa malle ou d'en encombrer le sofa. Même à bord de nos anciens Transports de l'État, dont pourtant le confort n'était pas la dominante, il y avait de ces armoires. Le lit est bon, mais les draps sont plus petits que les couvertures. Enfin ici encore le bouton qui commande l'éclairage électrique et celui qui appelle le boy ne sont pas à portée de la personne alitée.

Passons aux voyageurs. Vu la saison avancée, leur nombre est restreint. Au lieu de quatre-vingts passagers de 1<sup>re</sup> classe que pourrait contenir le bateau, on est une douzaine seulement, tous, excepté trois ou quatre, gens de langue anglaise et ignorant le français ; au bout de quelque temps, forcément les rapports se noueront, la glace se fondra, mais leur tempérament national y porte peu ; froids comme ils sont, c'est à peine s'ils causent entre eux ; comment frayeraient-ils avec des étrangers !

Quelle différence, à ce sujet, avec les Transports, les Affrétés et autres qui, de Marseille ou de Toulon, portent en Extrême-Orient nos officiers des différents corps de la Marine et nos fonctionnaires coloniaux !

— Je n'ose ajouter nos colons, tant ils sont rares, hélas!  
— Dans ce milieu jeune, et gai, et enthousiaste, quelles ressources de conversation! Quelle soudaine intimité avec tous, aussi franche que cordiale! Quelles bonnes réunions de dunette en face de la mer bleue au beau soleil de la Méditerranée ou de l'Océan Indien, où, chacun étendu dans sa chaise longue, les causeries vont si bon train, surtout à l'aller où l'attrait de l'inconnu met en branle toutes les cervelles, où chacun rêve de se distinguer par de merveilleuses prouesses, et de conquérir à la pointe de l'épée décorations et grades. Surtout à l'aller, dis-je... et encore plus au retour, quand la pensée de revoir la belle France et de retrouver les siens réchauffe tous les cœurs, rendant joie et santé aux plus anémiés comme aux plus tristes! Bien des amitiés solides se nouent durant ces traversées, facilitées qu'elles sont par cette communauté de vie où l'on a tout loisir de se connaître à fond, amitiés que respectent plus tard le temps et l'absence, tant le souvenir des jours ainsi passés reste vivace dans les esprits. Outre les ressources de la causerie et de la lecture, on a encore là, pour ceux qu'amuse les cartes et le domino, les émotions du jeu; et enfin le soir, grâce à la présence du beau sexe, toujours représenté, des groupes de valseurs ont tôt fait de se former pour gracieusement évoluer sur le pont au son du piano ou mieux encore de la musique d'infanterie de marine, *per amica silentia lunæ*. Et je ne parle pas des jeux-innocents, des charades, des représentations théâtrales...

Ici, rien de tout cela ne subsiste. Peu de facilités de conversation, pas de jeux; comme lecture, rien que des ouvrages anglais dont j'ai trop fait abus à Hongkong

pour n'en pas être provisoirement saturé, et enfin plus de température estivale permettant les longues siestes en plein air dans sa chaise de rotin.

Encore ai-je eu une bonne fortune inespérée : celle de retrouver à Hongkong, prenant passage à bord du même *China*, un ancien camarade de collège, Armand de Gourny, membre de la Société de géographie de Paris, aimable garçon que son habitude des voyages, sa conversation aussi attachante que variée, et la quantité de notions de tous genres qu'il a amassées durant ses pérégrinations rendent particulièrement précieux dans l'occurrence. Gourny connaît comme pas un l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. Ni la National-Gallery, ni la Tribuna, ni le Campo Santo n'ont de secret pour lui. Il a vu, et vu à fond, tous les musées et toutes les églises, il a gravi les blanches cimes des Alpes et les flancs en travail du Vésuve. Sa barque a glissé légère sur les eaux de la grotte d'azur à Caprée, et sa gondole dans les canaux de Venise. Il a cheminé dans les rues torrides de Pompéi, et sous les sombres voûtes des catacombes de Sainte Calixte. Rien de ce qui concerne l'art ne lui demeure étranger. Ferré à glace sur toutes les écoles anciennes et modernes, il peut vous renseigner sur Cimabue et Botticelli, sur Arpino, Carpaccio et Agostino, sur Garofolo et Ghirlandaio, sur Cignani et Lorenzo di Credi, il sait combien il existe par le monde de vrais Raphaël, et où il les faut chercher ; il peut mettre un nom sur chacune des têtes du Jugement Dernier de Michel-Ange ; il disserte doctement des Turner et des Hoggar, et distinguerait les yeux fermés un Corot d'un Trouillebert. Mais cet avisé globe-trotter ne s'est pas borné aux pays où va tout le

monde, il n'a pas seulement fait de plus l'Égypte et la Syrie, il a encore visité la Chine et le Japon, les Indes et le Tonkin, et a médité comme feu Volney sur les ruines de Palmyre. Enfin il a fait plus encore : ce Français a visité devinez quoi : la France ! Il ne s'est pas seulement soucié de ce qu'il y a de curieux aux antipodes, mais de ce qu'il y a d'infiniment beau chez lui ; il a pris la peine d'aller à Amiens, à Bourges, à Chartres à Reims, à Rouen et autres lieux, fouiller de vieilles cathédrales ; et ce Parisien de Paris connaît sa propre ville, sait les trésors qu'elle recèle, et ne croit pas déshonorant l'ascension de Notre-Dame ou de l'Arc-de-Triomphe, et possède son Louvre (c'est du musée que j'é parle), et n'y confond pas le Salon Carré avec la salle des Sept Mètres. Par là, il est vraiment grand.

Si l'on ajoute enfin qu'il ne fait jamais parade de son érudition, que sa modestie égale son mérite, qu'il est d'une absolue égalité d'humeur et d'une parfaite obligeance, et qu'enfin parlant l'anglais comme sa langue maternelle il se trouve par là même en mesure de me rendre une foule de menus services quotidiens, il faudra bien reconnaître que j'ai trouvé en sa personne le compagnon de route idéal.

Aussi passons-nous ensemble une bonne partie de notre temps. Allongés dans les fauteuils du boudoir ou déambulant sur le pont d'un bout à l'autre du bateau, nous évoquons les souvenirs de lycée, échangeons nos impressions et discutons nos principes.

Une autre fraction du jour, et non la moindre, est absorbée par les repas. On sait comme on les a multipliés à bord des grands paquebots pour mieux permet-

tre aux voyageurs d'échapper à l'ennui. Il y en a trois principaux : le *breakfast* à 8 h. 1/2 du matin, le *luncheon* à midi-et-demie, le *dinner* à 6 h. 1/2, plus deux thés intermédiaires : l'un à 4 h. et l'autre à 9 h. du soir. Le service est des plus soignés : fleurs, argenterie, cristaux, magnificence de nappes et de serviettes, rien ne cloche. Les boys circulent derrière les convives, silencieux et prompts, changeant le couvert à chaque article du menu, satisfaisant avec une mémoire infailible et une remarquable prestesse aux multiples demandes dont on les assaille. La cuisine est très-bonne, mais comme il fallait s'y attendre, c'est le genre anglais et non le nôtre, des denrées irréprochables d'une grande simplicité d'apprêt, les viandes rôties, et les légumes bouillis ou sautés au beurre, sans complication de sauces. Les deux repas de midi et de sept heures se prolongent en un nombre incommensurable de plats ; ici, l'embarras du choix n'est pas mince, dérouté qu'on est par ces rédactions anglaises du menu qui ne correspondent à rien de ce qu'on connaît, par ces multiples puddings de toutes substances, non pas seulement de riz ou de semoule, mais de maïs, de vermicelle, de courge, et d'une foule d'autres ingrédients que la Nature n'avait certainement pas destinés à être mis en gâteaux. Une dernière conséquence de ces dîners à l'anglaise est que le vin se paye à part. Ceux qui ont besoin d'alcool devront payer leurs vices.

Le fâcheux est que toute cette élégance de table, cette abondance de mets demeure inhabile à ouvrir l'appétit. On s'assoit à sa place parce que l'heure est venue et que les autres en font autant, mais avec un profond dégoût de toute nourriture causé par le malaise dû au

mouvement du navire. C'est qu'il n'y a pas seulement le roulis, d'ailleurs modéré, car le *China*, c'est une justice à lui rendre, tient admirablement la mer ; il y a de plus la trépidation continue de l'arbre d'hélice qui secoue toute la carcasse du navire et bat les demi-secondes avec une persistance abusive. Elle produit un écœurement que vient accroître encore cette odeur nauséabonde qu'on retrouve sur tous les bateaux, même les mieux tenus, odeur d'huile, de graisse, de goudron et autres matières, émanée de la machinerie et qui finit par envahir tous les locaux. On me dit, et c'est possible, que le battement de l'arbre disparaîtrait si le *China* marchait à sa vitesse maximum de 19 nœuds ; mais comme il se contente de 12 à 15, cette considération nous touche peu.

Le meilleur parti à prendre est de faire contre fortune bon cœur, de se dire qu'à la longue l'accommodation à ces misères inséparables des traversées s'opérera d'elle-même et qu'au bout de quelques jours, on ne les remarquera plus.

Jadis le principal élément d'intérêt des voyages par mer, pour ne pas dire l'unique, était la mer elle-même. Lisez les récits d'autrefois, qu'il s'agisse de réalité ou de fiction, il n'est question que d'elle ; d'elle, et des qualités nautiques du navire et des capacités du capitaine. Au sujet du navire, on nous renseigne sur son âge, la solidité de sa coque, sa résistance au vent, le succès de ses voyages antérieurs, on relate les moindres incidents de la vie de bord sans nous faire grâce d'un ris dans les huniers ni d'une différence d'un demi-nœud dans la moyenne de chaque jour. Quant au capitaine, c'est le *deus ex machinâ* fixant tous les regards, dès

qu'il paraît. Est-il de bonne humeur, on se rassure ; semble-t-il inquiet de ce nuage qui est tout là-bas à l'horizon, gros comme une noisette, c'est que celui-ci va immanquablement remplir sous peu tout l'espace et déchaîner l'ouragan. Aussi quelle description détaillée du personnage, et de son air énergique ou indécis, et de sa voix hésitante ou rude ! Et en effet dans un temps où son mérite était la principale garantie contre les désastres possibles, et où, quelque choix qu'on eût fait du bâtiment et de la saison, on se trouvait en somme à la merci d'un caprice des flots, il était naturel qu'on se préoccupât à ce point du chef et de la manœuvre, et que par-dessus tout la mer fût l'obsession permanente.

La vapeur et les progrès dans l'art de construire ont changé tout cela. La navigation reste toujours chose délicate dans les parages peu connus par suite des récifs et des bancs de sable, mais en pleine mer, hors le cas d'abordage dans le brouillard, un de nos grands steamboats modernes n'a rien à craindre ; en vain l'océan entassera-t-il vagues sur vagues, elles atteindront à la hauteur de son bastingage, mais de son dédain jamais.

Nous le voyons bien par l'exemple du *China*. A peine a-t-on pris le large depuis vingt-quatre heures, que la mer est devenue orageuse : elle se creuse tout autour de nous en de noires profondeurs, puis se relève menaçante en des montagnes d'écume qui s'écroulent avec un sourd mugissement. Le *China* n'en a cure. Il se fraye impassible sa route dans cette bourrasque, coupe le plus tranquillement du monde ces ondes affolées qui cèdent devant sa proue et parviennent à peine à lui imprimer un léger roulis hors de proportion avec leur propre fureur. La mer sera ce qu'elle voudra, paisible

ou démente, nous n'en ferons pas moins nos 30 kilomètres à l'heure.

Quant aux vents on les méprise au point de ne même pas utiliser leur force en tendant la moindre voile. Et enfin le capitaine n'est plus qu'un parfait gentleman en rapports courtois mais rares avec ses passagers, dont la plupart le quittent sans avoir échangé quatre paroles avec lui.

Or en perdant son danger, l'Océan a perdu sa grandeur épique. On l'a vu tel qu'il est et on s'est aperçu qu'il est banal, et que si la demi-douzaine d'aspects différents qu'il peut revêtir suivant son degré d'agitation, l'état du ciel et l'heure de la journée sont chacun dignes d'un examen attentif, en revanche ils se renouvellent indéfiniment dans une immuable monotonie. C'est donc à juste titre que l'Iliade et l'Odyssée ressassent d'un bout à l'autre sans vergogne les mêmes expressions de *mer inépuisable, mer écumeuse, mer retentissante, flots sombres, flots tumultueux, et onde amère*, sans plus ni moins ; façon topique de nous traduire par la répétition des épithètes le peu de variété du spectacle. Pas plus que son modèle, le peintre ne s'est cru obligé de renouveler ses effets. On a raillé cette indigence d'Homère comparée au nombre infini d'images de nos modernes : c'est qu'eux brodent, au lieu que lui ne dit que ce qui est.

Une des assertions dont on a le plus abusé, parce qu'on en tire de beaux développements, est de prétendre que la mer nous donne par son étendue l'idée de l'infini. Et bien au contraire, sa forme sphérique est celle qui se prête le moins à cette illusion. Songez que pour une hauteur de 9<sup>m</sup> au dessus de sa surface, hauteur qu'un

pont de navire atteint rarement, la ligne d'horizon est à moins de 10 kilom. de distance, que pour une hauteur de 16<sup>m</sup>, elle ne serait qu'à 14 kilom., et que plus cette hauteur croîtra, moins son accroissement aura d'influence, la distance étant proportionnelle non pas à la hauteur elle-même, mais seulement à sa racine carrée. Il n'y a vraiment pas lieu de parler d'infini pour de si pauvres chiffres ! La terre ferme, bien plus que l'Océan, est capable, grâce aux immenses distances auxquelles le relief du sol porte la vue, de donner cette impression de l'infini. Quand, du sommet du Pilat près Saint-Etienne, un temps clair laisse voir le Mont-Blanc, on découvre un point situé à plus de 180 kilom. Voilà qui est autrement lointain que l'horizon d'un bateau, outre que les mille objets interposés sur cette longue ligne font encore valoir l'énormité de la distance. Sur la mer, rien de tel ; aucun terme de comparaison.

La mer est surtout belle le long des côtes, quand, d'un point du rivage, on distingue les ombrages et les maisons du promontoire voisin réfléchis dans son azur, ou bien encore quand la rafale brise ses lames contre les écueils et que le rugissement des eaux lutte contre les éclats du tonnerre. On comprend qu'alors elle devienne la superbe et illassable inspiratrice d'un Victor Hugo sur son roc de Jersey. Mais la pleine mer, quelle qu'elle soit, Méditerranée, Océan Indien, Pacifique ou Atlantique, je le dis en vérité, ne connaît ni ces tableaux sereins, ni ces horreurs sublimes, ni ces voix formidables de la tempête. Des vagues s'enflent, suivies d'autres vagues, leurs crêtes blanches s'exhaussent puis s'affaissent sans grand bruit, puis se reforment ; et il y a dans ce travail un charme mys-

térieux qui fascine quelques instants : mais bien vite on s'en fatigue, et le charme n'opère plus.

Donnons maintenant une description succincte, mais fidèle, exclusive de toute amplification littéraire, des aspects les plus notables.

Par un vent faible et un ciel sans nuages, vers le milieu du jour, la mer apparaît comme une vaste nappe nuance bleu-de-cobalt. L'onde est bleue par transparence et presque blanche par réflexion du ciel. Les deux teintes s'interchangeant sans cesse l'une l'autre par l'éternel mouvement des vagues, forment une moire bruissante qu'on sent palpiter au soleil. Autour du navire, par suite de la verticalité des rayons visuels, c'est le bleu de la transparence qui domine ; à mesure qu'on s'éloigne, s'y mêle la teinte claire des parties réfléchissantes, et à quelque distance, il y a égal mélange des deux.

Par un vent plus fort, cette nappe se saupoudre, en toute son étendue, de flocons d'écume qui ajoutent aux deux couleurs précédentes leur blanc éblouissant.

Quand le soleil se couche et que le bonheur veut qu'il y ait des nuages à l'horizon, c'est alors cet embrasement féérique d'une moitié du ciel, dont les splendeurs ne sont plus à dépeindre et que nous avons tout loisir d'admirer sur nos rives méditerranéennes. Parfois, mais très-rarement, l'astre lui-même, au moment qu'il va plonger dans les flots, ne se contente pas de la couleur pourpre, mais va jusqu'à la nuance pétunia, comme si de la lumière blanche qu'il émet, quelques faisceaux violets ou bleus nous parvenaient encore, mêlés aux rouges de l'autre extrémité du spectre. Quant au fameux rayon vert, je confesse ne l'avoir jamais

vu nulle part, si rouge que fût le disque solaire.

Une fois le soleil disparu, par un calme absolu et un temps pur, on a, du zénith au couchant, un ciel qui va du bleu profond à l'orange foncé en passant par le jaune clair. Quant à la partie orientale, elle est toute du même bleu uniforme sans différence de coloris appréciable. De ce même côté, le clapotis de la mer a les deux tons blanc et bleu-de-cobalt; au couchant, le blanc règne presque seul, nuancé de jaune, à peine ridé de quelques ombres bleu pâle, comme si l'on avait devant soi un océan de lait.

Au sujet de ces ciels de couchant, J.-J. Rousseau s'étonnait que leur couleur évoluât toujours du bleu au jaune sans passer par l'intermédiaire du vert; à quoi Bernardin de Saint-Pierre réplique dans ses *Etudes de la Nature* qu'au contraire il a souvent observé ce dernier. Qui a raison de l'un ou de l'autre? La vérité est des plus simples; il y a exactement le vert qu'on peut avoir en mélangeant les deux teintes en présence: l'une, le bleu, tire sur le violet; l'autre, le jaune, sur l'orange; il est clair que deux couleurs qui tournent le dos au vert ne peuvent donner par leur confusion qu'un vert qui n'en est pas un.

L'apparence laiteuse de la mer est favorisée par la présence du brouillard dans l'atmosphère, et il arrive alors parfois que ce brouillard masque absolument la ligne d'horizon. On passe de l'air à l'eau sans aucune différence de couleur ni d'aspect, au point qu'il est impossible de dire où finit l'une et commence l'autre. Le navire semble voguer sur les nues.

Quand le temps se couvre, la mer prend tout entière une coloration gris verdâtre, triste et déplaisante. Plus

de chatoiement de teintes, plus de jeux de lumière ; c'est franchement et uniformément laid.

A noter aussi l'aspect de la mer au clair de lune, dont nous avons précisément pu jouir ces dernières nuits. L'astre montait lentement de gauche à droite, précédé de Mars, suivi de Jupiter. Le ciel, très-clair et d'une transparence parfaite, laissait à peine deviner quelques étoiles. Son bleu diaphane, relativement sombre au-dessus de nos têtes, s'enluminaient circulairement du zénith à l'horizon. Toute la masse des eaux était devenue pareille à de l'ardoise liquide. Le vaisseau fendait cette plaine sombre, et les deux rubans divergents qui partent de sa proue semblaient deux énormes coulevres noires glissant sur l'eau le long de ses flancs.

Mais le spectacle, dans sa simplicité grandiose, est surtout curieux par un ciel sans lune, quand les étoiles paraissent s'être multipliées dans des proportions fantastiques et scintillent au firmament avec un acharnement inconnu. Accoudé au garde-fou du pont, après que tout le monde a gagné sa couche, on jouit alors délicieusement de la solitude ; l'oreille s'emplit de la plainte monotone du gouffre où l'on se trouve plongé. Plus d'autre bruit que cette perpétuelle cadence des flots, avec le halètement de la machine qui scande l'ardente marche du navire. Les yeux comptent et recomptent les constellations, distraits d'Orion par Cassiopée, de Cassiopée par le Chariot ; on sent que tout cela vit et vibre, on suppose les courses vertigineuses de tous ces astres emportés dans la nuit et le vide, les milliards d'humanités que certainement ils éclairent, parentes éloignées mais incontestables de la nôtre, et l'on reste ainsi perdu en rêveries de plus en plus vagues, mais

très-douces, jusqu'à ce que l'humidité nocturne oblige à rentrer.

Enfin, pour terminer par une remarque générale d'une philosophie peut-être décourageante, mais conforme à la réalité, le vrai est que les plus beaux spectacles qu'offre la mer finissent par blaser à cause de l'insistance avec laquelle ils se reproduisent au cours d'une longue traversée. Trop de mer bleue et de mer grise, trop de mer calme et de mer agitée, trop de couchers de soleil et de levers, trop de nuits d'étoiles. Les premières quarante-huit heures, sans le mal-de-mer, on serait peut-être ravi, mais au bout de huit jours, on est saturé; au bout de quinze, exaspéré; au bout de six semaines, n'était, durant le trajet, l'apaisante interposition des escales, on serait fou, d'une folie confinant à la rage, et ce n'est donc pas pour rien que « rage » a pour synonyme « hydrophobie ». Comment a-t-on pu rire de cet infortuné maréchal pour avoir dit : « *Que d'eau! que d'eau!...* » Certes oui qu'il y a trop d'eau! Il avait raison, le vieux guerrier! et bien plus encore qu'il ne le soupçonnait lui-même. Jamais bouche humaine ne proféra à son insu vérité plus juste en termes plus simples.

Mais à la contemplation forcée de la mer et du ciel, aux distractions des repas, de la conversation et de la lecture, est venue s'en joindre une autre inespérée : la musique. Il s'est trouvé que le piano du bord était excellent; un piano droit, de Steinway; une douceur! un moëlleux! une suavité de son! une facilité de jeu à donner de la souplesse aux doigtés les plus rebelles, du talent aux moins doués. Tels ces instruments des con-

cours du Conservatoire sur lesquels on a seriné trente fois de suite le *Rondo Capriccioso* et qui en arrivent alors, dit la légende, à le jouer spontanément, au grand avantage des dernières candidates.

Celui qui à-peu-près seul utilise ce meuble parmi nous est un jeune Anglais. On sait combien sa race est disgraciée de la Nature quant aux capacités musicales, mais il est d'heureuses exceptions et nous en avons rencontré une. Le jeune-homme en question n'est pas un professionnel, loin de là. On voit même que son métier, j'ignore lequel, doit lui laisser peu de loisirs pour s'exercer, car ses doigts sont rouillés et le pauvre garçon s'en désole; mais il sait ou a su beaucoup de choses, et comme sa mémoire et son oreille sont excellentes, il les retrouve sans trop de peine. D'une timidité de demoiselle qui venait encore nuire à son jeu, il n'osait guère se livrer au début de peur d'importuner; mais quand il a éprouvé la facilité de l'instrument, combien les sons qu'il rend sont délicats et purs, enfin quand il s'est aperçu que le milieu lui est sympathique, il a pris confiance.

Chaque jour donc, généralement après les repas, ce sont des auditions savoureuses où nous sommes les plus assidus, de Gourny et moi, en même temps qu'un vieux Portugais macaïste passionné pour Beethoven, Weber, Mendelssohn, Shumann, mais avant tout fanatique de Chopin. Le répertoire de notre exécutant semblerait aux goûts du jour d'un classique un peu vieillot, mais tel quel il nous satisfait parce que c'est justement celui que nous connaissons le mieux, et que démodés ou non les chefs-d'œuvre sont des chefs-d'œuvre. On nous sert donc, et le tout par cœur, des sonates de Beetho-

ven, la *Pathétique* et le *Clair de lune*, des romances sans paroles : le *Printemps*, le *Bonheur perdu*, la *Fileuse*, des *Scènes d'enfants* de Shumann, l'*Invitation à la valse*, des fragments de Mozart et de Glück, des motifs de Rameau et de Campra, mais surtout, pour faire plaisir au Macaïste, du Chopin et encore du Chopin. C'est un incessant défilé de valse et de nocturnes, de polonaises et de mazurkas ; puis viennent des préludes, puis des études, et des tentatives d'exécution de l'immortel *Scherzo* et de la divine *Fantaisie-impromptu*. Mais là malheureusement les difficultés sont trop grandes pour qui ne travaille pas son piano quatre heures par jour depuis l'enfance. Stimulée par le Macaïste, lequel, ne sachant pas jouer, ne peut qu'indiquer en tapotant les premières notes de l'air qu'il désire, la mémoire de notre ami fait des prodiges ; des cases qu'il croyait vides s'y rouvrent soudain pour livrer passage à des phrases musicales depuis longtemps oubliées, qui vont se cherchant l'une l'autre, comme les tronçons du serpent, parfois se ressoudent et reforment en son entier l'air voulu. Notre vieux mélomane alors ne se sent pas de joie. D'autres fois l'appel à la mémoire reste impuissant, ou bien l'air demandé n'a jamais été su jadis, et il faut chercher autre chose.

Ces modestes jouissances artistiques demeurent un bon souvenir de la traversée. Elles contribuèrent pour une bonne part à remplir le vide de nos journées, et ce me fut en outre une satisfaction de constater l'unanimité de notre enthousiasme pour Chopin, ce maître auquel on n'a pas rendu justice, qu'on semble tenir pour simplement estimable, quand il le faut mettre au tout premier rang, non seulement fécond inventeur de

rythmes, ce qui est reconnu, mais aussi, l'a-t-on seulement signalé ? créateur d'harmonies enchanteresses, inouïes jusqu'alors, qu'il a semées à poignées dans toute son œuvre, et qui arrivent toujours si naturellement, quelque étranges que soient à priori un grand nombre d'elles, qu'on songe, en les entendant, à cette puissance d'images de Victor Hugo, grâce à laquelle il sait rapprocher en ses vers des mots jusque-là inconciliables, ou y en introduire d'autres qu'on aurait crus rebelles à toute poésie, mais si heureusement amenés que le goût le plus difficile non seulement les admet mais les admire, et que de vulgaires ils deviennent nobles. De même, dans Chopin, des accords qui, entendus isolément, sembleraient de simples bizarreries, éclatent dans sa phrase avec une justesse et par suite un charme infinis, parce que ce sont les accords mêmes qu'exigeait la mélodie. Le génie a précisément consisté à trouver cette mélodie-là, mélodie qui, suave par elle-même, était de plus susceptible d'une harmonie savante, au contraire de l'ancienne école Italienne, où, trivial ou non, le chant n'admettait jamais qu'une orchestration enfantine, et au contraire aussi de toutes les écoles contemporaines où se rencontre trop souvent le défaut inverse : une succession d'accords fort riches, mais ne reposant sur aucun dessin mélodique nettement tracé, de sorte que l'accompagnement subsiste où il ne reste rien à accompagner.

La supériorité de Chopin est d'avoir su merveilleusement allier les deux ordres de beauté musicale. Aucun des deux n'est sacrifié, et dès lors l'ensemble forme un tout homogène, d'une absolue perfection. De là vient que ses compositions, même les plus complexes, sont

si faciles à retenir par cœur, parce que leur complexité est toujours logique et qu'un lien rationnel en unit toutes les parties. C'est aussi chez lui qu'on trouve plus fréquemment que chez tout autre ces tours de force consistant en deux mélodies simultanées qui, par extraordinaire, se peuvent servir d'accompagnement l'une à l'autre.

Enfin l'on peut dire de Chopin que c'est le musicien, non pas certes le plus puissant, mais le plus vraiment musicien qu'il soit, parce qu'il ne cherche pas à être autre chose, et que son art n'empiète pas sur les autres arts ni ne s'accouple à eux. C'est chez lui que la musique donne son maximum d'effets purement musicaux. Elle y existe pour elle-même ; elle n'y sert pas à rendre les passions, et encore moins à exprimer des idées ; elle n'y est pas mise à contribution pour grandir l'effet d'une scène dramatique : elle s'y montre seule et souveraine.

Or on consent volontiers que la musique serve de truchement aux mouvements de l'âme, et qu'à l'instar de la poésie, mieux qu'elle, s'il se peut, et en tout cas avec plus d'universalité puisque sa langue ne connaît pas les frontières, elle nous dépeigne l'amour et la douleur, et la joie des fiançailles, et des chevauchées de guerrières dans les nuages, et des incantations du feu, et tout ce qu'il vous plaira, et c'est pourquoi l'on est bien aise qu'il se soit rencontré des « poètes-musiciens » et qu'ils nous aient donné des « drames lyriques ». Mais l'on n'est pas fâché non plus que la musique continue parfois de nous procurer le plaisir d'essence strictement musicale, celui qui résulte d'un heureux ensemble de sons successifs et de sons simultanés, indépendamment

de toute signification, car si elle déserte ce rôle, qui est avant tout le sien, ce ne sont ni la poésie ni la peinture qui l'y pourront suppléer.

Tels sont les aphorismes qu'émit un soir devant nous le vieux Macaïste avec un feu dans le regard qui forçait la conviction, et dans un idiome barbare où je ne compris goutte, mais que Gourny me traduisit le lendemain. En ma qualité de profane, je me borne à reproduire et n'aurais garde de discuter.

## V

### JAPON

Les vraies joies des traversées sont les arrivées au mouillage. Le 16 décembre le *China* se trouve en rade de Nagasaki, le grand port occidental du Japon, sur la côte-ouest de l'île de Kiou-siou, la plus méridionale du groupe. L'entrée a eu lieu de nuit, et le matin à notre réveil nous avons la surprise de cette vue pittoresque et animée. La rade est pleine de navires de toutes nationalités, entre autres un croiseur français, un russe, un cuirassé anglais, ce que ce peuple appelle un « *man of war* ». Parmi les bateaux de commerce, beaucoup d'anglais et de russes, enfin et surtout un grand nombre de japonais de tout tonnage, d'ailleurs en tout pareils aux européens, et reconnaissables à leur seul pavillon : un cercle rouge sur fond blanc. Au fond de la baie, la ville s'élève en amphithéâtre au pied de brunes collines.

A dix heures nous atterrissons Gourny et moi. Sur le quai plein de soleil, encombré de *djinrikshas*, de marchands ambulants et de policemen indigènes, s'alignent les façades des consulats flanquées de leur mât de pavillon ; derrière, commence la ville japonaise ; des rues à-peu-près rectilignes, se coupant à angle à-peu-

près droit; comme largeur, six à sept mètres, ce qui les met bien au-dessus des rues de Canton, mais semble encore médiocre à un œil européen. Elles sont pavées tout d'une venue, sans distinction entre chaussée et trottoir; d'ailleurs bien pavées et pourvues des caniveaux pour l'écoulement des eaux. De part et d'autre, de petites maisons à un seul étage, de piètre apparence; le mur de façade remplacé par une boiserie à claire-voie de minces lames verticales offrant presque autant de vide que de plein et trouée, de distance en distance, de fenêtres garnies de simple papier au lieu de vitres; papier du pays, à moitié translucide. La vitre apparaît aussi de place en place, marquant l'infiltration européenne. La plupart de ces maisons sont autant de boutiques, où se vend tout ce qui est indispensable à l'existence. D'ailleurs aucune devanture qui attire les regards par son luxe: rien que des denrées alimentaires, de grossières poteries, des vêtements communs. L'intérieur de ces cases, exclusion faite de la pièce qui sert de magasin, est à-peu-près vide de meubles; des nattes sur le sol, des murs nus, quelques escabeaux, de rares tables, point de lit; on a l'impression d'une complète absence de besoins, d'un genre de vie tout rudimentaire. Une rue conduit à une autre semblable; on cherche vainement un quartier plus riche et des maisons plus somptueuses.

Pour remplir ces rues, une population chétive d'aspect, mal vêtue, et laide d'une laideur inénarrable, sans même, pour forcer l'attention, une couleur locale un peu tranchée. La basse classe a encore les vêtements de coupe japonaise, mais déjà le chef couvert d'un chapeau melon à l'européenne. Accouplement grotesque.

Quant aux Japonais des hautes classes, ils sont par le costume Européens de la tête aux pieds, mais ce qu'ils n'ont pu changer est leur horrible facies que cet habillement même vient souligner de la façon la plus fâcheuse.

Je sais bien ici les paradoxes qu'on peut soutenir en vue de mystifier le vil bourgeois. « Ils sont laids pour vous, dira-t-on ; mais croyez-vous donc être beau pour eux ? Vous trouvez leur nez trop écrasé ; ils jugent le vôtre trop saillant ; leur peau vous semble trop foncée ; n'est-ce pas plutôt la vôtre qui est trop claire ? Pourquoi votre criterium du beau serait-il plus juste que le leur ?... Evidemment ; et cette équivalence des goûts peut se plaider. Je ne vois pas pourquoi l'on dénierait aux races humaines un droit qu'on reconnaît aux animaux. Nous savons déjà par La Fontaine que le hibou trouve ses petits mignons, beaux, bien faits et jolis entre tous, et nous tenons légitime l'admiration du crapaud pour sa crapaude. Il est donc équitable et même fatal que chaque peuple habitué à son propre type fonde sur celui-ci son esthétique. Sans donc chercher le moins du monde à établir une théorie générale du Beau en soi, je consens de grand cœur que la race jaune se trouve bien comme elle est, d'où découle notre droit réciproque à préférer à ses formes celles de l'Antinoos et de la Vénus de Cléomènes.

Si des hommes nous passons aux femmes, l'impression de laideur s'accroît encore. Singulier paradoxe que d'avoir voulu prêter la moindre poésie, le plus mince attrait, à des poupées aussi déplaisantes, aussi sottement fagotées, chez qui tout semble combiné pour inspirer la répulsion : cette tête dans les épaules et ces yeux à fleur

de tête, les sourcils tracés trop haut au milieu du front bombé, cette bouche mal dessinée qu'entr'ouvre éternellement un sourire niais, cette coiffure bêtement compliquée, ce dos rond, cette taille épaisse, et enfin cette agaçante démarche cagneuse comme si les deux genoux se touchaient, et l'horripilant tic-tac des chaussures-sabots qui résonnent sur le sol après qu'on a levé le pied, à la façon de vieilles savates. Il est difficile d'imaginer un ensemble aussi disgracieux.

Jusqu'aux enfants eux-mêmes se mêlent d'être laids; de grosses faces poupardes, des airs engoncés, sans rien de la gentillesse, de l'air leste des petits Chinois qui gambadent dans nos rues de Saïgon ou d'Hanoi.

En allant ainsi de rue en rue, nous arrivons sans l'avoir cherché à la montagne des Tombeaux. C'est le cimetière de la ville établi sur une colline disposée à cet effet en ressauts successifs que soutiennent des revêtements de pierre. Chaque palier ainsi formé est divisé en petits jardinets dans chacun desquels se trouve un certain nombre de monuments funéraires, tous construits sur le même plan : une stèle de marbre gris à section carrée, sur laquelle sont gravés en caractères indigènes les noms du ou des défunts; au pied de ce marbre, des vases de fleurs bien entretenus. C'est simple, convenable et peu encombrant. Suivant la richesse de la famille, les caractères sont plus ou moins richement gravés et la stèle plus ou moins haute, sans toutefois dépasser 1<sup>m</sup>50. Les jardinets se succèdent ainsi jusqu'au sommet, d'où l'on perçoit le panorama de la baie parsemée de ses nombreux bateaux. Entre la colline et la baie, s'étage la ville, comme une vaste

carapace de toits gris. Peu de couleur et peu de cachet, rien de l'ordonnance géométrique de nos cités européennes et rien non plus du pittoresque puissant d'une métropole asiatique comme Canton avec son grouillement colossal.

Vers midi nous redescendons et regagnons le *China*. Après déjeuner l'imminence du départ annoncé comme devant avoir lieu sur l'heure nous retient à bord ; puis diverses circonstances retardent notre steamer, et à 4 heures seulement, il quitte la rade et reprend le large.

\* \* \*

Le *China* longeant la côte occidentale de l'île de Kiou-siou file d'abord droit au Nord, puis, obliquant à l'Est, s'engage par le détroit de Simonoséki, large de moins d'un mille, dans la mer Intérieure, ainsi qu'on appelle le long canal séparant la grande île de Nippon au Nord des îles Kiou-siou et Sikok au Sud. Par malheur, l'entrée dans le détroit a lieu durant la nuit, et nous manquons ainsi, paraît-il, une vue splendide.

La journée du 17 décembre nous trouve donc en pleine mer Intérieure. Nous cheminons d'un bout à l'autre le long de la côte nord ou entre des îlots qui élèvent au-dessus des flots leurs croupes mamelonnées. On distingue à leur base une épaisse végétation, des cultures soignées ; au dessus, se dresse la roche d'un ton uniformément brunâtre. Dans quelques anses s'aperçoivent des villages aux toits gris, tapis tout au fond de leur vallée. De loin en loin, se détache en vedette sur le ciel bleu, dominant tout le site, la blanche silhouette d'une tour de phare. A une heure après minuit

le battement de l'hélice s'arrête, et un mouvement de chaînes se fait entendre, annonçant l'arrivée en rade de Kobé.

Le 18 décembre au matin, s'offre donc à nos yeux le spectacle de la rade, très-vaste et peuplée de grands vaisseaux de toutes nations, principalement des japonais et des anglais. Assez loin vers le Nord, à une demi-heure au moins en canot, la ville de Kobé, grand centre de 150 000 âmes, couvrant une longue étendue de côte, avec de nombreuses constructions à l'euro-péenne.

Je me proposais dans le principe de quitter ici le *China* pour ne le reprendre qu'à Yokohama, après avoir traversé en chemin de fer la région intermédiaire. C'est en effet le meilleur parti à prendre pour quiconque n'ayant que peu de temps à lui veut se former quelque opinion de l'intérieur du pays. Mais un froid inattendu vient renverser ce plan. A peine avais-je mis le pied sur le pont qu'une bise glacée me coupe la figure et m'enlève toute velléité d'affronter même une simple tournée en ville. Nous ne sommes pourtant ici qu'à 35° environ de latitude nord, à-peu-près celle de Biskra en Algérie. Le thermomètre Fahrenheit marque une température correspondant à 6° centigrade, chiffre en soi peu effrayant, mais non pas pour quelqu'un qui est depuis deux ans habitué au Tonkin à une moyenne de 25° et se trouve encore vêtu en conséquence, d'autant que le vent qui souffle en force décuple l'effet de ce froid relatif. En face de nous, autre symptôme peu rassurant, de hautes montagnes à cime neigeuse dominant au loin la plaine où s'étend Kobé.

Le départ devait avoir lieu à 4 h. après-midi. Des re-

tards dans le chargement des marchandises le repartent à 10 h. du soir.

Le *China* a quitté la mer Intérieure, et, longeant la côte sud de Nippon, la plus grande île du groupe, arrive le 20 décembre devant Yokohama. Ici l'ensemble est tout-à-fait grandiose, et en arrivant sur le pont, on ne peut que contempler d'un air satisfait le splendide panorama qui s'offre à nos yeux. L'orientation de la rade nous met à l'abri du vent, de sorte que, grâce à un bon soleil, il fait une température sinon chaude, du moins supportable. La mer a cette jolie teinte bleu-pâle du matin, quand la buée qui flotte dans l'espace à cette heure précoce, estompe et adoucit les contours de toutes choses. Comme à Nagasaki, comme à Kobé, la rade est pleine de navires, toujours des deux mêmes nationalités dominantes, Japon et Angleterre, — inévitablement. — Dans la quantité, nous retrouvons encore quelques bateaux de guerre : un croiseur russe tout près de nous ; assez loin dans le Sud, un croiseur français et une canonnière anglaise.

La ville, énorme amas de toits rouges et gris, couvre toute la côte ouest et sud, et s'allonge indéfiniment vers Tokio, la capitale, située à l'extrémité nord. Au loin, vers l'Ouest, apparaît à peine visible, la cime aux neiges éternelles du *Fousi Yama* ou « *Mont sans pareil* », le plus haut sommet de l'archipel japonais, élevé de 3750 m.

A neuf heures, Gourny et moi nous prenons pied sur le long et large appontement qui s'avance en mer et gagnons le vaste quai. On a tout de suite, comme à Hongkong, mieux qu'à Nagasaki, la sensation de la grande cité commerciale. De gros édifices à l'euro péenne sur-

gissent partout ; c'est la Douane, occupant un flot entier, l'hôtel des Postes et Télégraphes, d'autres bâtiments publics et enfin tous les offices des négociants et des banquiers.

Nous descendons à l'*Oriental-hôtel*, l'un des principaux de la ville avec le *Club-hôtel*, et offrant sur ce dernier, à nos yeux du moins, la supériorité d'être tenu par un Marseillais. Tandis que de Gourny qui a longtemps habité Yokohama et n'a plus rien à y apprendre s'installe dans sa chambre, je frette un *djinriksha* auquel est donnée mission de me montrer la ville, et nous voilà partis.

Nous traversons rapidement le quartier européen, passons un canal, et je me trouve bientôt en plein centre japonais. C'est toujours la même note qu'à Nagasaki, des rues un peu plus larges, mais toujours bordées de ces maisonnettes de bois aux vitres de papier, sans aucune apparence. Surtout, et plus que jamais, cette horrible population au type rendu si franchement vulgaire par les vêtements de coupe européenne dont elle s'affuble, chapeaux ronds et pardessus noisette. Qui me rendra l'élégance facile du Chinois dans son costume national, ample, commode et toujours de si flatteuse couleur pour peu que son propriétaire ait quelque aisance ! Certes le type chinois laisse à désirer, mais outre qu'il est incomparablement supérieur au japonais, traits du visage plus réguliers, taille plus élevée et corps plus robuste, le costume s'accorde avec le type et le fait valoir, au lieu que nos vestes et nos pantalons mettent le comble à la laideur japonaise. Il y avait une chose à ne pas nous prendre, c'était cela ; mais les Japonais, dans leur snobique manie d'imitation, ont

ramassé pêle-mêle tout ce qui vient d'Occident.

Les femmes, ici, en sus de leur hideur habituelle, ont un enfant collé dans le dos, et marchent courbées en conséquence. Le costume est fait à dessein : comprenant par derrière une sorte de sac où l'on immobilise le même, avec une même ceinture pour serrer les tailles des deux êtres. On voit sortir de son capuchon cette tête bouffie et rouge, aux yeux plissés.

En outre, toujours chez les femmes cette démarche cagneuse, genoux et pieds en dedans ; elles semblent entravées comme le condamné qui marche à l'échafaud, et on regrette pour elles qu'elles n'aient même pas cette circonstance atténuante.

La débauche de fils électriques par toute la ville et dans les moindres rues est incroyable. Le poteau vertical soutient au moins dix et quelquefois jusqu'à vingt vergues horizontales, chacune garnie de dix à vingt godets ; il y a donc dans chaque rue de cent à quatre cents fils électriques. Ce chiffre rend rêveur. Est-il vraiment croyable que les habitants d'Yokohama aient, à eux 150 000, besoin de dix fois plus de fils que les 470 000 Lyonnais ou Marseillais et que les deux millions et demi de Parisiens ? Et faut-il voir encore, dans cette multiplicité à outrance, un autre trait du snobisme national ? L'intensité de la civilisation se mesure au développement des fils : mettons-en plus que partout ailleurs et nous serons le premier peuple du monde.

En montant de rue en rue, l'on atteint la colline du Bluff, qui domine toute la ville avec une vue sur la mer et sur le Fousi-Yama, et au sommet de laquelle a été établi un champ de course muni d'une piste de 6 milles. A l'intérieur de cette piste, la colline se creuse en enton-

noir, comme un volcan éteint. Peut-être y a-t-il lieu de faire remarquer à ce propos que tout cet archipel est de formation volcanique.

Nous redescendons par l'autre versant vers la mer toute miroitante au soleil, puis tournant au Nord, revenons vers la ville. A notre droite la côte forme une longue falaise dont la blancheur crue tranche sur le bleu tranquille des eaux. A main gauche, ce sont des bois de pins, des champs émaillés de fleurs multicolores, parmi lesquelles de ces lis du Japon, blanc tacheté de rouge, comme éclaboussés de sang, estimés en France à cause de leur exotisme, mais qui ne valent pas à mon avis nos lis immaculés. De distance en distance, des fermes en tout semblables par la forme et les abords à ce qu'on pourrait rencontrer chez nous, instruments aratoires, volailles, menu bétail, rien d'autre que le type des naturels pour rappeler que nous ne sommes pas en France.

Aux approches d'Yokohama, les fermes font place peu-à-peu à de riches villas de l'aspect le plus élégant. Ce sont les demeures de l'aristocratie européenne, entre autres de bon nombre de consuls, toutes construites de bois pour pouvoir lutter plus efficacement contre la violence des typhons auxquels cette côte est exposée. La pierre, à moins qu'on n'ait recours à de grosses épaisseurs, risquerait, paraît-il, de crouler. Le bois, plus élastique, résiste, comme le roseau de la fable. Ces maisons affectent en général la forme de pavillons rectangulaires flanqués de tourelles octogonales et pourvus de vastes vérandahs vitrées pour se garantir des rigueurs de l'hiver. Le bois est souvent sous forme de lamelles horizontales, chevauchant les unes sur les autres, ce qui

dessine sur toute la construction une zébrure d'un heureux effet. Toutes sont peintes de couleurs claires, soit d'une seule teinte, soit de deux associées entre elles : beaucoup de nuances et de combinaisons qu'on aurait crues malencontreuses réussissent à souhait : le vert pistache, le jaune soufre, toute la gamme des bleus et des roses. La pierre, en fait de teintes à recevoir, est plus difficile ; le bois se prête à toutes indifféremment.

On ne croirait pas, avant de les avoir vues, que des maisons de bois seul soient susceptibles d'une telle apparence de fini et de luxe. Dans notre Indo-Chine française, nous n'avons rien de pareil.

A midi je retrouve de Gourny à l'hôtel et nous déjeunons ensemble. Je n'ai pas besoin de dire que l'hôtel est tenu avec le confort et la propreté minutieuse que savent obtenir les Anglais partout où leur influence prévaut. Ici se rencontre déjà le genre de fenêtres usitées dans tout le monde anglo-saxon : hautes, étroites et à guillotine, c'est-à-dire fermées par deux panneaux vitrés superposés que des contrepoids équilibrent et dont on fait monter l'un ou descendre l'autre, quand on veut aérer.

L'après-midi, il y aurait bien autre chose à voir, ne serait-ce que les boutiques supérieurement approvisionnées des mille produits de l'industrie japonaise, en vue du grand nombre d'Européens de passage qui fournissent une clientèle assurée : incrustations, ivoires, cloisonnés, éventails, porcelaines, broderies de soie, breloques d'argent, toutes choses intéressantes, mais le temps m'est trop parcimonieusement mesuré, et il convient de consacrer à Tokio les quelques heures qui me restent.

Je reprends donc à deux heures mon djinriksha qui, par le quartier européen, me conduit à la gare, à l'extrémité N.-E. de la ville. C'est un grand bâtiment semblable à tous ceux que nous connaissons chez nous, car tout y est strictement calqué sur l'Occident : guichets pour la distribution des billets, salles de consignation des bagages, salles d'attente pour chaque classe, employés à casquette galonnée. Comme architecture, mêmes piliers, même pleins-cintres. Les Japonais ont même réalisé chez eux des progrès qu'en France nous attendons vainement : c'est ainsi que leurs quais d'embarquement sont, comme en Angleterre, à hauteur du sol des wagons, comblant ainsi cette différence de niveau que les Français restent encore astreints à graver, même dans leurs gares les plus récentes.

Tokio est à une trentaine de kilomètres d'Yokohama et le trajet se fait en trois quarts d'heure. Nous montons et le train part. Les wagons sont chauffés, mais moins larges et moins riches que les nôtres ; la place pour les menus bagages est trop strictement limitée ; dans les compartiments de première classe, de simple cuir remplace nos étoffes.

On a presque tout le long à sa droite la vue de la mer dont nous séparent des champs et des jardins ; ils offrent à nos yeux les longs sillons parallèles des cultures soignées, mais on y chercherait vainement le moindre caractère d'exotisme. La banlieue d'une quelconque de nos villes a le même aspect.

On s'arrête un instant à deux ou trois stations intermédiaires et me voici à Tokio.

Ici se retrouve l'installation large et fastueuse de nos

capitales d'Europe, les vastes espaces, les longues perspectives de boulevards et d'avenues où courent et se pressent, en un vacarme intense, piétons, voitures et tramways. De toutes parts, d'énormes constructions de pierre à l'européenne, encore dans toute la blancheur de leur jeunesse, car cette ville ainsi transformée date d'hier ; ce sont les hôtels pour étrangers ou les édifices publics, le Palais de l'État-Major, les divers ministères, l'Université, l'École de la Noblesse. Les habitations privées sont encore à cette heure purement japonaises : toujours les mêmes petits logements de bois à vitre de papier et à un seul étage que nous ont fait connaître Nagasaki et Yokohama ; mais tout ce qui est immeuble de l'État est strictement calqué sur nos propres palais sans qu'on ait modifié un iota à nos styles d'architecture. C'est donc plus que jamais, en ce siècle et sous cette longitude, du dorique, de l'ionique et du corinthien. Beau triomphe pour la Grèce antique. Un signe seul vient révéler que ces édifices décorent une place de Tokio plutôt que de Paris, Rome ou Londres : c'est le chrysanthème héraldique aux seize pétales d'or ornant les frontons des portes d'entrée.

Tokio doit compter aujourd'hui plus de 1 600 000 habitants, et sa population, comme dans la plupart des capitales, s'accroît très-vite par la double influence de l'immigration et du gros excédent des naissances sur les décès, général dans tout l'empire. On le dit aussi grand que Londres, ce qui est vraisemblable, vu les espaces considérables absorbés par les places, canaux et parcs, et vu surtout que la plupart de ses maisons n'ont qu'un étage.

On m'avait conseillé une visite à l'un des deux

jardins publics, Shiba et Uyeno. Je me fais conduire au premier. C'est une vaste enceinte où sont réunies toutes sortes de délices : ombrages magnifiques, larges promenades, parterres de fleurs, pelouses verdoyantes, toute la joie que peut offrir aux sens la Nature cultivée s'y peut goûter librement, et les auteurs un peu enthousiastes le célèbrent comme la réalisation du Paradis Terrestre. Ajoutez que, de plus que celui-ci, il contient des bazars, des jeux publics, des théâtres populaires, des maisons-à-thé, des académies de danses nationales, un restaurant, bref tout ce que peut souhaiter l'indigène. Il faudrait donc en vérité, pour réellement le connaître, y pouvoir consacrer plusieurs journées. Comme je n'ai qu'une après-midi, je dois me contenter d'un coup d'œil d'ensemble au trot de mon djinriksha, et insister seulement sur ce qu'on me signale comme le plus caractéristique : les temples mortuaires d'anciens *Shoguns* de la famille des Tokugawa.

Il faut savoir que les Shoguns (1) étaient jadis les chefs effectifs du Japon, le Mikado ou souverain légitime n'ayant qu'une ombre de pouvoir, à-peu-près comme furent nos maires-du-palais sous les derniers Mérovingiens. La différence entre les deux pays est que ce dualisme cessa promptement chez nous par la substitution d'une nouvelle dynastie à la première, au lieu qu'au Japon les deux pouvoirs ont coexisté jusqu'au milieu de ce siècle et au delà. Après maintes alternatives, les Shoguns avaient pris décidément l'avantage au début du xvii<sup>e</sup> siècle avec Yeyasu, le pre-

(1) *Shogun* est le nom japonais. Il aurait été vers 1850 transformé en celui de *Tatcoun* par les Européens. Cf. *la Restauration impériale au Japon*, par M. le vice-amiral Layrle. Paris, Armand Colin et C<sup>ie</sup>, 1893.

mier des Tokugawa, et ils le conservèrent jusqu'en 1868, où une révolution aboutit inopinément à la suppression du shogunat, et vint assurer au mikado, lequel n'a jamais cessé d'être revêtu aux yeux de ses peuples d'un caractère divin, la plénitude des pouvoirs spirituel et temporel. Kioto, capitale primitive, fut délaissée, et Yédo, ancienne résidence des Tokugawa, devint sous le nom de Tokio le nouveau siège du Gouvernement mikadonal. C'est depuis lors que le Japon, rompant avec ses traditions, s'est lancé à bride abattue, sous l'impulsion de son empereur, dans la voie des réformes, et n'a eu de cesse qu'il ne se soit européenisé de fond en comble.

Les Japonais ont conservé en vénération le souvenir des shoguns Tokugawa dont l'énergie arracha l'empire à l'anarchie où il croupissait alors, et les tombes de ceux-ci sont encore entourées du respect universel. La plupart sont disséminées dans l'un ou l'autre des deux parcs de Shiba et d'Uyéno.

Elles occupent dans le premier une enceinte à laquelle on accède par un grand portique de bois sculpté, laqué rouge et or et couvert d'une énorme toiture dans le style chinois; à droite et à gauche, deux génies-gardiens dans leur niche treillissée. L'intérieur est un ensemble de cours séparées les unes des autres par des barrières de bois rouge, sculptées et ajourées, hautes de 2<sup>m</sup>. environ, et couronnées d'un auvent. Ces cours, pavées de petits cailloux roulés, et traversées par des allées rectilignes d'arbres taillés géométriquement comme à Versailles, comprennent les temples et les tombes, et sont en outre encombrées de ce qui est, paraît-il, des lanternes votives, stèles de pierre ou de

bronze de 2<sup>m</sup>. de haut, d'une forme bizarre tenant du vase et de la fleur; ces lanternes, don de la noblesse, sont là rangées en quinconces au nombre de plusieurs milliers et excitent un certain étonnement déçu plutôt que de l'admiration. Pour pénétrer dans l'un des temples, je dois d'abord revêtir des chaussures de toile, et me trouve dans un grand vaisseau vide; sol couvert de nattes, murs peints de toutes couleurs, et fenêtres à vitre de papier. Ce qu'il y a de plus riche sont les portes, de métal finement ciselé, avec les plafonds caissonnés et dorés. Sur des étagères, le long des murs, des ornements divers, sculptures en forme de fleurs, vases de bronze, oiseaux-chandeliers; mais dans tout le bâtiment point de trace d'autel ni de statue de dieu, sans doute parce qu'on se trouve dans un temple shintoïste qui n'en comporte pas.

Le *shintoïsme* est la religion primitive redevenue religion d'État avec le triomphe du mikado, et reposant sur le culte de la déesse du Soleil, de qui la légende rapporte que les mikados descendent. Au vi<sup>e</sup> siècle de notre ère, le bouddhisme importé par les Coréens devint bientôt la religion de la majorité, qu'il séduisit par son caractère plus décoratif; il imposa aux temples son architecture et les remplit de ses statues et de ses images. Un certain discrédit pouvait s'en suivre pour la croyance du souverain. Mais le pouvoir impérial ayant su adroitement persuader à ses sujets que les deux religions sont sœurs, et que Bouddha comme la déesse du Soleil ont même origine et même morale, le peuple japonais, irréductiblement indifférent en matière religieuse, s'est empressé d'admettre cette confusion grâce à laquelle il fréquente indistinctement les temples de l'une et l'autre

foi, et peut rester fidèle au bouddhisme, tout en conservant sa croyance à l'origine divine de son souverain.

En allant de cour en cour après avoir monté force escaliers, j'arrive en face d'un grand massif de pierre, tombeau d'un Shogun, entouré d'une balustrade octogonale, auprès duquel le guide me fait admirer un arbre indien dont les branches se rejoignent entre elles après s'être séparées.

Je jette un dernier coup d'œil sur ce mélancolique ensemble de cours, de bâtiments et de lanternes, et, comprenant que partout m'attend le même spectacle, je me retire avec la sensation d'être mystifié.

Tous ces immenses espaces sont vides ; point de fidèles, point de prêtres, hors à certains jours de l'année.

Nous revenons par le *Ginza*, la grande artère de Tokio, curieuse à cette heure par sa colossale affluence de populaire, le roulement de ses tramways et de ses djinrikshas, et le pittoresque de ses mille boutiques, longeons ensuite, toujours accompagnés du même formidable réseau de fils télégraphiques, les hauts remparts de la résidence impériale, ancienne demeure des Shoguns, et accédons à l'hôtel *Métropole*, où l'on est certain de faire à un prix modique un repas somptueux. Nous sommes là une vingtaine de convives européens, presque tous de langue anglaise.

Le dîner terminé, il ne me restait plus qu'à prendre le train et regagner Yokohama. A voir à cette heure nocturne cette place de la gare, j'en croyais à peine mes yeux. Quel radical changement de scène en quelques jours ! La semaine précédente, c'était encore, à Victoria ou à Canton, la nature tropicale dans toute sa gloire, une atmosphère embrasée, une lumière aveuglante

baignant toutes choses d'une ineffable clarté où les couleurs apparaissent trop crues et les ombres trop vigoureuses, sans demi-teintes, sans tons fondus ; partout l'épanouissement vertigineux d'une flore échevelée, et dans ce cadre, des Européens en toile blanche, avec casque et ombrelle, des Chinois en robe rose, des coolies à moitié nus. Et maintenant, voici un tableau achevé d'hiver londonien, un froid pénétrant et humide, un brouillard épais où se fige la respiration, que tente de percer, de loin en loin, la lueur falote d'un bec de gaz, où se meuvent plus ou moins nettes suivant leur distance, des silhouettes fantômatiques de passants encapuchonnés ; le brouhaha confus des grandes villes emplit l'espace, fait du roulement lointain des trains de chemin de fer, des sifflements intermittents de la vapeur, des appels de trompe des tramways... C'est Tokio et sa gare, mais ce pourrait être aussi bien celle de Charing-cross ou la gare Saint-Lazare.

Une heure après, j'étais au lit à l'*Oriental-Hôtel* d'Yokohama, et le lendemain matin, un peu avant midi, le *China* levait l'ancre.

J'emportais, somme toute, du Japon et de son peuple une impression plutôt fâcheuse, bien qu'aux yeux de la raison mon désappointement ne fût nullement fondé. Il faut qu'un pays soit merveilleusement beau ou qu'on y soit attendu par de bons amis pour s'y plaire d'emblée. Au lieu d'un simple arrêt de quelques heures et en plein hiver, si j'avais pu y séjourner un mois et dans la saison propice, j'en aurais sûrement conservé un tout autre souvenir.

Quant au peuple lui-même, on doit reconnaître qu'il

a droit, nonobstant sa laideur, à toute notre considération. Je ne crois pas que nul autre, en aucun temps, ait jamais donné l'exemple de progrès aussi prompts. Encore plongé il y a trente ans dans la barbarie, le Japon est à la veille d'égaliser en civilisation les vieilles nations d'Europe. Certes on peut railler les côtés ridicules de cette imitation à outrance de nos moindres usages, mais on ne saurait nier la grandeur de l'œuvre accomplie, ni les rares qualités d'intelligence, d'énergie au travail, d'universelle aptitude et d'absence complète de routine dont cette œuvre est l'éclatante marque. La nation japonaise mérite donc assurément notre admiration et même notre sympathie.

Il convient toutefois de ne pas dépasser ici la mesure, de n'être pas dupe, et surtout de ne jamais perdre de vue les exigences de nos intérêts nationaux. Lors du conflit sino-japonais, nous faisons par exemple des vœux pour le Japon, et applaudîmes pour la plupart à sa victoire. Un simple examen de notre situation en Indo-Chine eût dû tout d'abord nous montrer l'imprudence de laisser s'engager une lutte dont l'issue, quelle qu'elle fût, risquait de nous être funeste. Nous ne devons pas oublier que, voisins de la Chine par notre frontière tonkinoise, il importe à notre sécurité que cet empire continue d'être la masse inerte et impuissante qu'il est demeuré jusqu'à ce jour. Il faut donc écarter toute occasion pour lui de secouer son apathie. Or, victorieuse, la Chine pouvait prendre enfin conscience de son incalculable force, et devenir très-promptement inquiétante. Vaincue, sa défaite pouvait être pour elle le prélude de sa réorganisation militaire. Danger immédiat ou danger à venir, l'un ou l'autre était à crain-

dre. Au regard du Japon, si nous ne devions en aucune façon souffrir de son échec, sa victoire était de nature à développer son humeur entreprenante et à accroître en ces parages une influence forcément rivale de la nôtre. La politique à suivre était donc, ce me semble, de couper cours dès le début à toute velléité de lutte, en prenant parti contre l'agresseur pour l'attaqué, c'est-à-dire pour la Chine, et de faire payer à celle-ci le service ainsi rendu au moyen, par exemple, d'une modification de frontière du côté du Yunnan. L'Angleterre, à notre place et avec nos moyens d'action, n'y eût pas manqué. Cette nation, intéressée au débat moins que nous quant au côté politique, mais bien davantage au point de vue commercial, puisqu'elle avait à redouter l'extension de la concurrence japonaise dans les mers de Chine, eut le mérite de pressentir le danger et essaya d'amener l'Europe à une intervention générale pour prévenir le conflit. Mais il suffit qu'une proposition émane de l'Angleterre pour qu'aussitôt la France flaire un piège et se récuse. Elle désire en outre conformer présentement sa conduite à celle de la Russie; or il ne faut pas se dissimuler que, dans la question coréenne, la Russie représente le troisième larron destiné tôt ou tard à saisir l'objet du litige, et que, sûre d'avoir toujours, quoi qu'il arrive, le dernier mot sur la Chine, elle n'a aucun intérêt à empêcher les cartes de se brouiller entre celle-ci et le Japon. Bref tout le monde déclina l'invite, et l'on trouva même très-plaisant chez nous le camouflet infligé à l'Angleterre par cette unanime fin de non-recevoir.

Cette inaction a porté ses fruits. Lorsqu'à la nouvelle que les armées japonaises menaçaient Pékin, une

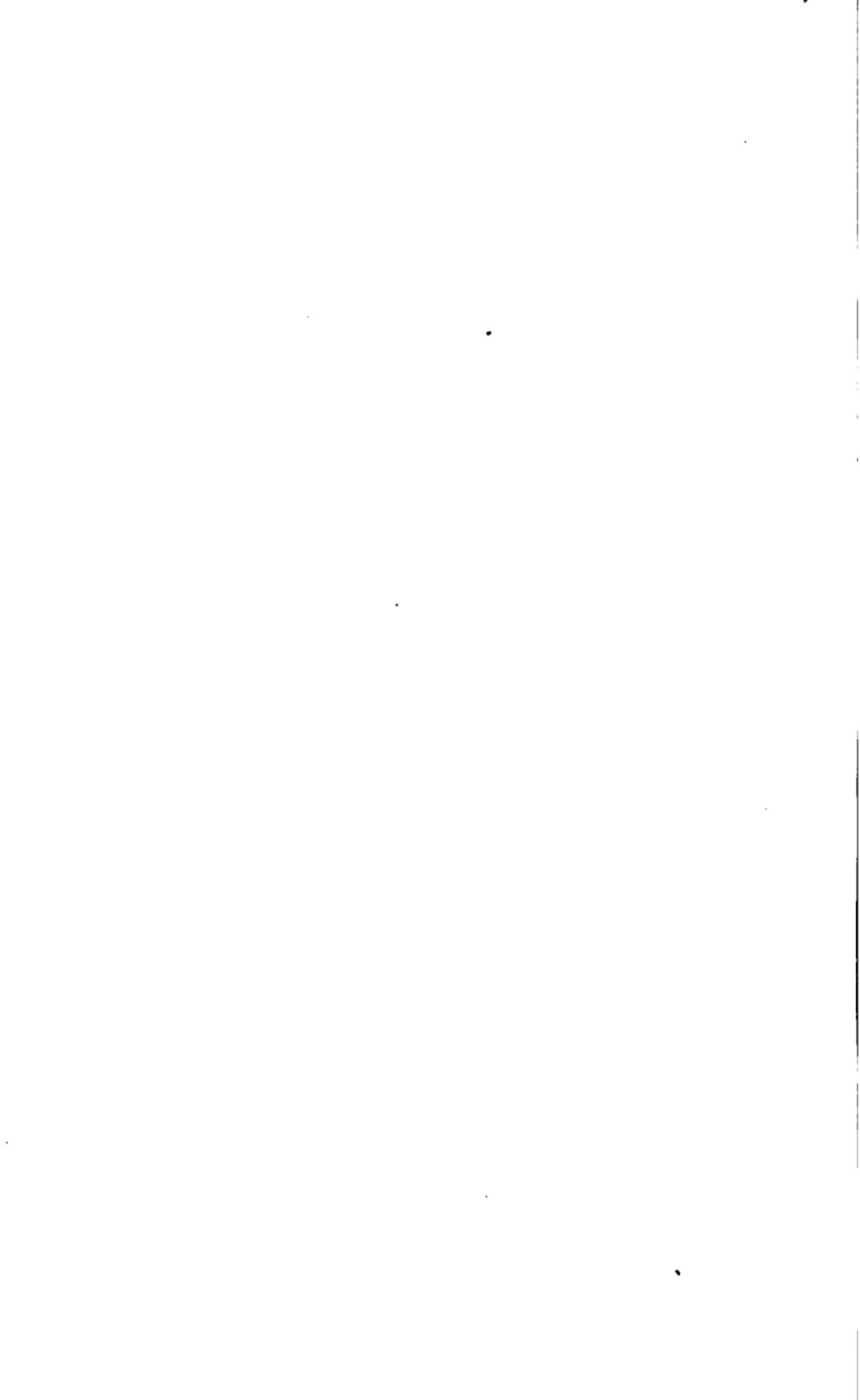
partie de l'Europe se décida à s'émouvoir, le mal était fait. Pour n'avoir pas voulu appuyer l'Angleterre au début, nous avons dû finalement marcher avec l'Allemagne et subir son immixtion en tiers entre la Russie et nous, ce qui, je suppose, pour les patriotes n'est pas plus réjouissant, car si légitimes et si nombreux que soient nos griefs contre les Anglais — et ils sont l'un et l'autre — on ne peut pourtant oublier que ce sont les Allemands et non eux qui détiennent l'Alsace-Lorraine. Et en second lieu, tous ceux qui s'intéressent à l'expansion de la France en Extrême-Orient ont eu le crève-cœur de voir annexée au Japon et par conséquent perdue pour nous l'île de Formose, cette perle qui avait failli devenir française et qu'on était en droit de considérer comme devant passer un jour sous notre domination. Encore faut-il se féliciter d'en être quitte à si bon compte, car fort heureusement la Chine, malgré la leçon reçue, ne semble pas à la veille de se transformer en nation belliqueuse.

Enfin, laissant la question d'intérêt pour le côté sentimental, il n'y avait aucune raison, une fois la guerre engagée, de souhaiter le succès des Japonais plutôt que des Chinois. Tant qu'on n'a pas quitté l'Europe, on aime mieux les premiers; dès que, par un séjour prolongé en Asie, on a pu juger les deux peuples, ce sont les Chinois qu'on préfère. Les Japonais sont loin de nous rendre cette sympathie qu'on leur prodigue si spontanément. Infatués de la métamorphose rapide de leur pays, du prodigieux développement de leur puissance économique et militaire, ils prennent en pitié ces Occidentaux qui ont mis des siècles à parvenir à un degré de culture où ils les ont rejoints eux-mêmes en

moins de trente ans. Ne leur dites pas qu'il est infiniment plus simple d'avoir à copier qu'à inventer, leur amour-propre se refuse à cette distinction. Ils cachent donc en général, sous les dehors d'une irréprochable politesse, un parfait dédain pour leurs éducateurs de race blanche. Ce dédain, ou plutôt le mépris pour l'Européen considéré comme Barbare, se retrouve sans doute aussi chez les hauts dignitaires chinois, mais non dans la masse même du peuple, peuple affligé certes d'un étrange arrêt intellectuel puisqu'après avoir marché en tête de la plupart des autres il s'arrête soudain, comme incapable de tout nouveau progrès. Il y a des années où l'on n'est pas en train, a dit l'un de nos « auteurs gais ». La pauvre Chine, elle, n'est pas en train depuis mille ans et plus. En revanche, ce peuple est doué d'admirables vertus, patient, laborieux et sobre à miracle, d'une aménité de caractère et d'une politesse nullement jouées, d'un commerce sûr; et chez lui, la répugnance pour la guerre ne tient pas à la pusillanimité, car on sait au contraire avec quelle impassibilité renversante le Chinois marche à la mort, mais à cette inaptitude organique à concevoir que la force brutale doive présider aux rapports des collectivités entre elles, par quoi le Chinois s'élève en valeur morale à mille coudées au-dessus des Japonais — et de bien d'autres peuples.

Si de l'Europe, le Japon avait pris seulement l'outillage industriel, l'organisation administrative et judiciaire, l'étude des sciences, c'eût été à merveille. Mais lui que sa position insulaire met à l'abri des invasions, qui retrouve ainsi, à l'une des extrémités de l'ancien monde, la même situation privilégiée que l'Angleterre

à l'autre, et dont une forte marine de guerre suffit dès lors à garantir la sûreté, il a versé dans le militarisme à la prussienne, il a tenu par-dessus tout, sans nécessité aucune, à revêtir la lourde cuirasse que la France et l'Allemagne se contraignent mutuellement à porter, il s'est mis au doux régime du service obligatoire, a multiplié régiments et batteries, a acheté d'abord et fabriqué ensuite fusils de petit calibre, canons à tir rapide, et il travaille la poudre sans fumée, et les explosifs chimiques, et l'aérostation de campagne, et les télémètres et que sais-je encore ?... Pourquoi ce formidable appareil, lui que personne ne menace, sinon pour au contraire menacer autrui ? Le simple bon-sens indique que quand un peuple, dépourvu de voisins gênants, se met sur un tel pied, ce n'est jamais pour rien de bon. Et en effet le Japon a saisi aux cheveux la première occasion de nous le prouver, si même il ne l'a pas fait naître. Mais s'il a gagné par ses armements intensifs en force matérielle, en revanche, il a perdu par là tout intérêt psychologique. Il appartient à un type déjà repéré, classé, étiqueté, et sur toutes les modalités duquel nous sommes édifiés de longue date.



## VI

### ILES HAVAI

Au sortir des eaux du Japon, voici que la grosse mer nous reprend : roulis, tangage, les deux à la fois, toute la lyre. Résultat : deux jours à passer au fond de son lit à sentir osciller sa pauvre cervelle dans la boîte crânienne ; c'est horrible. Comme intermède, il faut avoir d'heure en heure avec sa cuvette de ces entretiens dont l'intimité ne comporte aucune douceur.

Au bout de 48 heures, l'adaptation s'est faite. Je me lève et m'astreins sur le pont à un régime de marches forcées qui finissent par avoir raison du mal. La mer est toujours furieuse. La vue de cette agitation bête qui consomme une force incalculable pour aboutir à un effet nul ou négatif aurait de quoi crisper un économiste. Heureusement nous n'en avons pas à bord.

Au moment du départ, s'était passé un incident à noter. Un officier russe du bateau voisin, venu sur le *China* pour y accompagner de nouveaux passagers, apprit ma nationalité ou la discerna je ne sais comment. Alors, bien que nous ne nous fussions jamais vus, ce fut de sa part une touchante scène de reconnaissance. Il était de ceux, me dit-il, qui suivirent à Toulon et Paris l'amiral Avellan, et il avait gardé dans les yeux l'é-

blouissement de ces fêtes inoubliables, la vision de tout un peuple qui dans un élan unanime, donne son cœur à un autre peuple. « Si vous aviez vu cela, Monsieur, cet enthousiasme, cette place de l'Opéra noire de monde, ces applaudissements, ces acclamations !... » Et je sentais sa main trembler d'émotion dans la mienne. On comprenait, à l'expression de ses grands yeux bleus qu'il se considérait comme ayant contracté une dette personnelle envers la nation française tout entière, et au Français inconnu qu'il rencontrait inopinément au bout du monde, il tenait à témoigner sa gratitude. Nous causâmes quelques instants de nos patries respectives, ou plutôt lui de la France et moi de la Russie. Nous n'étions que nous deux, de Gourny ne se trouvant pas sur le pont à ce moment. Mais l'heure de quitter le navire avait sonné pour les visiteurs, et il se retira, heureux d'avoir vu un Français, comme je l'ai été moi-même de constater quels fruits avait portés dans une âme la graine de sympathies semée sans compter par la France.

Notre arrêt au Japon a triplé notre nombre. Le pont est encombré de nouveaux venus qu'on est content d'y voir pour le surcroît d'animation qu'ils apportent. Nous avons un lord et un général anglais, une demi-douzaine de Japonais, dont un ministre plénipotentiaire, une autre demi-douzaine d'ingénieurs russes du chemin de fer sibérien, mais, je dois le dire, beaucoup moins aimables que l'officier ci-dessus ; ils causent entre eux six, ne frayent avec personne absolument, et jusqu'au bout il en sera ainsi.

Mais nous avons mieux : un groupe de quatre mission-

naires anglicanes pleines de respectabilité : lunettes d'or, chuchottements discrets, démarche étouffée, brochures religieuses ; une famille américaine : le père, la mère, un gamin de dix ans, une fillette de deux et sa bonne. Ladite bonne n'est autre qu'un Coréen en costume national : une sorte de robe blanche, et, pour chapeau, un tuyau de poêle garni d'un large rebord plat. Il n'a aucune autorité sur la petite qui va, vient, crie, se faufile dans les jambes, grimpe sur les meubles et accapare son frère dont elle ne parvient pas à lasser l'inaltérable patience. A eux deux, ces enfants sont précieux ; on les voit courir, on entend résonner leurs voix jeunes de l'une à l'autre extrémité du pont ; c'est un élément de gaieté non négligeable.

Enfin, nous avons tout-à-fait bien : une autre famille américaine, mari, femme, une fille de seize ans, plus grande que père et mère, et son amie. Les deux époux sont encore très-jeunes et s'aiment visiblement comme deux tourtereaux. Leur fille est une belle blonde aux traits d'une régularité classique, et dont le flegme trop britannique forme un contraste piquant avec sa pétulante compagne, qui, nonobstant sa nationalité, est bien le parfait type de la Française ; grandeur moyenne, taille souple, cheveux noirs, nez spirituel, un lorgnon ; et douée d'un bagout, d'une vivacité, d'un entrain !... des éclats de rire qui partent en fusées... Ils se promènent par couples, les époux d'une part, les jeunes de l'autre, et arpentent tous quatre le pont d'un pas militaire, bras dessus bras dessous ; ils font certainement ainsi plusieurs lieues par jour. On jouit de les voir si pleinement heureux.

Le jour de Noël, tout ce monde est en liesse. La glace

est universellement rompue. On se serre les mains et l'on se congratule avec une joie débordante en se souhaitant les uns aux autres « *a merry christmas* ». Un courant d'unanime cordialité circule partout. Le salon de musique a été tendu de tous les pavillons du bord. La croix radiante de l'*Union-Jack* se marie au tricolore de France, et les couleurs russes font vis-à-vis aux étoiles et aux rayures de l'Union américaine. Des arcs de verdure décorent le débouché de l'escalier. Aux deux repas de ce jour, on nous régale de champagne et de plum-pudding. Enfin le soir, une fête s'organise dans le petit salon, où tout le monde est réuni. Morceaux de piano, morceaux de chant, monologues; nous entendons des cantiques religieux; l'hymne national de l'Union, même air que le *God save the Queen* avec d'autres paroles; la Marseillaise; des airs américains du temps de la Guerre de l'Indépendance, très-populaires aux États-Unis, qu'on chante en chœur et qui sont d'un effet saisissant; puis enfin des airs japonais. Notre jeune pianiste anglais se surpasse; mais, hélas! le vieux Macaïste n'est plus là pour l'écouter: nous l'avons débarqué à Nagasaki. En résumé, tout se passe le mieux du monde; pas de joie bruyante, le tempérament national s'y oppose, mais un contentement général, tranquille et profond.

Le 27 décembre, on traverse le 180° degré de longitude, passant ainsi de l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident. Suivant l'usage adopté, le calendrier du bord redouble ce jour pour conserver sa concordance avec les autres, de sorte que pour nous ce mois de décembre compte deux 27.

Le temps se maintient beau, à une forte houle près, de travers ou debout, qui secoue passablement le *China*. L'air est pur et la mer bleue. Une troupe de dauphins vient ce second 27 à babord lutter de vitesse avec le navire, qui fait à ce moment quatorze nœuds. Elle l'escorte pendant une demi-heure, tout contre lui, puis finit par s'éloigner. Ce sont les seuls poissons que nous ayons vus durant la traversée.

Plus que jamais, nous tuons le temps, Gourny et moi, en lectures et en causeries. Comme lectures, c'est maintenant du Marc Twain, le célèbre humoriste américain, émule de nos Grosclaude et de nos Alphonse Allais, des œuvres duquel la bibliothèque du bateau est fort riche. Comme causeries, le sujet qu'impose fatalement un long voyage est le parallèle entre la France et l'Angleterre. Ai-je besoin de dire combien souffre l'amour-propre national de voir si rarement la comparaison tourner à notre profit ? Gourny attire mon attention sur l'inaptitude des Français à s'associer entre eux en pays étranger. Il semble à priori que ce soit là un paradoxe, car s'il est au monde une qualité qui nous soit universellement reconnue, dont notre littérature entière porte la marque, c'est à coup sûr l'esprit de sociabilité, et l'on aime à l'opposer précisément au caractère concentré, fortement individualiste de l'Anglo-Saxon. Or, il se trouve qu'à l'étranger ce sont les Anglo-Saxons qui savent se lier entre eux. A peine sont-ils en nombre suffisant sur un point du globe qu'un club se fonde ou sont bientôt réunis tous les moyens de distraction ou d'étude, salles de jeu, de travail, de consommation, terrains de cricket et de foot-ball, bibliothèques avec

les principales revues et les grands journaux du monde entier. Au lieu d'Anglais, supposez des Français: à la place d'un cercle élégant et commode, il n'y aura plus qu'un ignoble café n'offrant aucune des ressources de confort et de lectures du cercle, et où un exploitateur quelconque fera payer très-cher des alcools frelatés. Pourquoi cette différence? Pour de multiples raisons dont l'une dérive justement de cette opposition de tempérament des deux races. Le Français, par cela seul qu'il est avant tout sociable, n'a besoin que d'un endroit quelconque, le premier venu, où se réunir à ses pareils et bavarder à l'aise: le café le lui fournit et il n'en demande pas plus. Mais l'Anglais a bien d'autres exigences, et un club est encore bien autre chose pour lui qu'un lieu de réunion. C'est le terrain mixte où il entend pouvoir jouir, suivant ses besoins du moment, de tous les avantages de la vie de relations, ou au contraire de la parfaite solitude, de la disparition complète de tout contrôle, de l'absolue indépendance qu'il y trouve mieux encore que chez lui. Le Français se passe fort bien en général de cette parfaite indépendance à l'égard d'autrui.

Joignez à cela chez lui l'indifférence au mieux. On se contente de ce qu'on a parce que, la plupart du temps, les désirs ne vont pas au delà. C'est un proverbe français que « le mieux est l'ennemi du bien » ; l'exécration engendrée des misonéistes vous le servira en toute occasion comme un argument sans réplique. Et c'est encore en France qu'on considère comme une qualité de n'être pas « difficile ». Nous préservent les Dieux de qualités de cet acabit, exclusives de tout perfectionnement.

Ajoutez l'inertie naturelle, la peur de l'effort, la maladresse à faire soi-même ses propres affaires, qui caractérise une nation habituée à tout attendre de son Gouvernement. On aime mieux faire vivre un cafetier à ses dépens que prendre la peine d'organiser autre chose.

Reconnaissons d'ailleurs que ce défaut légué à la race par de vieilles traditions de tutelle administrative remontant jusqu'aux origines de la monarchie, disparaît peu-à-peu. Nous assistons depuis 1870 à un véritable renouveau de l'esprit d'initiative, de bon augure pour l'avenir. Mais il est naturel que le peuple anglais, depuis longtemps formé à la saine et vivifiante école de de la liberté, soit encore notre maître en ce point.

Enfin une dernière raison, et celle-là, malheureusement, développée chaque jour par le progrès des mœurs démocratiques, est l'esprit de jalousie, de méfiance universelle, qui a pour fruit la division à l'infini en petites chapelles. On peut être certain qu'un cent de Français établis sur un point du globe formeront au moins trois coteries. Il y aura d'abord la scission entre colons et fonctionnaires; parmi les fonctionnaires, entre militaires et civils; parfois même parmi les militaires, entre officiers des diverses armes. Comment aiguiller vers un même but des volontés soucieuses avant tout de ne pas se rencontrer! Il est vrai qu'à l'étranger, en dehors du personnel du consulat, l'élément fonctionnaires disparaît: eh bien, il y aura scission entre les colons eux-mêmes, et ici encore les préventions entre les divers corps de métiers viendront opposer à l'union un obstacle insurmontable. Et c'est ainsi que, partout où l'on passe, on a le chagrin de voir une colonie anglaise

fortement constituée, véritable personne morale ayant un moi actif et puissant, grâce à des organes appropriés, et en face d'elle, ou point de Français du tout, ou un pauvre maigre lot à l'état sporadique, dépourvu de tout moyen d'action.

Mais il ne faut pas désespérer, car bien des symptômes semblent indiquer qu'ici encore un avenir fécond est appelé à nous consoler des misères du présent. Le goût de la géographie et des voyages se développe en France avec une intensité croissante; et avec le goût des voyages, l'intérêt porté aux Français fixés à l'étranger ou désireux d'aller s'y établir. Les chambres de commerce s'occupent d'eux; des sociétés de colonisation se fondent en leur faveur. Bientôt l'ancien isolement cessera; tous ces enfants de la même patrie, dispersés à travers le monde comprendront la nécessité de faire bloc en face des groupes de nationalités rivales, sauront unir leurs efforts et garder le contact avec la métropole, pour le plus grand profit de sa richesse et de sa gloire.

Le 30 décembre, après neuf jours d'Océan, on a de nouveau le plaisir de voir la terre. Nous voici arrivés au groupe des Iles Havai.

Le matin, la vue lointaine d'une côte bleuâtre, à peine distincte du ciel, nous a longtemps suivis à babord. L'après-midi, apparaît à notre proue l'île d'*Oahu* vers laquelle nous tendons. Les rivages s'élèvent peu-à-peu au-dessus de l'horizon, leurs contours se précisent, grandissent, et, à 6 h. du soir, on arrive en face d'Honolulu, la capitale du groupe. Le *China* s'arrête, fait ses signaux; un pilote vient à bord, nous intro-

duit lentement entre deux rangs de balises, et à 7 h. nous sommes bord à quai.

Le diner nous retient encore quelques instants, puis je m'échappe à travers la ville, tandis qu'inversement le *China* s'emplit d'une foule de visiteurs insulaires.

Mais il est nuit; impossible à cette heure de rien distinguer. Après que je suis sorti des bâtiments administratifs du port, apparaissent confusément de grandes artères rectilignes bordées de maisons à l'européenne à enseignes anglaises, et parcourues par des gens en costume européen. Par terre, des rails de tramways. De distance en distance des lampes à arc éclairant d'une lumière vive à leur base, un cercle de quelques mètres de rayon, et laissant le reste dans une obscurité d'autant plus noire. C'est bien déjà la lumière électrique, mais un système primitif à lueur tremblotante, comme ce que nous avons connu à Paris en 1878. Il est décidément trop tard pour faire une promenade instructive; au bout d'une demi-heure je rentre me coucher, remettant à demain l'exploration.

Le lendemain donc, 31 décembre, aussitôt après déjeuner, Gourny et moi, nous nous mettons en route. Il fait un beau soleil et une température délicieuse, car, depuis notre départ du Japon, nous sommes redescendus du 36° au 21° parallèle, soit de 15° vers l'équateur, autant qu'il s'en trouve entre Londres et Alger, et de nouveau nous retrouvons ici le climat et la flore exubérante des tropiques. Aussi l'impression est-elle des plus gaies; c'est bien une ville anglo-saxonne, avec ses nombreuses banques, ses compagnies d'assurances, ses maisons de commerce, mais non plus un gros centre de travail intensif comme Victoria de Hongkong.

Larges rues, maisons à vérandah de hauteur moyenne, boulevards ombragés. Sur ce qui paraît être l'artère principale, Gourny et moi nous prenons un tramway qui nous emporte dans une direction quelconque. C'est encore là le moyen le plus expéditif de connaître rapidement les villes. Ce tramway n'a pas de conducteur ; seulement un cocher. Le prix des places est directement versé par les voyageurs dans une caisse *ad hoc*. Mais si on néglige de payer ? Rassurez-vous, on y songe ; les mœurs sont faites à cela ; et si par hasard on l'oubliait, vos voisins se feraient un devoir de vous avertir. L'avantage du système saute aux yeux : grosse économie de personnel pour la Compagnie qui dès lors peut réduire son tarif, et c'est ainsi que la vertu se trouve récompensée. Le tramway, je n'ai pas besoin de le dire, est à traction électrique. Il n'y a plus que notre vieux continent arriéré pour conserver encore la traction animale.

Nous sommes promptement sortis des voies urbaines. La voiture roule maintenant dans une avenue fleurie, bordée de villas aux luxuriants jardins. Toutes les variétés de palmiers sont là, aracks, cocotiers, arbres-du-voyageur étalant leur éventail ; puis des massifs de lauriers-roses, des haies de colæus aux vives couleurs, des arbres de nom inconnu à l'épais feuillage dont les fleurs retombent en belles grappes solfé-rino. Dans les parcs, des allées sablées séparant des pelouses au fin gazon dont on voit faire la toilette à des naturels armés de ratisseuses.

Plus que jamais les maisons sont de bois. Chacune d'elles est un vrai bijou artistique et a son style particulier. Au lieu de l'uniformité dans la platitude comme

dans nos rues d'Europe où la même maison se répète d'un bout à l'autre avec les mêmes largeurs de fenêtres et de trumeaux et les mêmes hauteurs d'étage, c'est ici la variété dans l'élégance; des ailes en retour ou des rondes avançant au milieu de la façade, de larges balcons finement sculptés, des tourelles d'angle, des vérandahs aux sveltes colonnes, et toujours de jolies teintes gris-perle, jaune paille, vert-d'eau, vert-bronze associées entre elles de manière à toujours réaliser d'heureux mariages. La toiture est de bois brun-clair ou rouge foncé disposé de façon que la pluie ne pénètre pas. En somme beaucoup de ressemblance avec ces pavillons exotiques qu'on édifie aux Expositions Universelles, que celle de 1878, notamment, vit s'élever en si grand nombre au Champ-de-Mars.

Le tout est on ne peut plus coquet et donne une singulière envie de venir se fixer en ces lieux. Hélas' que n'est-on libre d'aller installer son nid où l'on veut avec ceux qu'on aime!...

Quand le tram est à bout de course, nous descendons et gravissons à pied le coteau qui flanque la route. La pierre en est grise et spongieuse, révélant l'origine volcanique de l'île. A une cinquantaine de mètres d'altitude, nous nous retournons pour jouir du coup-d'œil. De la hauteur où nous sommes parvenus, se distingue au Sud la mer, presque blanche, et plus près de nous la côte qui verdoie et détaché dans le ciel ses bouquets d'arbres; au travers, le rouge des toits, les couleurs claires des façades. C'est vraiment ici que Fénelon pourrait parler de « spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux. »

Au retour le tram nous ramène dans les quartiers urbains. Il n'y a pas ici de vieille ville indigène, mais

un grand centre de création récente bâti à l'américaine, c'est-à-dire suivant un vaste réseau de larges voies strictement orthogonales, que longent comme toujours de denses écheveaux de fils télégraphiques. Dans les rues, en dehors des colons de race blanche, on croise trois catégories d'habitants : des indigènes, de race canaque, des Japonais et des Chinois de la basse classe ; ceux-ci, dans leur costume habituel : petit bonnet rond à bouton rouge, ample camisole blanche et large pantalon court généralement de couleur noire, pieds nus ou chaussés de souliers à épaisse semelle de feutre ; les Japonais, suivant leur coutume, vêtus à l'européenne, ainsi que les indigènes d'un certain rang ; les autres simplement en pantalon, bras de chemise et chapeau de paille, comme nos paysans du midi. Le type indigène n'a pas de caractères bien particuliers ; la taille est élevée et l'apparence robuste ; un teint intermédiaire entre ceux de la race nègre et de la race jaune ; l'angle facial à-peu-près droit, mais un nez plutôt écrasé, une bouche lippue et des yeux à sclérotique injectée de sang qui donne un air cruel. Les femmes sont habillées de robes sans taille, simplement garnies d'une ruche autour du cou, puis allant en s'évasant jusqu'au bas comme les abat-jour de nos lampes. La note artistique est représentée dans l'habillement par des colliers de fleurs naturelles qu'on porte au cou et autour du chapeau.

Les boutiques n'ont rien de particulier. On y vend les articles chinois et japonais ainsi que les produits européens, mais rien que ceux de provenance anglo-saxonne ou allemande. Il faut renoncer à voir une seule marque française. « Pour beaucoup d'entre elles nous

aurions le débouché — objectent des marchands à De Gourny qui les interroge sur ce point — mais on ne vient pas nous les offrir. » Réponse navrante. Nos rivaux dépêchent partout leurs voyageurs de commerce; nos maisons françaises jugent superflu d'envoyer les leurs si loin. Le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Se déplacer pour gagner quarante sous, c'est bon pour des croquants.

Or être battu par les Anglais et les Américains sur le terrain commercial, passe encore; leur situation géographique leur donne sur nous des avantages contre lesquels nous ne saurions lutter; mais par des Allemands! Comment peut-on prendre son parti de cette déchéance!

L'après-midi je sors de nouveau, à la recherche des différents édifices publics. Le principal est le palais du chef de l'Etat situé au milieu d'un beau jardin. L'accès n'est pas absolument libre, à en juger par les questions que me pose un gardien qui dès mon apparition dans l'allée vient à ma rencontre. Je me fais connaître comme passager du *China* et aussitôt l'on veut bien d'un geste courtois m'octroyer la faculté de circuler. Je profite de l'occasion pour demander à ce brave homme s'il a reçu beaucoup de visites de Français dans l'année. Trois, me répond-il. Je suis le quatrième et dernier. C'est peu.

L'ancienne demeure royale, aujourd'hui résidence du Président de la République, très-riche d'aspect, et de construction relativement récente, à en juger par la couleur de la pierre, rappelle notre Palais du Gouvernement, de Saïgon, avec plus de fini dans le travail; un grand pavillon central et de moindres pavillons d'aile séparés par des vérandahs sous colonnes. Un kiosque

pour musique militaire orne à proximité l'un des ronds-points du parc. Devant chaque pignon du palais, deux pièces de campagne gardées par des factionnaires enfilent les entrées du jardin. Ces pièces sont rayées, et rayées à l'intérieur s'il vous plait, et je vérifie qu'elles se chargent par la culasse. On serait donc disposé à les prendre au sérieux, n'était qu'elles reluisent au soleil comme un sou neuf, ce qui est le beau d'une batterie de cuisine, mais les batteries de canon se règlent sur d'autres principes, pour des motifs que vous expliquerez les artilleurs.

En face de la demeure présidentielle, de l'autre côté de la grande artère de la ville que parcourent incessamment de nombreux tramways, s'élève le Palais Législatif, dont une horloge à aiguilles dorées, de dimensions peu ordinaires, orne le faite. Au pied du monument se dresse une statue de bronze qui attire le regard par son étrangeté. C'est celle d'un homme nu, n'ayant pour tout vêtement qu'une couronne, une épée et un manteau royal; épée, couronne et manteau sont dorés; les chairs sont noires. Cet homme est Kaméhaméha I, fondateur de la monarchie havaienne, sauvage de génie dont la renommée, au lieu d'être confinée dans une île perdue de l'Océan, remplirait le monde comme celle des Alexandre et des Napoléon, si le hasard l'eût fait naître dans un milieu plus digne de ses hautes facultés.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire par le menu sa vie et celle de ses successeurs. Je ne peux que renvoyer pour cette étude au livre de M. G. Savin (1) ou aux articles d'une lecture si attachante, à la fois modèles d'exposition et chef-d'œuvre de raison politique, qu'a publiés à

(1) *Un royaume polynésien*. 1 vol in-8. Plon.

différents intervalles dans la *Revue des Deux-Mondes* (1) M. Ch. de Varigny qu'un séjour de quatorze ans aux îles Havaii comme représentant de France, puis comme ministre du royaume, a familiarisé avec l'histoire de celui-ci.

Résumons simplement cette histoire en quelques lignes.

L'Archipel comprend un groupe d'îles dont les principales sont Oahu au N., Maui au centre, et Havaii au S., plus grande à elle seule que tout le reste réuni, et qui a fini par donner son nom au groupe tout entier. La superficie totale est de 22 000 kilomètres carrés, à peu près celle de la Provence.

Les îles furent découvertes en 1555 par l'Espagnol Juan Gaetano, et visitées en 1778 par le capitaine Cook qui leur donna, en l'honneur de lord Sandwich, président de l'Amirauté, le nom d'îles Sandwich, qu'elles ont conservé jusqu'en ces derniers temps.

Elles étaient habitées par des tribus de race canaque, celle qui peuple la Polynésie, tribus perpétuellement en guerre les unes contre les autres, quand, vers 1789, Kaméhaméha (le solitaire), chef d'un district d'Havaii, parvint à s'élever au-dessus de ses pairs et à conquérir toute l'île grâce à une intelligence et une énergie qui n'avaient d'égale que son ambition. D'Havaii il s'embarqua à la conquête des autres îles du groupe, et la victoire couronna encore son entreprise. Cette conquête s'achevait quand Vancouver, navigateur anglais, visita les îles, en 1792.

(1) Voir les n<sup>os</sup> des 1<sup>er</sup> novembre 1885, 1<sup>er</sup> mars 1893, 1<sup>er</sup> février 1894.

Il y eut entre le blanc et le canaque sympathie immédiate. Vancouver entrevit en Kaméhaméha, l'artisan du progrès, l'homme prédestiné par son génie à transformer ces peuples encore barbares. Kaméhaméha sut deviner dans l'Européen le représentant d'une race supérieure auquel il pouvait sans crainte s'ouvrir de ses projets, certain d'être compris, et grâce à qui peut-être son rêve prendrait corps... Ce rêve était fantastique. Il ne s'agissait de rien moins que de réunir sous un même sceptre toute cette race polynésienne éparse sur des milliers d'îles dans un océan illimité. Chimère irréalisable, mais qui montre bien l'envergure d'esprit de ce barbare.

Quand Kaméhaméha mourut en 1819, âgé de 82 ans, la Polynésie n'était pas conquise, mais une nouvelle nation était née, la nation havaïenne, nation minuscule certes, 200 à 400.000 individus, on ne sait au juste, mais nation vivante, avec un corps et une âme. Et créer une âme de peuple, depuis que le monde est monde, n'a été donné qu'à un petit nombre d'élus. Au lieu de tribus misérables occupées à s'entretuer, c'était maintenant une population unie, pacifiée, laborieuse, marchant, docile et confiante, dans la voie que lui avait tracée son chef. Kaméhaméha laissait à son fils et successeur Kaméhaméha II un royaume prospère et un trône assuré.

Vancouver avait mouillé trois fois aux îles Havai, en 1792, 93 et 94, et c'est au second voyage qu'il apporta en présent à son ami un taureau, six vaches, des béliers et des brebis, d'où descend tout le bétail qui peuple aujourd'hui les îles.

On suppose bien que Kaméhaméha ne fut pas un tendre, et que, pour le succès de son œuvre, il eut sou-

vent à employer d'autres armes que la persuasion ; mais on ne peut exiger d'un sauvage, habitué dès son enfance à voir verser le sang, qu'il ait ce respect de la vie humaine que plusieurs siècles de civilisation suivie ont eu tant de peine à inculquer aux Européens. Du moins doit-on reconnaître qu'il n'y eut jamais à son passif de cruauté inutile. Il usa de rigueur quand il le fallut et aussi largement qu'il le fallut ; il n'alla jamais au delà.

Soucieux d'instruire son peuple, il avait, dans ce dessein, sollicité de Vancouver, en même temps que l'amitié de la Grande-Bretagne, l'envoi de missionnaires. Il avait dit « amitié », Vancouver entendit « protectorat », et l'on se serait attendu qu'un pays comme le sien ratifiât l'interprétation. Chose singulière, chose inconcevable : l'Angleterre et son Église demeurèrent sourdes au double appel qu'on leur adressait ; aucun missionnaire ne partit, et une tentative d'annexion de la part de lord G. Paulet en 1843 fut désavouée par son Gouvernement. C'est à la suite de cet incident que la France et l'Angleterre reconnurent officiellement l'indépendance de l'Etat havaïen, et s'engagèrent, par traité du 28 novembre 1843, à ne jamais prendre possession d'aucune partie de son territoire.

Mais la place que négligeait l'anglicanisme ne resta pas vacante. Mieux avisés, des méthodistes s'en emparèrent en 1820, envoyés par la mission de Boston. Leur arrivée inaugura le déclin de l'influence anglaise. Les nouveaux venus, gens d'une foi profonde et d'un haut mérite auquel il est juste de rendre hommage, surent travailler à la fois pour le ciel et pour leur patrie. Ils convertirent la population au christianisme, répri-

mèrent la stupéfiante facilité des mœurs, et proscrivirent les liqueurs fortes. Il leur arriva parfois d'être moins bien inspirés, comme de contraindre à se vêtir, pour des raisons tirées du troisième chapitre de la Genèse, des gens qui jusque-là s'en étaient passés. L'hygiène locale refusa de ratifier les exigences de la pudeur, et il paraît avéré que cette mesure est pour beaucoup dans l'énorme dépopulation dont elle fut suivie. Enfin ils établirent d'étroites relations entre les États-Unis et l'archipel Havaïen. Des colons américains affluèrent, mirent en valeur les richesses naturelles des îles, développèrent les cultures, y gagnèrent des fortunes et après naturalisation, formèrent la classe dirigeante en possession de toutes les fonctions publiques.

Mais cet appoint de race blanche, après avoir aidé puissamment au progrès du royaume par le capital intellectuel qu'il lui apportait, faillit entraîner sa perte. La principale source de revenus du parti américain était en effet devenue la culture de la canne à sucre, pour les produits de laquelle il trouvait un débouché certain aux États-Unis, grâce à un traité négocié par M. de Varigny sous le règne de Kaméhaméha V (1863-72), assurant l'entrée en franchise des sucres havaïens dans les ports de l'Union. Mais que ce traité vint à être dénoncé par le gouvernement de Washington, et la ruine de tous les colons pouvait s'en suivre. Un moyen radical s'offrait de parer au danger : l'annexion des îles à la grande République, et tout aussitôt la libre entrée de leurs produits, jusque-là faveur précaire, devenait un droit définitif.

Or les monarques havaïens pouvaient bien par sa-

gesse s'entourer de conseillers de souche américaine de préférence à leur propre sang, mais on ne devait pas compter que les héritiers de Kaméhaméha, pénétrés comme lui de la grandeur de leur mission, se prêteraient à une absorption de leur patrie par un État voisin. Le conflit entre la personne royale soutenue par le sentiment populaire, et ses ministres représentants de la classe possédante, après être longtemps resté latent, éclata au début de 1893 sous le règne de Lydia Liliuokalani, reine depuis 1891 et huitième souverain de l'archipel.

On avait réussi à imposer au frère et prédécesseur de Lydia sur le trône, David Kalakaua, une constitution qui faisait dépendre l'annexion d'un simple vote du Parlement havaïen, vote facile à obtenir par surprise. Le 14 janvier 1893, la reine Lydia Liliuokalani allait rétablir avec l'assentiment des Chambres la constitution de 1866, laquelle mettait obstacle à toute cession du royaume, quand se produisit un coup de théâtre qui amena sa défaite.

Les ministres et leurs partisans, se voyant près d'être vaincus, venaient, à l'instigation du consul des États-Unis, de faire appel au navire de guerre américain *Boston*, en ce moment dans le port, et le capitaine de celui-ci avait, au mépris du droit des gens, opéré à terre une descente de troupes. Grâce à ce secours inattendu, les insurgés proclamèrent dès le lendemain la déchéance de la reine, la nomination d'un Gouvernement provisoire, et décidèrent l'envoi à Washington d'une commission chargée de solliciter le rattachement aux États-Unis.

L'annexion, encore qu'elle fût contraire à la doctrine de Monroe, qui prescrit de borner au continent seul toute

extension territoriale, comptait aux États-Unis de nombreux partisans, entre autres le président Harrisson alors arrivé presque au terme de ses pouvoirs, lequel se hâta de présenter au Sénat un projet favorable. Finalement, le projet échoua devant l'opposition du successeur de Harrisson, M. Cleveland, et parce qu'il fut estimé au Sénat que son adoption serait contraire à l'intérêt bien entendu des États-Unis eux-mêmes.

M. Cleveland ne se contenta pas de retirer le projet. Il fit procéder aux Iles Havaii à une enquête à la suite de laquelle la conduite qu'avaient tenue le consul et le commandant du *Boston* fut formellement désavouée, et dans son message du 4 décembre 1893 il déclara du devoir des États-Unis de réparer le tort causé et de rétablir autant qu'il était possible le *statu quo ante* (1).

L'archipel Havaiien compte aujourd'hui 110.000 âmes environ, nombre bien faible pour sa superficie, puisqu'à même densité que la France sa population s'élèverait à plus d'un million et demi. Il entre dans ce total de 110.000, 45 000 Japonais et Chinois qui fournissent une main-d'œuvre à bas prix pour le travail des plantations, 15 000 Portugais, 3 000 Américains naturalisés et 3 à 4 000 Anglais et Allemands. L'élément canaque, en décroissance continue, est tombé à moins de 40 000 représentants.

De Français point, et de relations commerciales avec la France, pas davantage. La France, en 1857, a exigé et obtenu, malgré la résistance des missionnaires méthodistes, la signature d'un traité abaissant les droits

(1) Le projet d'annexion vient d'être inopinément repris par le président Mac-Kinley, successeur de M. Cleveland. On verra dans les articles précités de M. de Varigny les inconvénients que présente cette annexion pour les États-Unis.

de douane sur les vins et spiritueux. Seuls les négociants allemands, anglais et américains profitèrent de cette réduction de tarifs. Une fois de plus, la France a travaillé pour autrui.

Au surplus, nous ne saurions mieux faire ici que citer les termes mêmes de M. de Varigny relatifs à ce sujet : « Nous avons aux îles — dit-il (1) — un agent consulaire et diplomatique, une mission catholique; nous n'y avons ni intérêts commerciaux ni colons; notre traité y est lettre morte, notre mouvement maritime y est nul. Pourquoi, entre la colonie anglaise dans ces îles et la colonie française, l'affligeante disparité qui, pendant quatorze années de séjour, fut pour nous un constant étonnement et un patriotique regret? Des nombreux résidents anglais que nous avons connus sur cette terre lointaine, tous sont arrivés à la fortune ou tout au moins à une large aisance. De colons français, il n'y en avait pas et il n'y en a pas. Et cependant l'on eût vainement cherché terre plus hospitalière et plus fertile, climat plus beau, chances de réussite plus grandes pour l'émigrant. Je l'écrivais, je ne me lassais pas de le redire, sans succès, sans écho. L'immigration française restait nulle, nulle aussi l'importation de nos produits abandonnée aux négociants allemands. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, les choses n'ont pas changé.

Après le Palais du Gouvernement, je fus visiter l'église américaine, toute neuve en son style gothique, qui passerait inaperçue en Angleterre où les monuments de ce modèle foisonnent, mais en France serait

(1) *Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> mai 1893, page 195.

remarquée. L'église proprement dite est une sorte d'hémicycle analogue à notre Chambre des Députés, avec la chaire où nous avons la tribune, et l'orgue à la place du président. Comme il n'y a aucun signe de foi, aucune inscription pieuse, peut-être une croix quelque part et c'est tout, elle a l'air encore moins religieux que nos temples calvinistes de France; on dirait une salle de conférence. A côté, se trouvent des pièces pour les *écoles du dimanche* des enfants des divers âges, et plus loin un grand hall pour concerts pourvu d'un piano à queue et de cloisons mobiles afin qu'on puisse proportionner les dimensions au chiffre des assistants. Dans tout l'édifice, rien que des murs blancs munis de larges ouvertures, et des meubles de bois clair vernis; de la lumière, de l'aisance, une propreté invraisemblable; mais rien qui ne soit strictement utile; pas la moindre superfluité de mobilier ni d'architecture.

L'heure était venue de rentrer. Je m'acheminai vers le quai à travers de nouvelles rues, toutes larges, droites, bordées de jolies maisons, striées par de nombreux cycles conformes aux derniers modèles, ou par des voitures de maître, en général conduites par d'élégantes *misses*, en chapeau de paille et corsage clair serré par une ceinture, douées de cet air de décision et de vigueur qu'a le beau sexe de race anglaise. C'était parmi les quartiers non commerçants. Remarquez qu'en France ce sont les rues marchandes qui sont vraiment gaies, grâce au luxe des devantures et à la foule qui les emplit. Sitôt qu'on entre dans les quartiers aristocratiques, ceux qui ne servent plus que d'habitation à la classe aisée, nos villes prennent l'as-

pect de nécropoles. Et au contraire ici les plus séduisants sont ces derniers. Pourquoi? Parce que les maisons, au lieu d'être jointives, toutes pareilles de façade, toutes également plates, et de donner directement sur la rue, sont séparées de celle-ci et les unes des autres par des fleurs et de la verdure, et en outre sont toutes d'un modèle différent et d'une coupe originale. Que par économie l'on continue à donner à nos demeures la forme d'un simple rectangle, soit; mais serait-ce donc si difficile ou si coûteux que de laisser entre elles et la voie publique seulement deux mètres de fleurs ou de gazon?

Sur le quai, se trouve réuni tout Honolulu venu pour saluer le départ du courrier. Les femmes avec leur collier de fleurs au cou forment un tableau gracieux. La musique militaire joue le *God save the Queen*. Quand le *China* s'ébranle, des cris d'adieu s'échangent, des mouchoirs s'agitent. Autour du navire, une douzaine de gamins nus renouvellent les exploits de Port-Saïd, Obock et autres lieux, qui consistent à rattraper dans l'eau les sous qu'on leur lance, ou mieux encore à plonger sous la quille et reparaitre du côté opposé. Décidément ce talent est de toutes les latitudes. La seule différence est que sur les côtes de la mer Rouge, c'est le sou français qui fait prime. Ne jetez pas de sous italiens, vous vous feriez conspuer. Ici c'est au tour de la monnaie française d'être méprisée; il ne faut plus lire que de l'anglais sur les pièces.

On part. Cette jolie côte s'éloigne peu-à-peu, découvrant à mesure ses crêtes verdoyantes qui s'étagent les unes au-dessus des autres, avec des maisons sur les

pentés. La mer est d'un bleu immobile. Au couchant, derrière nous, le soleil disparaît dans les flots en embrasant tout le ciel. On se sent pénétré d'une double impression simultanée de bonheur et de mélancolie.

Et maintenant, en route pour l'Amérique.

## VII

# CALIFORNIE

### SAN-FRANCISCO

La dernière période de la traversée ne fut marquée par aucun incident. Tout à la pensée de l'arrivée prochaine, on ne songeait qu'à supputer les jours restants. La mer se maintint paisible, mais elle eût été furieuse que personne n'y aurait fait attention : l'acclimatement au roulis était maintenant achevé, et le jour où nous quittâmes le bateau, nous avions le pied marin. Il était temps.

La veille au soir, passagers et officiers du bord s'étaient tous trouvés réunis dans le petit salon, comme s'il y eût eu en chacun un même besoin de jouir une dernière fois de la société de tous ces êtres que le hasard avait rassemblés quelques semaines sur un pont de navire, et que le lendemain séparerait pour toujours. En somme, nous n'étions là que de braves gens ; quelques-uns comme nos Russes, sans doute un peu taciturnes, un peu sauvages, mais quoi ! peut-être était-ce timidité, connaissance trop imparfaite de la langue... Pour moi, je n'avais eu qu'à me louer de tous. Le général anglais

entre autres avait été charmant, mettant à ma disposition ses livres et atlas avec la meilleure grâce. On joua ce dernier soir aux jeux innocents, recherche d'une pièce de monnaie dans la salle par *warm* et *cold*, etc... Puis on se mit au piano, et j'entendis une dernière fois la belle Américaine et son amie ainsi que leurs compatriotes mâles chanter en chœur leurs airs nationaux.

Le lendemain 6 janvier 189., vers 8 h. du matin, nous franchissions le détroit du *Golden Gate* qui donne accès dans la baie de San-Francisco. Un instant après le *China* accostait, et nous nous séparions les uns des autres par des adieux chaleureux.

Je ne m'étends pas sur les ennuis propres aux arrivées, le long stationnement sur le quai à attendre le débarquement des bagages, puis dans les locaux des douanes pour la visite d'iceux. Le premier aspect des lieux n'était pas séduisant — et il a une importance énorme, ce premier aspect, c'est lui qui, trop souvent, détermine notre jugement, final — temps lugubre, air humide, pavé inégal couvert d'une boue noire, et tous ces bâtiments qui accompagnent les grands ports, docks et hangars, atrocement laids comme partout, ainsi que leur contenu, apparaux divers, empilement de voiles, de chaînes et de cordages aux odeurs gou-dronnées... Un simple rayon de soleil tombant là-dessus aurait balayé toute ces hideurs, mais il avait plu tous les jours précédents et la pluie menaçait encore. Enfin, au bout d'une heure et demie, tout étant terminé, un omnibus nous emmenait Gourny et moi à l'*Occidental hôtel*, Montgomery-street, où nous nous installâmes.

Mais avec notre arrivée en Californie, il ne faut pas se dissimuler que la partie pittoresque du voyage est

terminée. Nous voilà maintenant dans un pays de race blanche sur lequel tout a été dit, et qu'il serait dès lors puéril de paraître découvrir. Il ne reste donc qu'à signaler les caractères les plus frappants.

Au sujet de San-Francisco, rappelons d'abord brièvement son origine. La baie n'en fut explorée qu'en 1769, et à l'emplacement de la ville, il n'existait encore en 1845 qu'un simple hameau d'une centaine d'habitants. En janvier 1847 il changea son nom primitif d'*Yerba buena* pour celui de San Francisco. Son extension continuait à être fort lente quand la découverte de l'or (1847-48) en attirant en Californie les aventuriers des deux mondes vint changer sa fortune. A partir de ce moment, la ville grandit hors de toutes proportions : de 15 000 habitants en 1849, elle passe à 35 000 l'année suivante, atteint 150 000 en 1870, 300 000 en 1890 et doit compter aujourd'hui près de 400 000. Son développement est facilité par ce fait qu'à l'inverse de ce qui se passe dans la région orientale des États-Unis, où foisonnent les grandes cités, c'est le seul grand centre de la côte du Pacifique, de sorte que la plus grosse partie du mouvement d'émigration ainsi que les principales voies ferrées convergent fatalement vers lui, et que son port devient l'un des premiers du globe.

La population, très-animée, au moins dans la partie commerçante de la ville, n'offre plus cet amusant baroillage de l'Extrême-Orient ; à peine quelques Japonais et quelques Chinois, tout le reste strictement de race européenne. On y coudoie certainement moins de types divers que sur les quais de Marseille. En revanche, on est heureusement surpris de la beauté du sexe féminin, comme si le croisement des sangs espagnol et anglo-

saxon avait eu pour effet l'addition des qualités respectives et l'élimination des défauts; ardeur du regard et fulgurant éclat du teint, opulence de la chevelure, grandeur et élégance des proportions, finesse des extrémités, tout concourt à classer parmi les plus beaux échantillons de l'espèce ces ravissantes créatures.

La ville est construite d'après le système qui s'étend aujourd'hui au continent entier, un vaste réseau de rues se coupant à angle droit et isolant autant de « blocs » tous de même grandeur : chaque bloc correspond sur ses grands côtés à 100 numéros, qu'il soit ou non bâti en totalité. C'est seulement ainsi que des maisons peuvent porter le n° 4000 dans des rues où elles ne sont pas trois cents ; mais il n'y a aucun inconvénient à ces gros chiffres, et ils offrent au contraire l'avantage de renseigner exactement sur les distances.

Il n'existe pas de plaques indicatrices pour les noms des rues. A peine les peut-on lire, et très-rarement, sur les vitres de quelques becs de gaz, d'où l'obligation de déplier à chaque instant un plan de la ville. Les étrangers n'en sont pas seuls gênés, mais encore les gens d'ici qui reconnaissent le côté fâcheux de cette lacune et continuent de la tolérer par une inexplicable inconséquence.

Puisque l'occasion s'en présente, élevons-nous ici contre le reproche adressé au nom de l'art au système de voies orthogonales qui a prévalu dans les villes modernes et s'imposera de plus en plus. Victor Hugo, dans un chapitre célèbre de Notre-Dame de Paris, a décoché contre cette régularité de plan les traits de son ironie. «... Joignons-y force belles rues amusantes et variées comme la rue de Rivoli, dit-il, et je ne

désespère pas que Paris vu à vol de ballon ne présente aux yeux cette richesse de lignes, cette opulence de détails, cette diversité d'aspects, ce je ne sais quoi de grandiose dans le simple et d'inattendu dans le beau qui caractérise un damier. » Quand on lit ces choses sans opinion préalable, on épouse d'abord invariablement celle de l'auteur, parce que le charme du style tient lieu de preuve. Plus tard on se reprend. Il est indifférent que le plan d'une ville ressemble ou non à un damier, car lorsqu'on est dans une ville, on n'en voit pas le plan, mais seulement la rue ou le carrefour où l'on se trouve, et il serait exagéré de prétendre que la vue d'une rue tortueuse ou d'un espace informe a plus d'attrait que celle d'une longue perspective rectiligne ou d'une place à figure simple : rectangle ou cercle. Il semble bien, par exemple, que ce qui fait l'incomparable majesté de la place de la Concorde, est précisément la régularité absolue, la symétrie parfaite de toutes les parties. Et quand bien même le Palais Bourbon en soi serait banal, et cela se peut, et quand bien même, ce que nul n'accordera, la Madeleine et les palais de Gabriel seraient de la camelote, il n'importe : par l'effet seul de l'irréprochable ordonnance des éléments, l'ensemble demeure splendide. Mais détruisez par la pensée le parallélisme et la perpendicularité de ces lignes, gauchissez les avenues et obliquez ces façades, vous verrez ce qui reste de cette merveille. C'est qu'en effet, comme le dit le même Victor Hugo, et dans le même chapitre, car il n'aurait pas eu le génie du verbe, s'il n'avait su trouver d'heureuses formules pour toutes les thèses : « La géométrie est une harmonie. »

Ce qu'il faut combattre au nom de l'esthétique est la répétition à l'infini du même type de maison de l'une à l'autre extrémité des rues. Ne faites donc pas de chacune la même insipide caserne avec toutes ses fenêtres identiques, variez les styles, variez les formes, mettez de la couleur, à la pierre mêlez des émaux, sortez donc aussi des façades plates, et vous obtiendrez ainsi cette « opulence de détails » et cette « diversité d'aspects » que réclame le poète. Mais toutes ces qualités sont parfaitement conciliables avec la rectitude des voies et leur perpendicularité entre elles.

Et qui ne comprend en revanche combien cette disposition facilite le développement de la locomotion, la pose des lignes de tramways, la construction des égouts, l'établissement des réseaux aériens et souterrains dont aucune ville aujourd'hui ne peut se passer, fils de télégraphe et de téléphone, conduites d'eau et conduites de gaz !...

Lorsque, dans notre Paris moderne, on démolit à trop longs intervalles quelques vieux quartiers pour le plus grand profit de la commodité, de la propreté et de l'hygiène, il se trouve toujours dans la presse quelque *laudator temporis acti* pour déplorer ces « coupes sombres » au nom de l'art. Car on ose prononcer ce mot ! On tente d'abriter sous cette égide sainte la cause de la saleté, et c'est par amour de l'art qu'on s'apitoye sur la disparition de ces ruelles au pavé ignoble où ne pénètre ni air ni lumière. Parce que, dans le nombre des mesures qui les bordent, se rencontre par hasard à l'une d'elles quelque curieux détail d'architecture, on nous presse, pour épargner ce mince chef-d'œuvre, de conserver indéfiniment ces répugnants débris des vieux

âges! Laissez dire les tardigrades et continuez à démolir : vous n'aurez pas seulement assaini les villes, vous aurez travaillé à leur rajeunissement et à leur vraie beauté.

Revenons à San-Francisco, à « Frisco », comme ils disent. La ville est assez mal pavée et la moindre pluie suffit à l'emplir de boue. On a pris du moins la précaution, à l'endroit où les trottoirs sont coupés par des rues transversales, de remplacer, pour la portion de chaussée qui les sépare, le pavage ordinaire par de larges dalles d'un mètre de côté. En cet endroit, la rue reste à-peu-près propre, de sorte que l'infortuné piéton peut aller d'un point quelconque à un autre sans trop se salir. Le moyen est des plus simples, mais encore fallait-il y songer, et je ne vois pas qu'en France on s'en soit avisé.

Dans cette agglomération de bâtisses, il faut évidemment ménager de distance en distance quelque espace libre où verdoient les arbres, pour la satisfaction des yeux et les ébats de l'enfance. Qu'à cela ne tienne : la suppression d'un bloc donne un petit *square*, et la suppression de quatre blocs contigus en fait un grand. Là s'épanouissent quelques corbeilles de fleurs et quelques arpents de gazon au milieu d'allées serpentineuses où les vieillards promènent leurs rhumatismes pendant que leurs bonshommes d'héritiers édifient gravement leurs tas de sable.

La rue principale est *Market-street*, très-populeuse, immensément plus longue et plus large que notre rue de la Paix ou notre avenue de l'Opéra, et garnie d'un bout à l'autre de riches magasins. Le soir tous s'illuminent au gaz et à l'électricité, et se closent pour la

nuit d'un simple tour de clé, sans que rien vienne masquer leurs glaces, derrière lesquelles les lumières continuent de briller jusqu'au matin. L'économie d'un système de fermeture compense le coût de l'éclairage, et comme cet éclairage même facilite la surveillance de la police, la sécurité n'est pas diminuée.

Toutes ces rues qui d'année en année s'allongent dans la campagne sont sillonnées d'un nombre incalculable de véhicules. Très-peu de voitures particulières, peu d'omnibus et de tramways à chevaux, mais un développement prodigieux de *cars* électriques. La plupart des voies ont leurs deux lignes d'aller et retour, et Market-street en a quatre. Il est visible en effet que deux seraient insuffisantes; les voitures se suivraient à intervalles trop rapprochés pour pouvoir impunément donner toute leur vitesse. C'est donc, d'un bout à l'autre, un incessant charivari d'appels de trompe et de sonneries diverses dont on est assourdi le premier jour, mais auquel on se fait bien vite. Le prix de la place est de vingt-cinq centimes quel que soit le parcours, avec faculté de changer de voiture au moyen d'une correspondance. Il y a deux modes de traction : celui de la prise aérienne ou du *trolley*, celui de la prise souterraine, ou du *grip*, dans lequel les voitures saisissent ou lâchent à volonté, entre deux mâchoires, un fil sans fin animé d'une vitesse convenable et qui les entraîne avec elles.

La traction électrique, plus propre que la traction animale en ce qu'elle supprime le fumier dans les rues, est sensiblement plus rapide. Elle permet l'ascension des pentes les plus raides à pleine vitesse. Dans la rue California, le car gravit des côtes de 15 de-

grés sans ralentir sa marche, et il n'en paraît pas plus essoufflé. Chez nous, pour la moindre montée, il nous faut recourir au cheval de renfort qu'escorte au pas son cornac. Un conseil municipal yankee ne supporterait pas huit jours ces lenteurs dont s'accommode si bien la patience du public parisien. Mais puisqu'il ne se plaint pas, ce bon public, pourquoi viendrait-on bouleverser ses habitudes ?

Il y a donc ici au-dessus des têtes, dans la plupart des rues, un assez grand nombre de fils, fils latéraux pour le télégraphe, fils médians pour les cars. On ne saurait dire que leur multiplicité soit plaisante, mais il est certain qu'on s'exagère leur laideur, et que c'est là une détestable raison que nous donne Paris pour s'excuser de ne point adopter les tramways à trolley. Au bout d'une semaine on ne remarque plus ce réseau de fils, et on continue de jouir des avantages de locomotion qu'il représente. C'est encore ici un cas où la pure routine, l'horreur du mieux, se cache sous un prétendu goût artistique dont on fera bien de n'être pas dupe.

Dans la ville commerçante qui comprend les plus grands édifices, le nombre de six étages est rarement dépassé. Les maisons ne sont donc guère plus hautes que dans nos grandes villes et n'en diffèrent que par la grande généralisation des *bow-windows* ou fenêtres en saillie, le plus souvent en forme de demi-prisme hexagonal, qui permettent les vues latérales sur la rue, sans qu'on soit obligé de sortir sur un balcon. C'en est pas autre chose que le système bastionné, transporté de la fortification militaire aux bâtiments civils. On y

gagne le double bénéfice d'un intérieur plus commode et d'un extérieur plus pittoresque.

Quelques immeubles poussent jusqu'à huit et neuf étages. Ils sont franchement laids, non que cette hauteur soit inconciliable avec la beauté, mais parce qu'on semble n'avoir rien fait pour dissimuler l'écrasante lourdeur qui en résulte. On se contente d'associer les étages deux à deux en séparant ces couples successifs par des bandeaux plus accusés, ce qui est insuffisant. L'uniforme couleur grise de toutes ces constructions ajoute encore à la tristesse de leur aspect.

Il va sans dire que, dans toutes, on a prodigué les ascenseurs. Ce rouage, superflu jusqu'à trois étages, à partir de quatre est utile, à partir de cinq indispensable. En France, nous sommes lents à l'adopter. A Paris même, si l'on excepte les grands hôtels, peu de maisons en sont pourvues ; en province, on l'ignore absolument. Ici l'augmentation du nombre d'étages le rend obligatoire, et comme on n'entend pas seulement épargner sa fatigue, mais surtout son temps, ces ascenseurs sont ultra-rapides ; ils transportent en un clin d'œil aux étages supérieurs, alors qu'en France on a encore plus tôt fait de prendre l'escalier. Au reste, c'est cette passion de gagner du temps, de précipiter toujours davantage le cours de la vie, qui a imposé leur physionomie et leur agencement aux cités américaines. C'est elle qui a assigné aux rues leur direction strictement rectiligne et a triplé leur largeur pour que les cars puissent s'y multiplier à l'aise et s'y lancer à toute vitesse. Mais cet accroissement de largeur diminuant la surface habitée a entraîné l'augmentation du nombre d'étages, de façon qu'on regagnât en hauteur ce qu'on

perdait en superficie. C'est ainsi que toutes les dimensions des maisons et des rues augmentant de concert, les villes d'Amérique apparaissent comme des amplifications des nôtres à l'échelle du double ou du triple, à l'inverse des villes chinoises et annamites, qui semblent en être au contraire des réductions au demi ou au tiers. Enfin, l'accroissement du nombre d'étages a amené à la suite les ascenseurs, et des ascenseurs rapides. Ainsi tout s'enchaîne par une inflexible logique.

Dans les quartiers aristocratiques réservés aux habitations privées, les lourdes bâtisses jointives font place à des maisons détachées, d'un à deux étages au plus, une par famille, et l'on ne peut qu'être frappé, plus encore qu'au Japon et aux îles Havaii, de la richesse, de l'élégance, de la coquetterie de toutes ces villas encadrées de fleurs et de verdure. Mais ici puis-je faire autre chose que répéter ce que j'ai dit précédemment sur l'exquise originalité de ces constructions de bois, où le bois parvient à imiter la pierre avec une perfection inattendue, se pliant à tous les motifs et tous les genres de décoration, avec naturellement plus de souplesse et de légèreté. Peut-être un œil exercé découvrira-t-il à la longue une certaine uniformité de style, mais une première observation rapide ne voit que des différences. Saillies d'angle ou de milieu, tourelles rondes ou polygonales, perrons et marquises, portiques et colonnades, médaillons, flèches, serres courant le long des flancs, fenêtres de toutes formes, isolées ou associées, on constate avec plaisir qu'on a cherché la variété et su l'obtenir, et, croyez-le bien, sans accroc fait à l'art, car tout ceci est, en vérité, du goût le plus discret et le

plus sûr. Comme couleur, il n'y a plus la gamme entière de teintes remarquée en Extrême-Orient, mais seulement les tons blancs, gris et crème. En revanche la décoration sculpturale est plus soignée.

En somme, l'aspect général est très-riche, et, pour un grand nombre de ces demeures, on conçoit que seuls les privilégiés de la fortune puissent les posséder. C'est qu'en effet San-Francisco sert de ville de plaisance à un grand nombre de millionnaires américains qui viennent passer ici la saison favorable et retournent ensuite dans leur État.

Le bois a été choisi de préférence à la pierre, car, puisqu'il est ici à donation et non moins décoratif, pourquoi chercher autre chose ? Il est vrai qu'il dure infiniment moins, mais cette question de durée intéresse peu les gens de cette race, nullement soucieux, comme nous, de laisser des fortunes et des habitations toutes faites à leurs descendants.

Il a fallu toutefois prendre, contre les chances d'incendie forcément plus grandes, des précautions spéciales. C'est ici que l'imagination nationale s'est donnée carrière, et elle a trouvé au problème une foule de solutions ingénieuses. Tantôt ce sont des conduites d'eau courant dans les plafonds et percées de trous bouchés par un alliage que la chaleur de l'incendie fera fondre à la température convenable. Tantôt la chaleur, en provoquant la dilatation d'organes de métal, amène entre eux un contact et établit ainsi le passage d'un courant électrique commandant une sonnerie, de façon que l'incendie est condamné à carillonner lui-même sa présence. En outre, le long des murs extérieurs, sont fixées, à chaque immeuble, par décision des pouvoirs

locaux, des échelles de fer verticales, pour faciliter l'évasion éventuelle du personnel.

Comme monuments publics, le plus remarquable m'a paru le *City-Hall* ou Hôtel-de-Ville, récemment terminé, de style classique, avec un grand assortiment de colonnes corinthiennes et un dôme élevé qui le signale au loin.

Les églises appartiennent en général au style gothique. On voit de distance en distance leurs flèches dentelées percer le ciel, mais il ne semble pas qu'aucune d'elles dépasse l'honnête moyenne des constructions de ce genre.

Comme bâtiments spéciaux tranchant sur l'ensemble il faut mentionner les grandes banques, les caisses d'épargne, les offices de journaux et les hôtels de voyageurs.

Ces derniers surtout affectent volontiers des dimensions cyclopéennes, et leur architecture se livre à des fantaisies bizarres qu'il ne faut pas regretter puisqu'elles prêtent à rire. On en voit qui prennent des dehors de forteresses moyen-âge avec machicoulis et hautes tours rondes à toit en éteignoir. Cet appareil féodal n'empêche pas les logements d'être, à l'intérieur, truqués à l'américaine, suivant les formules les plus récentes. Télégraphe et téléphone, eau froide et eau chaude, ascension instantanée des menus paquets, on a chez soi toutes les facilités de l'existence matérielle par le simple maniement d'un bouton ou d'un robinet.

Il y a des chambres très-convenables pour un dollar par jour, repas non compris. A partir de deux dollars, l'appartement comporte un cabinet de toilette avec baignoire et douches dont les robinets sont toujours

prêts, d'où la facilité de prendre à toute heure, sans déranger personne et sans une minute d'attente, des bains chauds et froids. Bien entendu, les voyageurs dont le logement, de prix plus modique, ne comprend pas de baignoire, ont toujours la jouissance, sans supplément de prix, des salles de bains banales que contient l'hôtel. Il y a aussi, comme partout aujourd'hui, des salles de correspondance et de conversation, avec piano, albums de vues photographiques et *guide-books*. Ces salles sont toujours très-spacieuses, bien éclairées, décorées avec goût, voire avec luxe.

Le service laisse à désirer. On n'apprête pas les chaussures et on ne brosse pas les habits.

Les repas sont servis à l'américaine, c'est-à-dire tous les plats à la fois, comme il convient à des gens toujours pressés.

Le *Palace-hôtel* est de tous le plus remarquable par ses proportions géantes. Passé à l'état de curiosité locale, on le fait volontiers visiter aux étrangers. Il n'a que sept étages, mais occupe à lui seul tout un bloc, et a coûté trente-cinq millions de francs. Au centre, suivant le plan que nous avons déjà rencontré à Hongkong, se trouve un hall immense montant jusqu'au faite, et éclairé par la toiture, sur lequel donnent les vérandahs de tous les étages. Le soir, avec l'illumination de son éclairage électrique, l'effet de cet énorme vaisseau est saisissant ; partout des ascenseurs, des enfilades de salons de réception de toutes grandeurs et de tous styles, des salles de lecture munies de tous les journaux, et, ce qui est le principal, des chambres de tous prix très confortables.

Frisco a mieux que ses hôtels, il a ses restaurants. On en trouve de toutes nationalités, anglo-américains d'abord, et aussi français, italiens, espagnols, allemands, etc. Et on en trouve de tous prix, depuis un dollar et plus par repas jusqu'à dix *cents*, c'est-à-dire cinquante centimes. Mais le fait à noter est celui-ci : quel que soit le prix, même si c'est cette somme dérisoire de dix cents, l'appétit le plus exigeant a de quoi se satisfaire par suite de l'abondance de la nourriture due à son bon marché fabuleux. Entrez à Paris dans un établissement Duval et demandez une sole ; on vous sert un poisson de vingt centimètres de long, et de l'épaisseur d'une pièce de quarante sous. Faites ici la même commande, on vous apporte pour vous tout seul une sole monstre où quatre personnes trouveront leur pâture. Et sans que vous l'ayez demandé, le poisson sera escorté d'une foule de légumes, choux, salade, pommes-de-terre apprêtées de dix façons, au point qu'un seul service peut faire à lui seul tout le repas. Pour les viandes, mêmes énormes portions, toujours d'excellente qualité, et accompagnées de la même théorie de légumes. Et je ne parle pas ici d'un établissement spécial, mais du premier venu : dans quelque rue que vous soyez à l'heure du dîner, avisez le premier restaurant et entrez sans crainte, vous serez servi à souhait, et toujours avec cette propreté qu'exige l'Anglo-Saxon. Seules, les serviettes étonnent par leurs dimensions exigües.

Le prix des boissons est toujours compté à part.

La plupart des restaurants sont précédés, sur la rue, d'une pâtisserie qui ne fait qu'un avec eux, et où l'on trouve à foison des gâteaux, des crèmes et des glaces

de toute espèce. Il semble qu'on soit beaucoup plus friand qu'en France de ce genre de mets, car tout le monde ici en consomme. Un ouvrier qu'on verrait chez nous entrer chez un pâtissier pour y prendre un éclair au café semblerait ridicule; à Frisco, le fait est courant. Et il est vrai qu'un éclair au café vaut mieux qu'un verre d'absinthe.

Une autre supériorité de ces restaurants sur les nôtres, est qu'à l'exemple de nos cafés les journaux y sont gratuitement fournis.

Leur nombre à San-Francisco, comme dans toutes les grandes cités de l'Union, est très-élevé. Ils ont en général vingt-quatre pages, en une ou deux éditions par jour. Ce chiffre excessif résulte quelque peu du système monétaire lui-même, lequel a rejeté la monnaie de billon et n'admet plus comme pièce minima que celle de cinq *cents*, soit vingt-cinq centimes. Il est clair que, pour une pareille somme, on a droit à beaucoup de papier noirci.

De quoi le noircit-on ? D'annonces de tout genre et de questions d'intérêt local. Non seulement les nouvelles d'Europe sont résumées en quelques lignes, mais il ne paraît pas que celles de Washington, tout en étant, on le conçoit, plus développées, soient elles-mêmes autre chose qu'un accessoire.

Les bonnes gens qui en France, quand le Gouvernement prend une décision qu'ils réprouvent, ou qu'une séance de la Chambre n'a pas eu toute la dignité désirable, se demandent en gémissant ce que les autres peuples doivent penser de nous, que ces bonnes gens se rassurent: les autres peuples n'en pensent rien parce

qu'ils ne s'en occupent pas. Ils ont d'autres chats à fouetter; ils ont leurs propres affaires, comme nous les nôtres; et ils portent aux nôtres juste le degré d'attention que nous portons aux leurs, ne plus ne moins. Car, bien que notre vanité nationale en doive difficilement convenir, il n'y a pas de raison pour que le Français préoccupe l'étranger plus que l'étranger n'intéresse le Français.

Il en résulte que, lorsqu'on ne cherche dans ces journaux que ce qui touche sa propre patrie, ce qui est à peu-près mon cas, ils sont très-vite lus, malgré leurs vingt-quatre pages. Une douzaine de lignes de télégrammes résumant les faits saillants: chute d'un ministère, vote d'une loi; puis, quelque part plus loin, la correspondance de Paris où l'on apprécie, en un tiers de colonne, les choses de France.

Là seulement peut se découvrir quelque trace de jugement sur notre caractère, et deux choses entre autres paraissent frapper les Américains.

D'abord, notre peu d'esprit de légalité. La Constitution de 1875 dure par la force des choses, mais en soi elle n'est pas populaire, et aucun parti ne se ferait scrupule de la violer le cas échéant. Un correspondant rend compte d'un entretien qu'il a eu avec un député socialiste en vue, et celui-ci a fait allusion à un changement de régime par des moyens révolutionnaires. « Ainsi voilà un membre du Parlement, un législateur, qui, calmement, avec un beau sang-froid, parle d'insurrection, de recours à la violence!... » Et notre Américain n'en revient pas! Ainsi il n'y a donc pas encore en France une Constitution reconnue et acceptée de tous les partis, à l'abri de laquelle, et sans plus la

mettre en discussion elle-même, les Français puissent traiter toutes les questions d'ordre social et économique dont la solution leur importe?... Conçoit-on une société commerciale ou industrielle qui passerait son temps à reviser son règlement intérieur? Et la France, qui existe depuis quatorze siècles, n'a pas encore trouvé le règlement qui lui convient! Qu'il y ait désaccord sur un article, soit: on l'examine et au besoin le change. Mais le désaccord porte sur tout!... Et notre homme en est stupéfait, car pour lui, comme pour tous ses compatriotes, les lignes générales du régime des peuples modernes sont depuis longtemps tracées: il faut un Pouvoir Législatif très-fort, toujours composé de deux Chambres, et un Pouvoir Exécutif également fort; chacun de ces deux Pouvoirs, d'origine populaire, se mouvant dans une sphère bien délimitée, et souverain dans sa sphère. Or, la France n'a pas encore trouvé l'équilibre à réaliser entre le Législatif et l'Exécutif, et elle passe du régime où l'Exécutif est tout, à celui où il n'est presque rien.

Le second trait national qui semble étonner les Américains est notre fureur de nous diviser entre nous sur des vétilles. Les différences d'opinion entre les principaux leaders français, disent-ils, sont insignifiantes. Les radicaux, quand ils sont au pouvoir, se comportent, à des infiniment petits près, comme les opportunistes. D'où vient donc que tant de réformes sur lesquelles tous sont d'accord n'aboutissent pas?...

Hélas! la raison est simple: c'est que la haine contre les personnes est plus forte que le zèle pour les réformes. Les adversaires ne veulent pas que leurs bulletins de vote fraternisent dans l'urne, et chaque parti

abdique ses doctrines dès qu'il les voit adopter par l'autre.

Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,  
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

D'ailleurs ces critiques portées par les Américains sont toujours énoncées très-succinctement et sans aucun ton d'ironie ni intention blessante, comme une simple observation qu'on note en passant.

La majeure partie du journal est donc consacrée à la discussion des projets de loi locaux et à la critique des actes du Gouvernement californien. On s'aperçoit, quand on y jette un coup-d'œil, que les accusations de vénalité jouent un rôle prépondérant, car à chaque page, dans chaque gazette et chaque jour, on voit revenir les mots de « *bribe* » et de « *bribery* », mais il ne faut pas oublier que nous sommes aux États-Unis, et que ces accusations n'y font pas scandale comme chez nous. Quand elles sont fondées, elles ne déshonorent pas l'individu ; le rôle de l'argent dans les élections, et dans les nominations des fonctionnaires de tous ordres, semble être universellement admis et considéré comme légitime. Quand elles sont mensongères, celui contre lequel on les a portées ne s'en émeut pas autrement. Ici la maxime de Beaumarchais : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose », est radicalement fausse.

Et à cet égard, c'est encore un sujet d'étonnement pour les Américains, de voir à quel point les Français ont l'épiderme sensible. Ils n'ont pas compris que M. Casimir-Périer ait pu prendre à cœur les injures dont il fut abreuvé durant sa courte présidence au point

de se démettre. M. Cleveland et ses principaux collaborateurs, disent-ils, ont été infiniment plus attaqués, avec plus encore de violence et de mauvaise foi, et celui d'entre eux qui eût songé pour si peu à résigner ses pouvoirs aurait prêté à rire.

Par malheur, ces attaques chez nous, même manifestement iniques ou stupides, finissent toujours, quand la campagne est bien menée, par émouvoir les masses, contrairement à ce qui se passe en Amérique, de sorte que celui qu'elles visent, quelques services qu'il ait rendus au pays, si intègre, si éminent, si patriote qu'il soit, en est toujours sûrement atteint.



Après la ville, les parcs. Nous allâmes voir ceux qu'on nous indiqua comme les plus beaux, le *Golden-gate park* et le *Sutro-heights*.

Le premier plein de beaux arbres et de vertes pelouses, orné de quelques statues de gloires nationales, — entre autres, le Président Garfield, mort assassiné durant son mandat, comme Lincoln et avant Carnot — est surtout remarquable par la beauté de ses serres, riches de toutes les variétés de la flore tropicale. Mais les connaissances techniques me manquent pour en parler utilement.

Le *Sutro-heights*, propriété privée, mais ouverte au public, de M. Sutro, ancien maire de San-Francisco, est situé à l'Ouest de la ville, sur la falaise qui commande l'entrée du Golden-Gate. Il faut pour s'y rendre près d'une heure de chemin de fer par une voie qui longe la crête. On a ainsi vue sur tout le détroit, large

de deux à trois kilomètres, dont les eaux scintillent joyeusement au soleil. Des navires entrent et sortent, voiles déployées, à peine perceptibles à la distance d'où nous les apercevons. Sur la côte opposée, des collines aux teintes bleues nous font vis-à-vis.

Le parc lui-même, très-grand, très-beau, abonde comme le précédent en arbres magnifiques et en riches serres. On y croise de plus tout un peuple de statues, reproductions des chefs-d'œuvre de l'art antique ou moderne, Apollon du Belvédère, Vénus de Milo, Diane à la biche, Diane de Gabies, Vénus de Canova, des Antinoos, des gladiateurs, des discoboles, des amours. Partout leurs blanches formes tranchent sur le vert du feuillage, et l'on ne se plaindrait pas de cette profusion si la qualité répondait à la quantité, mais il est trop évident que ces copies sont d'une production inférieure.

A l'extrémité du domaine, sur le versant de la pleine mer, court tout le long, surplombant la falaise, un balcon de bois, d'où l'on découvre un immense horizon. La douceur printanière de la température en ce point qui depuis plusieurs heures reçoit le soleil contraste heureusement avec l'air humide et froid qu'on a laissé à San-Francisco. A une trentaine de mètres audessous, s'étend à perte de vue la grève où déferle d'un mouvement continu la frange d'écume de l'Océan. Son bruissement monotone parvient à nos oreilles, plaintif et puissant. Vers le Nord, s'aperçoivent un groupe d'îlots sombres d'où partent des cris rauques : ce sont les « *sea-lions* » ou otaries. On les voit couvrir les rochers, replonger soudain, puis revenir à la surface, minuscules points noirs toujours en mouvement. Au Sud, s'échelonnent non loin de la plage

quelques bâtiments d'usine, puis c'est la lande nue, avec de petits bouquets de bois reliant le *Sutro-heights* au *Golden-gate Park*. Le site est superbe, et la promenade charmante. Il est fâcheux qu'il faille la venir chercher si loin.

On a récemment construit dans l'enceinte du Sutro un vaste établissement balnéaire. C'est un bâtiment de bois aux couleurs orange et vert-pomme, sorte de cirque couvert dont le centre est occupé par une immense piscine. Tout autour, des sièges en gradin pour les spectateurs; larges escaliers décorés de statues et de plantes vertes, orgue-machine, musique-hall, salle de consommation, tout ce qui est de nature à attirer les oisifs le dimanche. En cette saison, l'établissement n'est pas fréquenté, mais on a peine à croire que, même au gros de l'été, à moins que la mode s'en mêle, il puisse recevoir assez de visiteurs pour couvrir les frais.

#### LA COLONIE FRANÇAISE

Ce que nous tenions à connaître encore plus que la ville, — surtout Gourny qui, dans notre couple, représente la partie sérieuse et ne se trouve jamais assez documenté de données précises sur toutes choses, est l'état de la colonie française. C'est dans cette intention que nous fûmes nous présenter dès le premier jour au consul de France, M. de L<sup>\*\*\*</sup>, dont tout le monde ici loue très-fort le caractère et la haute capacité, et de qui nous reçûmes le meilleur accueil. Il voulut bien nous faire ouvrir les portes du *Cercle Français* et de son propre club, nous mit en relations avec quelques-uns

de nos nationaux, et c'est à lui surtout que nous devons de n'être pas restés isolés dans cette période de notre voyage comme nous l'avions été jusque-là. Il est vrai que jusqu'alors nous n'avions partout fait que passer.

La colonie française compte à-peu-près 6.000 âmes. Beaucoup de gens du Sud-Ouest de la France, surtout des Béarnais, venus pour la culture de la vigne, ou exerçant de petits métiers : porteurs, décrotteurs, garçons de café, coiffeurs; en grand nombre, des restaurateurs, des cuisiniers et des hôteliers.

Je ne sais si c'est aussi aux Français qu'il faut attribuer l'importation, sur ce sol, de l'industrie du blanchissage, mais je vois que toutes les buanderies portent comme enseigne *french laundry*, quelle que soit la nationalité de ceux ou celles qui les tiennent. Je remarque de plus que le linge qu'on nous rapporte est toujours blanchi, glacé et repassé avec un art exquis. Sur quoi la question se pose si les snobs, j'entends les snobs authentiques, convaincus, au lieu de se faire blanchir à Londres, ce qui est aujourd'hui bien vulgaire, ne feraient pas mieux de porter désormais leur clientèle à San-Francisco. Cinq à six jours pour la traversée de l'Atlantique, autant pour celle des États-Unis, en moins d'un mois ils auraient leur linge. C'est assurément la combinaison la plus *select*.

On compte enfin à la tête de la colonie des représentants de toutes les professions libérales, et un haut commerce très-riche qui jouit d'une considération universelle. On peut dire d'ailleurs que tous nos colons sont vus d'un bon œil; on rend unanimement justice à leur capacité de travail ainsi qu'à leur esprit d'ingéniosité et d'économie. On va même jusqu'à faire hon-

neur aux Français d'avoir, au début de la colonisation, par les qualités de sociabilité de leur race, contribué à adoucir les mœurs un peu rudes des premiers immigrants d'origine anglo-saxonne, et développé dans la population le goût des arts avec le besoin d'une vie plus luxueuse et plus élégante.

On ne leur adresse qu'un reproche, celui qu'on leur fait partout, qui est d'être inassimilables. Tous les autres éléments étrangers, principalement les Irlandais et les Allemands, se fondent merveilleusement vite dans la masse américaine. Ils viennent ici sans esprit de retour, apprennent la langue du pays s'ils ne la savent déjà, et font souche de parfaits Yankees. Les Français restent obstinément Français et nourrissent toujours l'intention de retourner chez eux le plus tôt qu'ils pourront. Dans ces conditions, ils n'apprennent d'anglais que ce qu'il leur est impossible d'ignorer. Ils sont dans le pays mais non du pays. Aussi n'y ont-ils jamais eu de valeur politique: nombreux comme ils sont, 30 000 au moins dans tout l'État de Californie, il n'eût tenu qu'à eux, en se faisant citoyens, de peser dans la balance ; ils ne s'en sont pas souciés et sont demeurés étrangers.

Tel est le grief, et il est certain qu'au point de vue américain il est fondé. Mais ce qui nous importe est l'intérêt de la France, et il est assez difficile de distinguer exactement ce qu'exige ici cet intérêt. On est fier de penser qu'en aucun lieu le Français n'oublie sa patrie, et d'autre part il serait souvent mieux en mesure de la servir en acquérant la nationalité du pays où il se fixe, et par elle, les droits, privilèges et moyens d'action qu'elle confère.

Quoi qu'il en soit, ce à quoi l'on ne peut qu'applaudir sans réserve est le patriotisme ardent dont nos nationaux de Californie ont toujours fait et continuent à faire preuve. A ce sujet, on ne lira pas sans intérêt le livre si documenté publié par M. Daniel Lévy (1), l'un des Français de San-Francisco qui ont le plus fait pour la cause française. En même temps que l'historique et les vicissitudes des nombreuses fondations, charitables et autres, dues à nos colons, on y voit notamment quel magnifique exemple de solidarité nationale ils donnèrent en 1870-71, combien unanimes et fructueux furent leurs efforts pour venir en aide à la mère patrie. Du jour de la déclaration de guerre jusqu'à la libération du territoire, les envois d'argent au Gouvernement ne cessèrent pas. Jusqu'à 1 600 000 francs furent ainsi envoyés par ce petit noyau de 30 000 Français, soit 50 francs par tête ; et si l'on songe que la plupart d'entre eux occupent de très-modestes situations, on se rendra compte de ce qu'ont dû donner les favorisés de la fortune. Entre tous, riches et pauvres, ce fut une lutte de générosité, et tous, selon leurs moyens, firent plus que leur devoir. On conserve avec orgueil à la Bibliothèque française de San-Francisco les autographes par lesquelles L. Gambetta, Jules Favre et Thiers témoignèrent officiellement à nos compatriotes la reconnaissance de la patrie pour leurs généreux envois.

Citons maintenant les principales Œuvres françaises.

1° — *La Société française de Bienfaisance mu-*

(1) *Les Français en Californie*, par Daniel Lévy. San-Francisco, Grégoire, Tauzy et C<sup>ie</sup>.

*tuelle*, fondée à San-Francisco dès la fin de 1851, c'est-à-dire au lendemain du peuplement de la Californie. Depuis lors, la Société n'a cessé de prospérer, et elle vient d'inaugurer récemment un nouvel hôpital de 175 lits, magnifique immeuble de 1 500 000 francs que nous avons visité, situé à l'une des extrémités de la ville, dans un emplacement très-sain, et qui peut être considéré comme le modèle du genre. Il consiste en une série de pavillons séparés par des jardins et que réunissent entre eux des galeries vitrées. Électricité, appareils d'aération, de chauffage, d'arrosage, dispositifs contre l'incendie, monte-charges, laboratoire, tout a été étudié et installé d'après un goût parfait.

2° — Le *Cercle français*, fondé en 1884, et établi *Post-Street* dans un beau et vaste local, comprenant des salles de réception, de lecture, de jeu, billards, piano, etc... le tout richement meublé. Je ne crois pas qu'en France il y ait, même dans nos grandes villes, beaucoup de cercles comparables. Mais ici l'on est talonné par la concurrence, et il ne faut pas être inférieur aux autres clubs de la ville. Appendus aux murs, on voit les portraits de toutes les illustrations de la France contemporaine, entre autres celui de Thiers et de tous les présidents qui se sont succédé depuis lors. Au reste, dans tous les milieux français, j'ai vu ici le portrait de Thiers. Il semble qu'on y reconnaisse en lui mieux qu'en France même, et surtout mieux qu'à Marseille sa ville natale, ce qu'il fut réellement : le restaurateur de la patrie après ses désastres et le vrai fondateur de la République.

On voit aussi les images de Gambetta, de V. Hugo,

et aussi le général Boulanger dans le costume de mineur qu'on lui fit revêtir à San-Francisco pour visiter une mine, lors du voyage qu'il fit en Amérique en 1881.

3<sup>o</sup> — La *Ligue nationale française* fondée en 1871 pour resserrer les liens de solidarité entre tous les Français, et venir en aide aux Alsaciens-Lorrains. Dans ce dessein, la Ligue avait d'abord créé en faveur de ces derniers, immigrant en Californie, un bureau d'aide et de placement qui a rendu de grands services. L'immigration s'étant terminée en 1878, la Ligue a consacré ses efforts à la création d'une *Bibliothèque française*, installée aujourd'hui rue Sutter, riche de 15 000 volumes, et qui entretient dans les classes instruites de San-Francisco le goût de notre littérature, car elle compte parmi ses abonnés un grand nombre d'Américains. Pour mieux attirer et retenir cette catégorie de lecteurs, elle a eu soin d'ailleurs de se munir de livres anglais dont elle possède près de 2 000. Le prix de l'abonnement joint aux cotisations des membres de la Ligue subvient, aux dépenses dont la principale est le loyer.

Comme ressources de lecture, le Cercle Français n'a guère que les périodiques : *Revue des Deux-Mondes*, *Illustration*, *Monde illustré*, etc., de sorte qu'à cet égard les deux institutions se complètent bien l'une l'autre. Quand on compare les vastes dimensions du cercle avec le local exigu de la Bibliothèque, sur les rayons de laquelle les volumes s'entassent au point qu'il semble difficile d'y en ajouter seulement cent, on se prend à souhaiter une fusion des deux, de façon que chacun procure à l'autre ce qui lui manque. Mais quand nous émettes cette idée, on nous fit entendre que

sa réalisation se heurte à des difficultés qui, paraît-il, la rendent impossible.

La colonie française, bien que n'augmentant plus en nombre, est donc en résumé dans un état prospère. San-Francisco est peut-être une des villes du monde où nos nationaux ont encore le mieux su rester groupés. Et pourtant là aussi viennent se faire jour les malheureuses tendances de notre race à se diviser et subdiviser à l'infini en groupes et sous-groupes, au grand détriment de notre influence et de notre réputation. Pendant que nous étions à San-Francisco, une certaine fraction de la colonie n'essayait-elle pas de créer une « Ligue d'Henri IV » où auraient seuls droit de vote les originaires de quatre départements : Landes, Gers, Hautes et Basses-Pyrénées ! On voit aisément le défaut d'institutions pareilles : toutes aboutissent évidemment à des versements d'espèces, et comme les ressources financières de personne ne sont illimitées, il est clair que, quand on donne aux unes, on se dispense de contribuer aux autres. C'est donc une concurrence fatale aux associations déjà existantes, dans le cas présent, la Société de Bienfaisance ouverte à tous les Français sans distinction ; finalement c'est une dispersion et par suite un gaspillage de nos deniers, remplaçant leur concentration et leur efficacité. Naturellement le projet était combattu par les Français originaires d'autres départements, et la feuille française, le *Franco-Californien*, journal quotidien de quatre pages, publiait impartialement les lettres pour et contre. Mais on devine bien que dans ces plaidoyers la partie arguments devient vite négligeable et doit céder une place de plus en plus grande aux personnalités blessantes, de sorte

qu'un étranger, lisant par curiosité notre feuille, y eût vu quoi, remplissant deux pages sur quatre ? des attaques de Français contre Français ! C'est malheureusement sur de pareils faits qu'on nous juge, et il n'en faut pas davantage pour écarter l'estime. Quand nous disons du mal les uns des autres, l'étranger est toujours disposé à nous croire ; c'est ce que les Français oublient trop.

J'ignore ce qu'est devenu ce projet, et j'espère qu'il a échoué.

Le Cercle français et la Bibliothèque nous furent très précieux ; nous y passâmes un grand nombre de séances à jouir des avantages de lectures et de conversation qu'ils nous offraient. M. de L<sup>\*\*\*</sup>, notre consul, nous procura aussi des cartes d'entrée pour *l'Olympic club*, cercle aristocratique établi dans un local somptueux, abonné à toutes les feuilles de l'univers et remarquable surtout par sa vaste piscine où l'on peut voir à toute heure du jour prendre leurs ébats et nager comme des poissons de jeunes gentlemen aux formes d'athlète.

Nous fréquentâmes aussi la Bibliothèque publique, abondamment garnie d'ouvrages de tous genres. Les catalogues établis sur cylindres tournants sont d'une consultation facile, et le service est fait avec une grande rapidité. Comme chez nous, la clientèle se compose surtout du personnel scolaire. avec cette différence qu'ici les petites filles sont aussi nombreuses que les boys.

## SAN-JOSÉ

Nous avons coupé notre séjour à San-Francisco par une excursion à San-José, que Gourny tenait à voir pour ses cultures maraichères.

La petite ville de San-José, de 30 000 habitants, est la cinquième de l'État par l'importance numérique, devancée par San-Francisco, dont 75 kilomètres la séparent, Oakland, Los Angelès et Sacramento.

Deux voies ferrées y conduisent, l'une de San-Francisco, l'autre d'Oakland situé en face, sur la côte orientale de la baie, large en cet endroit de sept kilom. seulement.

Partis vers neuf heures du matin, par le côté ouest, nous arrivons vers onze heures.

San-José surnommé la *Garden City* mérite son nom. C'est un plaisir vraiment de voir avec quelle facilité s'élèvent en cet heureux pays les jolies villes, comment dès le début elles ont grand air, précisément parce qu'étant neuves elles ne traînent pas derrière elles un long passé de rues sales et de maisons borgnes. Ici tout est propre, tout est gai, tout est élégant, tout est riche. Les artères sont larges, et toutes pourvues de leurs cars électriques, que je suis d'ailleurs destiné à retrouver par toute l'Amérique-nord, jusque dans les plus petits centres. Les habitations privées sont charmantes, les immeubles publics, tout fiers de leur belle jeunesse, étalent avec une joie de parvenu les marbres de leurs colonnades et les ardoises de leurs dômes. Dans cette magnifique poussée de monuments gigantesques,

on sent s'affirmer la richesse du présent et la foi en l'avenir. Car pour aujourd'hui même, il n'est ici nul besoin d'un Hôtel-de-ville, calqué sur celui de Paris, ni d'un palais des archives où tiendraient toutes celles d'un empire, ni d'une cathédrale à l'avenant. Mais on espère bien qu'avant dix ans cette ville de 30 000 âmes en comptera 100 000, et c'est pourquoi dès le début l'on fait grand, escomptant d'avance et avec raison l'importance future de la cité.

Nous avons été recommandés à M. de S.<sup>\*\*\*</sup>, notre agent consulaire, établi en Californie depuis 1849, lequel se mit aimablement à notre disposition et nous renseigna sur les personnes et les choses durant la promenade que nous fîmes l'après-midi dans sa voiture.

Relativement aux personnes, la population se compose, outre les gens de langue anglaise, d'une forte minorité d'origine espagnole, d'un noyau de Français et de quelques Chinois. Les Français sont un millier environ, appartenant pour la plupart aux classes ouvrières et agricoles, et sans cohésion entre eux. Il n'existe ni cercle ni journal français local.

La ville étant toute moderne, il en résulte que, dès qu'on la quitte, les routes sont à peine tracées et horriblement boueuses. A cet égard, les pays vieux reprennent leur avantage, parce qu'on a eu le temps de les aménager également partout, au lieu que des contrées récemment ouvertes à la civilisation européenne ne peuvent nous offrir comme points vraiment appropriés à nos besoins que des îlots épars au milieu d'une nature encore à-peu-près vierge. D'ailleurs, comme ici chacun a voiture et cheval, on ne souffre guère du mauvais état

des chemins, ainsi que nous l'explique M. de S."

A peine est-on sorti de la ville qu'apparaissent les champs de légumes et d'arbres fruitiers. Au point où nous aboutimes, c'étaient des quinconces d'abricots dont les longues files régulières s'éloignaient à l'infini, dessinant les ondulations du terrain, tels les faisceaux de fusils dans le tableau de Detaille. On ne prend pas la peine de fumer la terre; les soins spéciaux se bornent à enduire d'une couche de goudron le pied de l'arbre pour empêcher l'ascension des insectes, après quoi le soleil et la pluie se chargent du reste.

Il y a ainsi, suivant les lieux, jusqu'à plusieurs kilomètres carrés consacrés à une même culture : fruits divers, oignons, petits pois, etc... Pareille chose ne se pourrait voir en France faute d'espace. Mais la Californie compte à peine 1 600 000 habitants pour un territoire de 40 millions d'hectares, c'est-à-dire presque égal aux trois quarts de la France, et où par suite pourraient aisément tenir trente millions d'individus. Les conséquences de cette faible densité sont immédiates : la terre et avec elle ses produits et avec ces produits le bétail sont encore d'une modicité de prix que l'Europe occidentale ne connaît plus depuis longtemps, et c'est pourquoi nous avons vu qu'à San-Francisco l'on peut se nourrir à si bon compte; et au contraire la main-d'œuvre et les capitaux étant relativement rares, et par suite plus demandés qu'offerts, il suit que celle-là est particulièrement onéreuse et que ceux-ci trouvent des placements très-rémunérateurs. Dans les terrains ou les hypothèques, l'argent rapporte jusqu'à 10 p. 100. Les *Savings-banks* ne donnent pas moins de 5 p. 100 avec faculté de retrait en pré-

venant six mois d'avance. Ce sont là des conditions qui rendent de toutes manières la vie matérielle bien plus facile ici que dans nos vieilles patries, et il en sera de même jusqu'à ce que, les densités de population de ces jeunes États ayant atteint les nôtres, l'équilibre se rétablisse.

Étant grand centre productif, San-José est aussi grand centre d'exportation. Une faible partie de ses cultures est consommée sur place ; le reste est transformé en conserves qu'on expédie partout. Rien n'est curieux, nous dit M. de S.<sup>...</sup>, comme la série de manipulations auxquelles donne lieu la mise en boîte de ces conserves, dans les usines de la contrée. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, on voit tout un jeu de machines successives qui découpent les feuilles de tôle, les enroulent en cylindre, munissent ceux-ci d'un fond, remplissent les boîtes ainsi formées, les ferment d'un couvercle et y collent les étiquettes. Mais ces usines ne fonctionnant que dans la saison qui suit la récolte, nous n'avons pu les visiter.

Au retour, nous passons devant le collège des Jésuites de Santa Clara, célèbre dans la contrée, vaste édifice entouré d'un beau parc. C'était naguère le seul grand établissement d'éducation pour la jeunesse, mais des écoles laïques nouvellement fondées par la municipalité ou l'État viennent aujourd'hui lui faire concurrence.

San-José est encadré d'une jolie ceinture de villas semblables à celles que j'ai déjà tant de fois décrites, mais d'un modèle plus petit ; rez-de-chaussée surélevé, étage et attique ; largeur égale à celle de nos maisons françaises de trois ou quatre croisées de façade. Toujours la même variété de formes avec des fenêtres à

guillotine, isolées ou gémellées, de toutes dimensions et de tous styles. Autour de l'habitation, un jardinet rempli de fleurs.

Les villas du plus petit module coûtent cinq mille francs environ. Pour quinze mille une famille de quatre personnes est spacieusement logée.

A noter aussi, à l'entrée de San José, le jardin *Neagle*, grand parc public, plein de beaux ombrages, où croissent en abondance eucalyptus, genévriers, wellingtonias, lataniers et cocotiers. Ça et là, parmi les allées tournantes, quelques statues mythologiques, faunes, satyres et naïades, de bronze ou de pierre.

Rentrés en ville à 6 h. du soir, nous prenons congé de M. de S<sup>m</sup> et regagnons l'hôtel, tenu par un Français.

Après le dîner et la lecture des journaux du jour, il y eut encore temps pour une demi-heure de flânerie à travers la ville, éclairée, comme bien l'on pense, à la lumière électrique, mais dépourvue de tous lieux de réunion : ni cafés, ni casinos, ni « beuglants ». Les endroits où l'on perd son temps sont les derniers auxquels songent ces gens d'affaires.

Au principal carrefour est édifiée une vaste charpente de fer, en forme de pyramide, soutenant à son sommet une lampe à arc d'une grande puissance. Cet échafaudage de cornières, aussi élémentaire que possible et franchement disgracieux, dépasse en hauteur les tours de Notre-Dame, car il a exactement 67 mètres. Mais le soir il disparaît, la clarté qui le couronne le rejetant lui-même dans une obscurité complète. Cette clarté, qui brille de loin comme une lune, permet de lire jusqu'à plus de cent mètres de la base, et, visible

à une grande distance, fournit aux environs un repère commode. L'idée est donc bonne à prendre, et j'imagine que cent candélabres de cette nature dispersés sur Paris l'aideraient puissamment à mieux mériter son nom de ville-Lumière. Il faut pour la gâté du coup-d'œil des lanternes de la hauteur que nous leur donnons, et en grand nombre; mais comme elles n'éclairent que dans leur voisinage immédiat, il est bon d'avoir en même temps de ces phares géants qui épandent sur de grands espaces leur rayonnement souverain. Considérez le soir d'un peu loin la place de la Concorde : apparaît-elle comme vraiment éclairée? Non pas, mais tout au contraire comme plongée dans une pénombre que trouent seulement beaucoup de petits points lumineux. Or ce qu'on doit rêver pour elle est un ruissellement superbe de clarté empyréenne. Il faut que les ténèbres soient expropriées de nos villes, et reléguées là seulement où elles sont poétiques, dans les champs et les forêts. Quant aux villes, elles doivent être illuminées la nuit comme le jour; que dis-je? la nuit mieux que le jour. Car, sans vouloir aucunement contester la haute valeur du soleil comme appareil d'éclairage, tout en accordant même que cet astre est encore ce qu'il y a de mieux dans le système solaire, nul ne nous contredira si nous disons que sa lumière est parfois un peu crue. On aimerait, pendant les mois d'été, à la voir tamisée par quelque verre translucide comme ceux des lampes que nous mettons sur nos tables. Il y a là une lacune que les nuages comblent mal, car on a pu remarquer combien leur action est variable et combien irrégulier leur service. Avec les grands phares électriques dont l'Amérique nous donne une grossière ébau-

che, rien n'est plus aisé que de remédier à ce défaut pour l'éclairage nocturne. Il suffit de les coiffer de globes et d'abat-jour qui les transformeront en simples lampes à colonne de plus grande dimension que celles de nos intérieurs, mais non moins décoratives. Car, bien entendu, en passant d'un pays strictement utilitaire chez une nation qui a le sens du beau, il faut que les formes de ces lampadaires s'affinent, et nous ne voudrions pas voir sur nos places l'affreux squelette de pyramide quadrangulaire qu'est la charpente de San-José, quatre arêtes reliées de distance en distance par des entretoises. Nos constructeurs, dont le goût égale la science, sauront certainement joindre l'agréable à l'utile, et doter Paris d'un modèle digne de lui, à la fois robuste et gracieux.

#### LES BIG-TREES

Le lendemain matin, après un déjeuner rapide, nous reprenons le *railroad* pour nous rendre à la station des *Big-trees* ou « gros arbres », attraction régionale située à cinquante km. environ au Sud-Est de San-José.

Je dis *railroad*, et non *railway*, pour parler comme les gens de cette nation qui me semblent prendre plaisir à démarquer toutes les expressions anglaises.

Depuis la veille au soir jusqu'à 4 h. du matin, il a plu sans cesse, et le ciel, toujours couvert, reste menaçant. Il n'importe; comme nos heures sont comptées, nous ne pouvons reculer.

Le chemin de fer traverse un magnifique décor, un

de ces chaînons de montagnes comme il en court tout le long de la côte californienne. Une épaisse végétation de sapins le couvre entièrement. De loin en loin le train s'enfourne dans des tunnels, puis reparait à la lumière au gré des mouvements du sol. Tantôt on chemine au fond de gorges sombres dont les arbres s'amoncellent au-dessus de nous à des hauteurs vertigineuses ; tantôt on franchit des précipices, et leurs cimes alors atteignent à peine à notre niveau, pendant que du fond du gouffre monte à nos oreilles un bruit continu de torrent.

La voie est établie dans des conditions de rusticité étonnantes. La moitié des traverses est en porte-à-faux ; les rails sont à peine boulonnés dessus ; les tunnels ne sont que des trous percés dans cette masse meuble, et étançonnés de loin en loin par des madriers.

Mais les Américains n'ont pas les scrupules de notre corps des Ponts et Chaussées. A supposer qu'il arrive parfois des accidents et qu'il en résulte quelques morts, la vie humaine a-t-elle ici tant de prix ? Pour épargner une douzaine d'individus, va-t-on rester plusieurs années sans chemin de fer et décupler ses frais d'installation, comme nous-mêmes, dans notre prudence timorée, n'y manquerions point ? Au besoin, la compagnie qui a entrepris ce travail n'a eu aucune autorisation à demander, et sûrement aucune enquête à subir. Elle a construit sa ligne le plus vite et le plus économiquement possible. Les gens qui s'en servent savent à quoi ils s'exposent ; s'il leur plaît de courir des risques, c'est leur affaire : l'État ne tient pas ici les citoyens en tutelle.

Au surplus, rassurez-vous : à chaque passage de

ponceau, je m'aperçois qu'on a soin de ralentir l'allure. Que pouvons-nous exiger de plus?...

Au bout de deux heures, nous sommes arrivés et descendons. C'est en pleine forêt : ni village, ni hameau, ni maison ; rien qu'une enceinte contenant les *Big-trees* et quelques cabanes éparpillées, dont la plus grande sert de logement au garde, présentement seul hôte de ces bois. Il ne reste qu'à pénétrer moyennant 1 fr. 25 et à voir.

Ces sapins, me dit de Gourny, appartiennent à la variété des Séquoias, laquelle existait sur notre propre continent à l'époque tertiaire, mais a disparu depuis. Ils montent dans le ciel d'un jet superbe, droits comme des i. Les plus remarquables ont des noms spéciaux, et nous voyons ainsi successivement, dispersés à travers d'autres de moindres dimensions, le *Giant* : 6 m. 50 de diamètre, 100 m. de haut ; le *Grant*, le *Webster*, le *Général Sherman*, etc... Quelques-uns, tels que le *Giant*, sont entourés d'une clôture et portent un écriteau. Le plus souvent ils apparaissent associés par groupes de deux, trois, et une fois jusqu'à neuf troncs jaillis d'une même souche. Un de ces arbres multiples a son principal tronc complètement évidé jusqu'à une hauteur de 3 à 4 m., et dans la cavité ainsi formée, sont épinglées par centaines les cartes de visite des excursionnistes.

Aux alentours sont des constructions de planches représentant des *dining-rooms*, des bars, une écurie, des parquets à danser entourés de gradins pour spectateurs, car en été tout ce lieu s'anime ; on s'y rend en partie fine comme on va chez nous à Robinson. Mais aujourd'hui tous ces locaux sont vides.

Nous nous promenions çà et là à travers cette nature sauvage escortés du gardien. Il nous signalait les curiosités mais à l'américaine, c'est-à-dire sans entrain, par monosyllabes, d'un air détaché, bien différent des cicerones d'Italie. Je poussai seul jusqu'à une centaine de mètres des cabanes ; là le domaine prenait fin, limité par un cours d'eau qui, grossi par les pluies, dévalait à travers les roches avec un bruit formidable. Au-delà reprenait la montagne couverte d'arbres jusqu'au sommet. Ce terrain détrempe, ces arbres en pleurs, ce ciel sombre et par-dessus tout ce fracas tumultueux du torrent, tout concourait à faire de cette scène le tableau achevé de la désolation. Il semblait que la nuit c'eût été fantastique, que toutes ces hautes racines entrelacées qui saillaient du sol dussent se changer en autant de serpents monstrueux, et que des antres noirs qu'elles recélaient entre elles on eût vu sortir mille bêtes apocalyptiques, tout un peuple fabuleux de sylvains et de gnômes, de larves et de vampires.

Mais j'avoue qu'en plein jour, tout en méritant largement l'attention qu'on lui consacre, le spectacle n'inspire pas ce mystérieux émoi, cette horreur sacrée des forêts virgiliennes. C'est que la structure des sapins n'y prête pas : il faudrait des arbres dont le feuillage s'étendît en surface, formant au-dessus des têtes une voûte impénétrable au jour, au lieu que la maigre ramure des séquoias monte parallèlement au fût pour se terminer en pointe, de sorte qu'en regardant en l'air on aperçoit encore plus de vide que de plein.

Les *Big-trees* eux-mêmes, malgré leurs proportions, n'étonnent pas comme on pourrait croire. Quand on est à leur pied, il est indifférent qu'ils aient cent mètres

de haut ou seulement cinquante; on n'a aucun moyen d'évaluer leur hauteur; et sitôt qu'on s'éloigne, c'est la grosseur du tronc lui-même qu'on perd la faculté de juger. Les photogravures que vend le garde et qui nous montrent une personne adossée au *Giant* les bras en croix produisent plus d'effet que le *Giant* lui-même.

En moins d'une demi-heure nous avons tout vu, et le gardien, s'en allant déjeuner à un mille de là, nous laissa seuls, dans sa baraque où nous restâmes à lire les journaux jusqu'à ce que, l'heure du train s'approchant, nous rejoignîmes la station.

Ici se produisit un contre-temps : cinq, dix, quinze minutes passèrent, puis davantage, rien ne venait. En prévision d'un accident probable, l'unique employé du poste s'en alla aux renseignements, et nous demeurâmes à faire les cent pas le long de la voie. Il n'y avait pas d'autre visiteur que nous deux. Pour comble d'aventure, voici que la pluie commençait, et nous avions pour tout abri le mince auvent extérieur de la salle d'attente qu'on avait négligé d'ouvrir. Comme ce n'était qu'une pluie fine, impuissante à traverser l'épaisseur de nos pardessus, nous fûmes plutôt amusés par le côté risible de la situation.

Restait, pour se distraire, la ressource de déchiffrer les milliers de noms et de dates inscrits par les visiteurs sur la baraque du poste. Je n'en ai pas vu d'antérieurs à 1891, sans doute année de l'inauguration de la ligne : des noms américains de tous les États de l'Union, quelques allemands et quelques grecs ; rien de plus. Les *Big-trees*, en effet, déjà un peu en dehors des chemins frayés, ne sont guère courus des voyageurs ; ceux-ci gagnent directement Chicago à l'Ouest, ou Los Angelès au Sud.

Le retard se prolongeant, je m'aventurai sur les rails à la rencontre du train, jusqu'au pont construit sur le torrent que j'avais rencontré aux *Big-trees*, lequel devient plus bas une large rivière que franchit la voie. Aucun chemin pour les piétons ; une simple charpente à porter les rails, établie sommairement sur une série de chevalets aux formes primitives qui du fond de la vallée, profonde d'une cinquantaine de mètres, montent à la hauteur voulue. On ne saurait rien imaginer de plus brut que cet appareil. Au reste, ses lignes grossières assortissent à merveille cette nature vierge que déparerait un ouvrage d'art aux courbes géométriques.

De temps en temps nous parvenait l'écho d'appels de train ; de lointains sifflements de vapeur traversaient l'espace. Enfin du côté de San-José arriva une locomotive. Le télégraphe avait dû transmettre à la station voisine la nouvelle de l'accident, et on allait au secours du convoi en détresse. Au bout d'une demi-heure nous vîmes revenir la machine, dont les chauffeurs nous apprirent la cause du retard : un éboulement sur la voie causé par les dernières pluies. Ils nous annonçaient aussi l'arrivée prochaine du train. Un instant après nous entendions son battement régulier ; puis son panache de fumée déboucha du tournant ; en une seconde il était sur nous, nous montâmes et il repartit.

Nous ne fûmes de retour à San-Francisco qu'à huit heures du soir au lieu de six, après avoir remonté la rive orientale de la baie et pris le bac qui d'Oakland conduit en un quart d'heure à l'extrémité de *Market-street*. Après le dîner, Gourny rejoignit son hôtel tandis que moi-même je terminai ma soirée au théâtre

*Baldwin*, où l'on donnait ce soir-là *Cavalleria rusticana* et *I pagliaci*.

La journée du lendemain 18 janvier fut consacrée aux préparatifs de départ et à nos visites de congé.

Le soir nous eûmes le temps d'aller voir les *Salt-water baths* de la rue Larkin, qu'on nous avait signalés pour l'originalité du spectacle. C'est une piscine ouverte aux individus des deux sexes et entourée de gradins pour les spectateurs, établissement analogue à ce que nous avons vu au parc Sutro, mais au cœur même de la ville. Il y a là un orchestre de quelques musiciens, des fontaines lumineuses et surtout deux équipes de nageurs distinguées par leurs calottes rouges ou blanches qui jouent au foot-ball dans l'eau. Le ballon surnage et son extrême mobilité due à sa faible masse le rend d'une prise difficile. On voit toutes ces mains qui s'empressent vers lui, puis un coup heureux le lance à l'autre extrémité de la salle; il faut aussitôt faire volte-face et le poursuivre dans sa nouvelle direction. Blancs et rouges se le disputent avec acharnement et font assaut de vigueur, de souplesse et d'habileté.

Ce foot-ball aquatique n'a pas, que je sache, été acclimaté chez nous. Il vaut certainement, avec l'attrait de la nouveauté en plus, tant d'autres sports auxquels nous prenons intérêt.

Le 19, à 9 h. du matin, nous quitions San-Francisco pour Los Angelès. Nous avons hésité entre deux routes, celle de l'Est vers Chicago, et celle du Sud. On nous détourna de la première où, d'un bout à l'autre, nous n'aurions rencontré à cette heure qu'un lugubre manteau de neige accompagnant un froid aigu.

En optant pour le sud, nous pûmes jouir plus longtemps du doux climat de la Californie.

### LOS ANGELES

La ville de Los Angeles, aujourd'hui la seconde de l'État californien, est à 570 km. au Sud-Est de San-Francisco, tout près de la côte dont la sépare à peine une lieue et demie.

Pour s'y rendre de San-Francisco, on traverse en bac de cette ville à Oakland, et là on prend le train. Celui-ci longe d'abord la rive droite du San Joachim, c'est-à-dire sa rive orientale, franchit le fleuve non loin de la source et coupe ensuite au plus court sur Los Angeles.

En comptant 650 km. à cause des sinuosités du chemin, partis à 9 h. du matin, une vitesse de 60 km. à l'heure nous eût fait arriver à 8 h. du soir; mais l'allure normale de notre train n'est que de 30 kilom., et l'état où les pluies ont mis la voie l'oblige encore à ralentir.

La route présente peu d'intérêt. Jusqu'à Mojave elle s'allonge entre de monotones prairies. A partir de ce point, distant de Los Angeles de 100 km., et où nous arrivons le lendemain matin à 8 h., le désert commence, et la végétation se borne à des cactus avec de courtes touffes d'herbe grise.

A l'Ouest, les montagnes qui séparent de l'Océan le bassin du San Joachim profilent sur le ciel la fine dentelure de leurs crêtes. Elles sont couvertes de neige presque jusqu'à leur base. Le blanc éblouissant des

plans principaux frappés de face par le soleil est parfois coupé de l'ombre bleue d'un contrefort, un bleu d'une intensité invraisemblable à faire pâlir les fantaisies des impressionnistes. Ce tableau d'hiver forme un contraste bizarre avec la température printanière dont nous n'avons cessé de jouir depuis notre arrivée en Californie, 12° centigrade en moyenne.

Par malheur, le temps se gâte ; insensiblement, le ciel se couvre, et la pluie, après être tombée toute la veille, reprend de nouveau. C'est d'autant plus fâcheux que la route maintenant devient pittoresque. Nous venons d'entrer dans la région montagnaise, qu'il s'agit de traverser pour passer du versant-nord au versant-sud. La voie prend une pente de plus en plus sensible, puis la série des petits tunnels commence ; un torrent gronde au fond de la vallée, dont nous coupons les méandres successifs. Finalement, vient un dernier tunnel très-long, et nous voici sur le versant méridional. De nouveau des terres fertiles, des plantations d'eucalyptus et d'arbres fruitiers, les premières maisons de la banlieue et à 1 h. 1/2 du soir, nous entrons en gare de Los Angeles.

Après notre installation à l'hôtel, nous allons rendre visite aux principaux représentants de la colonie française, M. L<sup>...</sup>, agent consulaire, et M. W<sup>...</sup>, secrétaire de l'*Alliance française pour la propagation de la langue*. Partout on nous fait un pompeux éloge de la ville : immenses ressources, fertilité de la plaine environnante, douceur et beauté du climat, proximité de la mer... Et en effet la température est à souhait, mais cette pluie?... — Cette pluie? simple accident ; il

y a cinq jours qu'elle dure, mais c'est tout exceptionnel ; généralement c'est le ciel de Naples.

En attendant, elle nuit beaucoup à la propreté de la cité, car les rues sont pleines d'une boue noire où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. Heureusement que la nuit suivante le temps s'arrange. Le lendemain 20 janvier, le soleil reparait radieux, et la ville se montre dans tout son lustre.

Los Angeles est de fondation relativement ancienne puisqu'elle remonte à 1780 et qu'une des premières missions espagnoles y fut établie. Longtemps restée simple bourgade, en ces dernières années elle s'est mise à progresser à pas de géant : de 50 000 âmes qu'elle comptait en 1890, la ville a passé aujourd'hui à 100 000, et est vraisemblablement réservée au plus bel avenir, favorisée qu'elle est par toutes les circonstances.

Avec ses larges rues, l'incessant va-et-vient de ses cars à grip, sa population nombreuse et affairée, et le brillant éclairage du soir, elle présente maintenant l'aspect d'un grand quartier de San-Francisco, mais avec plus de gaieté dans l'air, plus d'expansion méridionale et aussi plus d'espace. Les maisons ici se bornent encore à quatre ou cinq étages.

Comme monuments, il faut citer le *County-court-house*, énorme bloc de brique rouge, encore dans le style d'une forteresse de XI<sup>e</sup> siècle, sans aucune valeur vraiment artistique, mais imposant toutefois par sa masse, puis le *City-hall*, de même style, ensuite quelques églises protestantes et catholiques à flèches et ogives.

L'après-midi, chacun de nous prend un car et va à la découverte en deux directions différentes.

Mon véhicule me transporte à l'Est, à plusieurs kilomètres de là, au pied d'une colline que je gravis. Toute la campagne respire la richesse et la prospérité; de grasses prairies s'étalent de toutes parts, peuplées de bœufs et de chevaux qui paissent. Au sommet des monticules comme dans les plis des vallées, se carrent en évidence ou se dissimulent de nombreuses villas. Aux alentours, un bruit de cloches et de trompes de tramways; au loin, ébranlant la plaine, des trains de chemins de fer dont on suit la fumée blanche. Du côté est, on a installé un barrage, et le cours d'eau accumulé en lac réfléchit dans son miroir les côteaux qui le surmontent. Derrière lui, apparaissent de hautes montagnes aux sommets neigeux. Du côté opposé, la vallée s'étend jusqu'à l'horizon, dorée par le soleil couchant.

Le soir, pour occuper nos loisirs en l'absence de tout spectacle plus passionnant, Gourny et moi nous suivons les exercices de l'Armée du Salut. Ellesort ici, bannière déployée, et parcourt les rues en chantant et s'accompagnant d'un orchestre dont la grosse-caisse est la partie principale. Telle nous l'avons vue en France où non seulement elle n'a eu aucun succès, mais n'a pas tardé à encourir l'animadversion générale. Les journaux de toutes couleurs ont sommé le Gouvernement de mettre ordre à ses « agissements », et depuis lors, si elle opère, c'est avec une discrétion obligatoire, sans tambour ni trompette.

Se rappelle-t-on, dans les lettres de Flaubert à George Sand, le passage où il relate une visite qu'il fit à un campement de bohémiens? « L'admirable — écrit-il — c'est qu'ils excitaient la haine du bourgeois, bien

« qu'inoffensifs comme des moutons... J'ai entendu là  
« de jolis mots à la Prudhomme. Cette haine-là tient à  
« quelque chose de très-profond et de complexe. On la  
« retrouve chez tous les gens d'ordre. C'est la haine que  
« l'on porte au bédouin, à l'hérétique, au philosophe,  
« au solitaire, au poète, et il y a de la peur dans cette  
« haine. »

Et c'est bien de la haine qu'on a portée chez nous aux Salutistes, d'ailleurs exempte de toute peur, et l'on entendait aussi sur leur passage de jolis mots à la Prudhomme. Mais pourquoi cette haine contre des gens encore plus inoffensifs que les bohémiens ? Parce qu'ils étaient autres que nous-mêmes, franchement autres, et que nous sommes toujours froissés d'une orientation d'esprit trop en contradiction avec l'état d'âme national. Ils avaient en permanence une exaltation religieuse à la Polyeucte, quoique plus douce, et incitaient à des manifestations de foi intempestives un peuple qui a fait à la religion sa part bien délimitée dans l'organisme social, lui a concédé quelques heures du dimanche matin, et à la rigueur, du dimanche soir pour les ultràs, mais qui le reste du temps n'entend pas qu'on lui en parle.

Or les gens d'ici, d'un tempérament plus individualiste, ne sont nullement choqués de ces démonstrations en musique. Ils laissent la bande chanter à son aise sur la voie publique et adresser ses appels aux passants. Ceux que la chose intéresse s'arrêtent et écoutent, au besoin se joignent au cortège ; les autres continuent leur chemin avec une indifférence exempte de toute raillerie. La rue est à tout le monde pourvu qu'il n'en résulte pas d'émeute, et précisément il n'en résulte pas,

parce qu'ici des exhibitions de cette nature ne scandalisent personne.

Après avoir fait son tour de ville, la petite troupe s'engage dans un sous-sol où elle a établi son quartier général, et la séance du soir commence. Sur une estrade sont les membres de l'armée, gradés ou soldats, au nombre d'une vingtaine; dans la salle, des bancs occupés par une centaine d'auditeurs. Les Salutistes, hommes ou femmes, prennent tour-à-tour la parole. Chacun exalte sa joie et raconte sa conversion.

Cette histoire est toujours un peu la même. L'orateur allait par la vie, mêlé au tourbillon humain, cherchant vainement le bonheur dans la satisfaction de ses passions, quand un jour, s'étant arrêté par hasard à entendre un Salutiste, il apprit que le Seigneur Jésus était mort en croix pour le sauver, et que, du haut des cieux, le Fils de Marie l'appelait à lui et l'aimait, comme il appelle et aime tous les hommes. Et soudain il a senti qu'il était à Jésus, et a été aussitôt inondé d'une joie céleste, « ... et maintenant je suis heureux !... heureux !... Et que devez-vous faire pour être heureux comme moi ? Faire comme moi : donner votre cœur à Jésus. Que faites-vous présentement ? Vous courez après la fortune : or ne voyez-vous pas que c'est une duperie ? Vous prenez cette vie au sérieux ! Mais cette vie s'écoule en un instant, et à l'heure de votre mort que vous servira-t-il d'avoir été riche ? Et où irez-vous après ? Vous n'en savez rien ! moi, après ma mort, je sais où j'irai : j'irai retrouver le Seigneur Jésus, et je serai heureux, et pour toujours ! Déprennez-vous donc des vanités de ce monde, comprenez que rien ne vaut ici-bas la peine qu'on s'y attache ; une seule chose est nécessaire : notre

salut, et pour être sauvé, il n'y a qu'à se confier à Jésus. C'est très-simple. Et donc, réjouissons-nous!... »

Et pour se réjouir, on chante en chœur accompagné d'une partie de l'assistance, et on tape sur les tambours de basque, et on claque des mains en cadence.

Et alors il se produit un chassé-croisé de cause à effet. De ce que, lorsqu'on est content, on fait du tapage, il suit qu'inversement en faisant du tapage on deviendra content, et avec tous leurs trépignements de joie, ces auto-suggestionnés suggestionnent les autres à leur tour. Pour être heureux, il n'est rien tel que de réussir à se figurer qu'on l'est, et la vue du bonheur des uns facilite par contagion ce travail d'imagination chez les autres.

D'autant que, parmi les auditeurs, il y a forcément de pauvres âmes en détresse, des gens que l'adversité a brisés, que la mort a privés de personnes chères, et qui maintenant sont seuls sans cœur ami pour les réchauffer de son affection, et voici que des hommes animés d'une belle certitude leur affirment qu'il est un Dieu au ciel qui a des vues sur eux, si humbles soient-ils, et leur assurera une félicité éternelle s'ils se donnent à lui. Comment resteraient-ils insensibles à des perspectives aussi consolantes!...

Oui, sans doute, vous raillez ces démonstrations enfantines, cet amalgame d'évangile et de grosse-caisse, ces « monômes » avec drapeau, tambour et trompettes. Mais si ces moyens de propagande sont ceux qui réussissent! Ne sont-ce pas des moyens du même genre qui ont fait les trois-quarts du succès du Boulangisme, et n'est-ce pas avec raison qu'on a comparé la folie boulangiste à la folie religieuse des premiers chrétiens?

Autre chose est de fonder une philosophie et autre chose une religion. Une philosophie ne vise qu'à conquérir une élite sociale; il lui faut pour cela des arguments rationnels; une religion, sans faire fi de l'élite, loin de là, poursuit avant tout la captation des masses, et dès lors il lui faut s'adresser aux sens et aux cœurs par des moyens appropriés au développement intellectuel du plus grand nombre.

De plus je sais gré à ces braves gens de se trouver heureux, même s'ils manifestent leur joie sur un rythme trop bruyant, car il est si fastidieux d'entendre le monde entier se plaindre tout le cours de l'existence, qu'on éprouve une sensation de bien-être à voir quelques pauvres diables se déclarer satisfaits et à si peu de frais.

Joignez que ces Salutistes sont parfaitement innocents: ils se réunissent dans leur sous-sol pour glorifier Jésus et faire du charivari: c'est bien plus anodin que d'y fabriquer des bombes. Et jamais ils ne feront de mal, car pourquoi nuit-on à son prochain? Pour se procurer à ses dépens les biens de ce monde, et ils n'y tiennent pas. A mettre les choses au pire, il arrivera peut-être qu'un des soldats-femelles de cette armée vous glissera sournoisement dans les doigts quelque opuscule religieux, mais la chose ne me semble pas plus grave que s'il s'agit d'une adresse de restaurant, et en outre, sous ces chapeaux à la miss Helyett, se dissimule parfois quelque frais minois qui vaut un regard.

Et pour terminer, si l'on considère qu'ici ils font un bien réel, qu'ils y ont grandement contribué, par l'activité de leur propagande, au recul de l'alcoolisme, on se convaincra qu'ils méritent bien plutôt la sympathie qu'un mépris haineux.

Le lendemain 21 janvier, nous allâmes voir avec notre agent consulaire M. L.... ce qu'on appelle ici la Chambre de commerce et qui est une exposition permanente des produits du pays. C'est un grand hall tout neuf où l'on a disposé de manière à forcer l'attention tout ce que donne cette heureuse terre en fruits et légumes de tous genres. On est surtout frappé des dimensions pantagruéliques qu'atteignent certains d'entre eux : ce sont des courges géantes, des oranges monstres, des pommes-de-terre plus grosses que des melons, des grappes de raisin d'un poids de plusieurs kilos... On peut admirer aussi des engerbements superbes de pots de confitures de toute espèce de fruits ; il semble qu'il y en ait pour l'usage de plusieurs générations ; puis un monceau de noix auquel on s'est plu à donner la forme d'un éléphant de grandeur naturelle, puis du maïs magnifique et autres céréales, des collections de papillons et d'oiseaux, etc... Mais c'est plutôt Gourny que moi qui a les connaissances voulues pour apprécier toutes ces richesses.

L'après-midi fut employée à la visite des puits de pétrole, situés tout proche de la ville, à dix minutes en tramway.

Ce qui frappe à première vue est la simplicité à la fois rustique et ingénieuse de l'installation. Il a d'abord fallu forer les puits pour pénétrer jusqu'à la couche de pétrole située parfois à plusieurs centaines de pieds sous le sol, après quoi des pompes disposées dans ces puits sont chargées d'amener au jour le précieux liquide. Tout revient donc à donner d'une façon économique aux pistons des pompes un va-et-vient continu. La solution

est des plus simples : une potence dressée au milieu de la région des puits reçoit d'une machine à vapeur disposée sous un hangar un mouvement de rotation ; le bras horizontal qui la termine est relié par des cordes aux tiges des pistons ; à mesure que ce bras tourne, les cordes qui aboutissent à son extrémité sont successivement tendues et distendues, ce qui a pour effet de soulever d'abord les tiges des pistons, lesquelles ensuite retombent par leur poids. Une seule machine à vapeur actionne ainsi une douzaine de puits. Le tout est grossièrement bâti, à peu de frais, et l'on comprend sans peine que l'extraction soit rémunératrice. Un seul aléa : la question de savoir si le puits qu'on fore aboutira ou non à une nappe de pétrole, et aléa à-peu-près absolu, car les indices extérieurs de la proximité du pétrole, tels que le suintement à la surface, sont souvent trompeurs. Il ne reste donc qu'à courir le risque d'un échec et à forer au hasard dans la proximité des puits déjà existants, jusqu'à ce qu'on réussisse. Le succès, quand on l'atteint, dédommage amplement des pertes dues aux recherches infructueuses.

Ces sources de pétrole forment un sérieux élément de richesse pour toute la région, et principalement pour la ville de Los Angeles, qui tend à substituer de plus en plus comme combustible le pétrole au charbon, et non pas seulement parce qu'elle est en situation d'avoir à vil prix un produit local, mais aussi, paraît-il, pour s'épargner la charge d'importer du charbon en quantité considérable, ce qui la mettrait à la merci des Compagnies de chemin de fer, organe obligé des transports.

Car les chemins de fer, nous dit-on, sont ici abso-

lument libres de leurs tarifs, qu'ils changent inopinément, suivant la demande, au mieux de leurs intérêts, mais au grand détriment de l'industrie et de l'agriculture ainsi empêchées d'établir d'avance le bilan probable de leurs opérations, puisqu'une modification ultérieure de prix risque de renverser tous leurs calculs.

On pressent de plus combien ce système favorise les intrigues, les spéculations louches, et finalement les fortunes scandaleuses. Une Compagnie veut-elle ruiner les cultures d'une région au profit d'une autre, il lui suffit d'établir ses prix en conséquence.

On se demandera comment l'État, représentant naturel des intérêts généraux, ne vient pas, par des lois appropriées, mettre un terme à un arbitraire aussi préjudiciable à la masse. En principe, rien ne l'empêche d'agir, car les Américains, sans tomber comme nous dans l'excès de l'intervention de l'État en toutes choses, n'ont aucun scrupule à recourir à cette intervention quand ils la jugent utile. Mais il est probable qu'ici encore un syndicat d'intérêts particuliers est parvenu, dans les Chambres californiennes, à étouffer les revendications de l'intérêt public, de même, par exemple, que dans les Chambres fédérales, les *silveristes* ont réussi pendant si longtemps à imposer au Trésor américain l'achat de leur métal, achat si manifestement onéreux pour la collectivité.

Au courant de cette journée, nous avons pu recueillir quelques renseignements sur l'état de la colonie française.

On compte à Los Angeles de 1800 à 2000 Français, mais seulement de la classe populaire ; en général des

Hauts-Alpins. Quelques-uns exercent de petits métiers, décrotteurs, portefaix, coiffeurs ; la majorité se livre à l'élevage des moutons pour le compte d'autrui. Ceux d'entre eux qui amassent ainsi un petit pécule deviennent à leur tour propriétaires de troupeaux. Si leur gain s'accroît, ils achètent des terrains de banlieue et attendent passivement que l'extension de la ville donne à leur bien une plus-value qui leur permette de revendre avec bénéfice. Rien de plus.

D'ailleurs aucune union, aucune entente. Jadis il y avait un cercle français ; il a disparu et ce n'est pas un mal, nous dit-on, car il ne nous faisait pas honneur. Aujourd'hui, l'*Alliance française pour la propagation de la langue* essaie de créer une école. Nos représentants officiels et M. Daniel Lévy, de San-Francisco, qui est l'âme de toutes ces entreprises, s'y emploient de leur mieux, mais allez donc faire comprendre la nécessité de l'instruction à des gens qui en sont totalement dépourvus ! Aussi rencontre-t-on une indifférence à-peu-près générale, et rien n'est moins sûr que le succès.

Disons toutefois que dans ce milieu aussi peu favorable, se publie un journal français qui réussit à vivre.

Outre l'élément français, on rencontre aussi à Los Angelès des Allemands, des Chinois, et, en grand nombre, des Mexicains, des Espagnols et des Italiens.

Le jour suivant, 22 janvier, la famille W... et nous deux fîmes l'ascension de l'*Echo mountain*, montagne de 1200 m. d'altitude, à une dizaine de km. à l'Est de Los Angelès, et au sommet de laquelle vient d'être installé un observatoire.

On fait la route en mailcoach jusqu'à Altadéna, au milieu de prairies, de riches vignobles et de beaux champs d'orangers.

En chemin, l'on traverse le bourg de Pasadena, qui n'existait pas encore il y a seulement dix ans, et où s'élèvent aujourd'hui de toutes parts les grands hôtels et les luxueux magasins. Le long de la route, se succèdent des cottages de bois aux couleurs claires, entourés de jolis parterres fleuris artistement dessinés. Et rien qui sépare de la voie publique ces jardins particuliers, aucune clôture d'aucune sorte. On compte sur le bon esprit de la population pour respecter les fleurs et les pelouses, et il ne paraît pas que cette confiance ait été mal placée. En voyant cette heureuse disposition si favorable à la vue, je pensais à nos routes poudreuses de la banlieue de Marseille où l'on chemine indéfiniment entre deux murs aux crêtes garnies de verre cassé.

En passant, nous eûmes occasion de voir en ce bourg une manœuvre courante aux États-Unis : le déplacement d'une maison montée sur truc. Elle était de simple bois et de dimensions restreintes, ne représentant donc qu'un poids relativement léger. Mais les ingénieurs américains, partisans des solutions hardies, soumettent aujourd'hui au même régime, et avec succès, des bâtisses de pierre hautes de plusieurs étages. Le procédé consiste à les raser au niveau du sol et à les installer sur des plateformes de bois établies sur rouleaux. Des chevaux ou des machines s'appliquent alors à l'ensemble et le font avancer.

A Altadéna, au pied de la montagne, commence l'ascension proprement dite. Elle se fait en deux cars à

grip, le premier gravissant une pente à peine sensible, l'autre qui lui fait suite, très-incliné, et rappelant assez le funiculaire du Vésuve.

Au sommet, se trouve l'hôtel, amoncellement de constructions sans caractère, mais très-luxueux : grands salons, tapis, tentures, plantes vertes, piano à queue, boiseries vernies au ton clair. On se croirait en Suisse moins la neige qui ne se voit ici qu'à l'extrême horizon, au sommet des hauteurs barrant la vue à l'Ouest et au Nord. La montagne que nous foulons de nos pas rappelle plutôt nos collines de Provence ; c'est la même végétation de pins et de plantes aromatiques, bruyères, thym et lavande, mais sur une roche plus foncée. Enfin c'est aussi le même soleil brûlant.

Les visiteurs, à leur arrivée, sont salués d'un coup de canon destiné à leur faire admirer l'écho qui donne son nom à la montagne, mais écho en vérité fort ordinaire ; il veut bien répéter une fois ce qu'on lui dit, et pas davantage.

Après le repas, nous poussons jusqu'à l'observatoire installé à 100 m. au-dessus, et dirigé par un savant qui nous fait admirer ses locaux, sa coupole méridienne, sa grande lunette parfaitement machinée, docile à la moindre impulsion malgré son poids de trois tonnes. On est ici par  $34^{\circ}$  environ de latitude N., quelques minutes à peine plus haut que Laghouat en Algérie, et il est certain que la pureté de l'atmosphère, surtout à proximité d'un grand centre et avec une température aussi douce, faisait de ce poste un point privilégié pour les observations astronomiques.

Vers le Sud et le couchant, la vue s'étend jusqu'à la mer qu'on perçoit confusément à vingt-cinq km. au

delà. Entre la mer et la montagne, le fertile terroir de la Californie, tout découpé en petits rectangles réguliers par les routes qui se continuent en lignes rigoureusement droites jusqu'à perte de vue.

Ce fut notre dernière excursion. Rentrés à Los Angeles nous fîmes le soir même nos adieux aux représentants de la France, et le lendemain matin, 23 janvier, le train nous emportait vers la Nouvelle-Orléans.

#### APERÇU HISTORIQUE DE LA CALIFORNIE

L'avancement de la saison nous avait empêchés d'aller visiter les foyers primitifs de la civilisation en Californie, tels que San-Diégó ou Monterey, où il eût été intéressant de rechercher les vestiges de l'ancienne domination des Missionnaires.

Ne quittons pas du moins le pays sans rappeler en quelques pages son histoire politique.

La péninsule californienne fut découverte dès 1536 par Cortez, et la Haute-Californie en 1542 par J. R. de Cabrillo.

Devenu une dépendance administrative du Mexique, sous l'autorité supérieure de la cour de Madrid, le pays fut colonisé d'abord par les Jésuites qui ne tardèrent pas à céder la place aux Franciscains, dont le plus célèbre est le père Junipero Serra. Homme d'un grand cœur et d'une foi éclairée, son nom mérite d'être retenu, comme celui de tous ceux qui ont eu la gloire d'arracher à la barbarie un point quelconque du globe. Le premier, avec un autre père, Joseph de Galvez, il traversa en 1769 le pays, de l'embouchure du rio Colorado à

San Diégo sur l'Océan. Tous deux fondèrent une *Mission* en ce point, jusque-là simple relâche pour les navires, une autre à Monterey où des Européens n'avaient plus pénétré depuis 1602, puis, s'aventurant plus haut en quête d'un bon port, découvrirent la même année (1759), on devine avec quelle joie, la splendide baie qu'ils nommèrent de *San Francisco*, en l'honneur du patron de leur ordre. C'est donc la ville qui doit son appellation à la baie, et non la baie à la ville. Une Mission fut aussitôt établie sur le rivage.

Ces Missions se composaient d'une chapelle et de bâtiments pour les Pères, à côté desquels s'échelonnaient les huttes des Indiens. Elles avaient pour principale tâche d'attirer les naturels afin de les convertir au christianisme, et comme but auxiliaire, de leur inculquer les premières notions de l'agriculture et des principaux métiers. On réussit en effet à en grouper quelques-uns et à les dresser à un travail régulier rétribué par les Pères, devenus chefs spirituels et temporels de toute la région. Peu à-peu la terre se défrichait aux alentours, on ouvrait des routes, et un faible mouvement d'immigration espagnole stimulé par Serra commençait à se dessiner.

A proximité des Missions s'élevèrent bientôt des *presidios* ou postes militaires placés sous les ordres des missionnaires pour parer aux attaques des tribus hostiles. Le presidio de San-Francisco fut établi en 1776.

Enfin l'on vit se fonder des *puébllos* ou villages formés par les agglomérations d'anciens soldats et de leurs familles, tout comme jadis, du fait des légionnaires, avaient pris naissance, dans l'Afrique romaine, des villages analogues, au voisinage des camps.

Quand Junipero Serra mourut, en 1784, onze Missions étaient en plein fonctionnement. Le règlement qu'il avait élaboré en 1779 et qui obtint la sanction royale, sorte de code civil à l'usage de tout le pays reconnu, était destiné à lui survivre, et l'on pourrait aujourd'hui encore en retrouver des traces dans les présentes lois de la Californie.

A partir de 1802 les Missions déclinent sous l'influence de causes multiples. Les Indiens tout d'abord ne donnèrent pas ce qu'on en avait attendu. Trop sauvages pour se plier à une existence régulière, ils désertaient et reprenaient leur vie errante. De plus, l'Espagne, absorbée par les soins de son propre état, négligeait ses colonies et cessa de subventionner l'œuvre des Missions. La charité privée y suppléa quelque temps, surtout la fondation appelée *fondo pio di California* qu'administrait à Mexico le couvent de San-Ferdinando. Mais les convulsions politiques qui marquent les dernières années de l'autorité espagnole au Mexique vinrent aggraver le péril en amenant la dissipation de ce fonds.

En 1810, en effet, le Mexique se soulevait contre la métropole. Après des alternatives de revers et de succès, il conquérait décidément son indépendance en 1822 et deux ans plus tard s'organisait en république fédérative dont la Californie, trop peu peuplée pour former un État, devint Territoire sous les ordres d'un Commandant général.

Le nouveau régime entreprit d'abord d'émanciper les Indiens de la Californie (1826). Cette politique donna des fruits si détestables qu'on y renonça, et les pères franciscains, abandonnés à leurs seules ressour-

ces, mais devenus du moins à-peu-près indépendants, connurent encore quelques années de prospérité. Leur suprématie était telle que c'est à eux que s'adressaient pour avoir de l'argent, quand Mexico les faisait trop attendre, les commandants de présidios et jusqu'au Gouvernement local siégeant à Monterey. En 1833, on devait ainsi aux Pères 500 000 piastres. Le parti démocratique, arrivé cette année-là au pouvoir s'avisa de les vouloir remplacer à la tête des Missions par des administrateurs laïques. L'opposition du général Santa Anna à ce projet réussit à leur épargner cette injuste spoliation, moyennant toutefois l'abandon de leur créance. Mais le Parlement mexicain, toujours travaillé par les idées d'émancipation des indigènes, ayant peu après accordé à ceux-ci le droit de changer de résidence à leur gré et de posséder autant de terre qu'ils en pourraient cultiver (1835), l'autorité des Pères se trouva ruinée. L'infiltration anglo-saxonne vint lui porter le dernier coup.

Dans la crainte de cette concurrence éventuelle qu'ils présageaient funeste, les missionnaires avaient voulu à l'origine prendre des mesures contre cet afflux de gens d'une autre race. Mais sur un pays aussi étendu, la surveillance comme les moyens de répression étaient trop illusoire pour que ces mesures fussent efficaces. Jusqu'au début du siècle, on fut à peu près tranquille; tout se borna à quelques apparitions de trappeurs égarés dans leurs courses, et à la visite de patrons de navires qu'on eut soin de rebuter par le plus mauvais accueil. A partir de ce moment, ces derniers se multiplient. Ils avaient d'abord simplement demandé licence de relâcher et trafiquer dans les ports californiens. Quand ils se furent rendu

compte de la faiblesse de l'autorité locale, ils devinrent plus exigeants. Dès 1805 le Gouverneur de la Haute-Californie signalait au vice-roi les empiétements des étrangers.

A compter de 1826, à la suite de la fusion des deux grandes compagnies pour le commerce des fourrures, la *Columbia* et la *Compagnie Américaine*, l'invasion redouble. Trappeurs, déserteurs, aventuriers arrivent à l'envi du Nord et du Sud. Le succès des premiers colons en effet n'avait pas tardé à s'ébruiter; on savait qu'il y là un sol fertile, un climat très-doux, que les maîtres officiels du pays, de sang espagnol ou mexicain, énervés par une vie trop facile, formaient une population paresseuse peu à craindre, et l'on accourait en foule. Bientôt l'élément primitif ne représenta plus qu'une faible minorité en face du flot toujours montant des nouveaux venus. Dans ces conditions la possession du pays devenait forcément précaire pour le Mexique. Des conflits étaient inévitables entre les pouvoirs locaux et les arrivants, conflits qui donneraient au Gouvernement de Washington un prétexte à intervention, et comme ce dernier avait conscience de sa force, il ne pouvait souhaiter mieux.

En 1842 eut lieu une première alerte. Le commodore Jones, de la marine fédérale, se présente inopinément devant Monterey, le prend et déclare la contrée territoire des États-Unis. Avait-il agi sans ordres et, malgré son succès, craignit-il un désaveu, toujours est-il que dès le lendemain il retirait sa proclamation et se rembarquait. Mais cette échauffourée restée impunie attestait une fois de plus la faiblesse du Gouvernement mexicain.

Les hostilités ne devaient pas tarder à reprendre, quand, provoquée sur un autre point par des causes semblables, la guerre vint à éclater entre les États-Unis et le Mexique.

Au Texas aussi, les Hispano-Mexicains étaient devenus depuis longtemps inférieurs en nombre aux Anglo-Saxons, et là avec cette circonstance aggravante pour sa politique que c'est à l'instigation même du Gouvernement mexicain que l'afflux des derniers s'était produit. Dès 1820, le Mexique accordait des facilités à l'Américain Austin pour amener des colons. En 1830, se sentant en force, près de 30 000, les immigrants, soutenus en secret par les États-Unis, demandèrent la séparation du Texas. Jamais la morale de *la Lice et sa compagne* ne s'était mieux confirmée. Le Mexique comprit alors, mais trop tard, son imprudence. Quand il voulut rapporter les lois précédemment édictées en faveur de l'immigration, il échoua et ne fit que fournir aux Américains un nouveau grief contre lui. Le coup d'État par lequel le général Santa Anna s'empara du pouvoir au Mexique fournit au Texas l'occasion désirée. Refusant de se soumettre au nouveau régime, il se déclare indépendant et prend les armes pour soutenir sa cause. Vainqueur de Santa-Anna en 1836, il s'érige en république libre et neuf ans plus tard (1845) s'annexait aux États-Unis.

Le Mexique, alors déchiré par la guerre civile, était résigné à ce qu'il ne pouvait empêcher, mais le cabinet de Washington, mis en goût par l'annexion du nouvel État, jugea le moment venu d'acquérir les immenses espaces qu'il convoitait. Il saisit le prétexte d'un dissentiment entre le Texas et le Mexique au sujet de leur frontière commune, et à peine le rattachement du pre-

mier aux États-Unis était-il ratifié par les Chambres, qu'une armée fédérale, sous les ordres du général Taylor, envahit le territoire contesté (mars 1846), celui qui s'étend entre le Nuécès et le Rio del Norte, et bientôt après le Mexique lui-même. C'était la guerre. Outre la colonne Taylor, deux autres attaques furent préparées, une par mer contre Vera-Cruz, une autre continentale sous les ordres du général Kearny, lequel devait se diriger sur la Californie à travers le Nouveau Mexique.

Juste à ce moment l'équipée du capitaine du génie fédéral Frémont venait de raviver la lutte en Californie même. Chargé par son Gouvernement, antérieurement à la naissance du conflit texien, de rechercher au Nord la route la plus directe vers le Columbia-river et le Pacifique, il ne craignit pas de descendre en armes avec sa troupe jusqu'à Monterey. L'agression était flagrante, inexcusable. Malheureusement le Mexique n'avait encore pour lui que le droit sans la force ; le commandant de Monterey, José Castro, ne put que parlementer avec Frémont, tout en essayant de soulever contre lui les peuplades indiennes. Attaqué par celles-ci, Frémont qui, dans sa libre marche à travers le pays, avait pu lui aussi apprécier l'impuissance du Gouvernement mexicain, et était ouvertement encouragé sur les lieux mêmes par le parti annexionniste, déclara en son propre nom la guerre (18 juin 1846). Combinant son action avec celle du commodore Stockton, chef de la station navale sur les côtes de Californie, il prend San Diégo tandis que Stockton s'empare de Los Angeles, puis tous deux font capituler l'infortuné Castro dans le camp où il s'était retranché, près de cette ville.

La lutte semblait terminée, quand les troupes de Castro violant la capitulation reprirent les armes à la voix de José-Maria Florès et rouvrirent la campagne par la reprise de Los Angelès (septembre 1846). Les Américains se trouvèrent un instant dans une situation des plus critiques que faillit encore aggraver l'arrivée intempestive de Kearny.

Ayant appris en chemin le succès de l'expédition Frémont-Stockton, Kearny avait cru pouvoir laisser la plus grande partie de sa colonne à Santa Fe (aujourd'hui capitale du Nouveau-Mexique), et, continuant d'avancer sans méfiance, était venu donner avec un simple détachement contre le gros des troupes de Florès. Il parvint toutefois à se retrancher dans une forte position où une colonne envoyée par Frémont réussit à le dégager. Tous trois réunis marchèrent alors contre Florès qui, devant le nombre, fut contraint de se rendre (janvier 1847).

D'autre part le général Scott, heureusement débarqué à Vera-Cruz, et victorieux en plusieurs rencontres, entra à Mexico quelques mois plus tard (19 septembre 1847). Le Mexique dut céder. Par le traité de Guadalupe-Hidalgo (2 février 1848), il abandonnait aux États-Unis, outre le contesté texien, tout le pays qui a formé depuis les États ou Territoires du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, de l'Utah, de la Californie, et la partie occidentale du Colorado. Avec la perte du Texas, il était réduit de plus de moitié. Il reçut, il est vrai, comme dédommagement à ces immenses pertes, une indemnité de quinze millions de dollars, sage mesure de la part du vainqueur qui, travestissant ainsi une conquête en achat, ménageait l'amour-propre du

vaincu et contribuait à l'extinction des haines nationales.

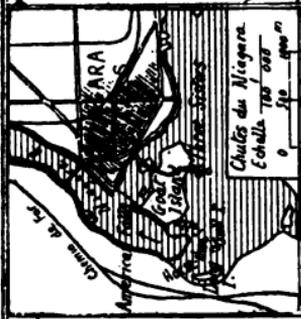
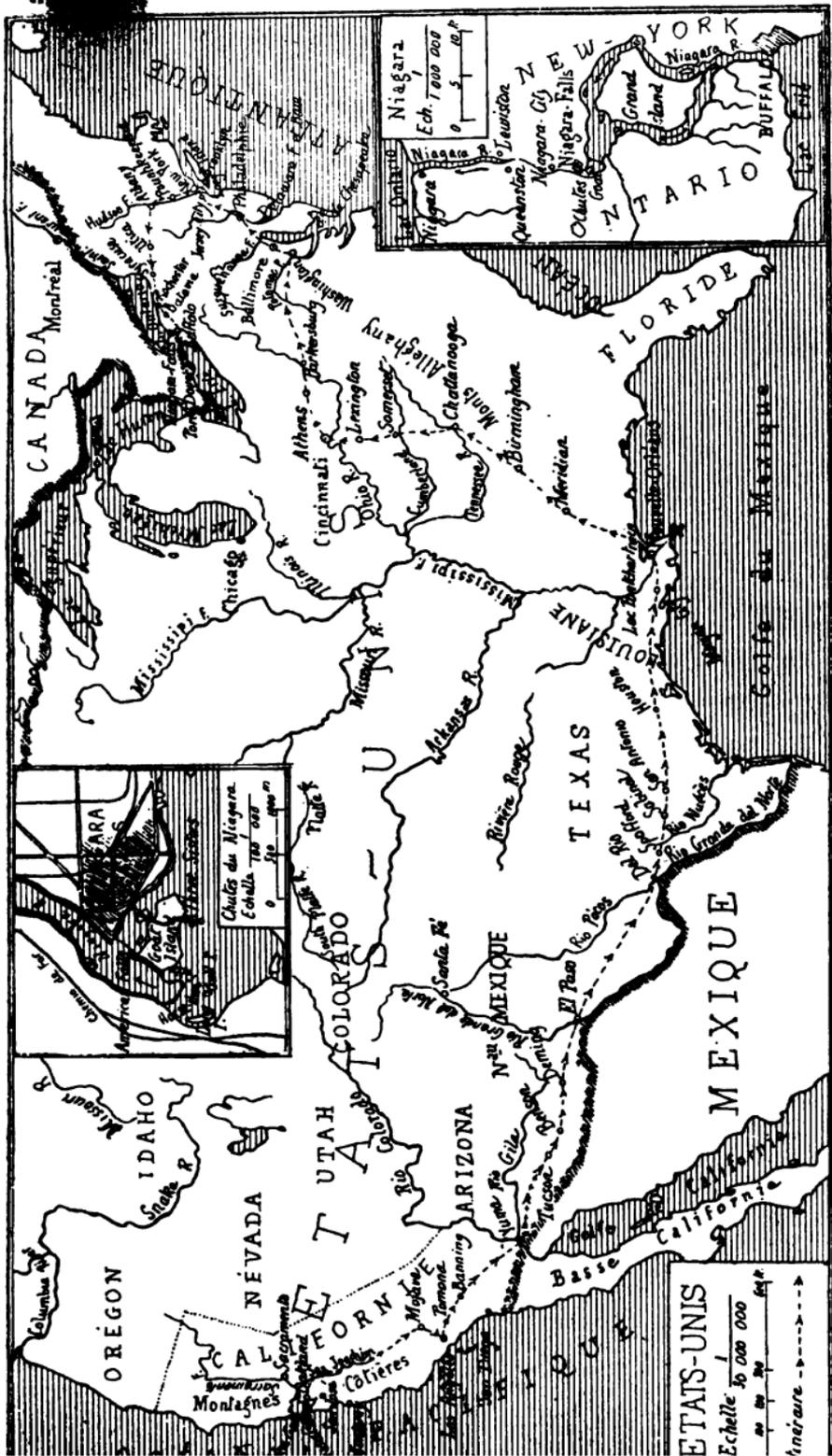
Les frais totaux de la guerre s'élevaient pour l'Union américaine à quarante-huit millions de dollars, mais elle avait atteint son but de régner désormais de l'Atlantique au Pacifique, et de posséder avec le riche terroir californien la baie de San-Francisco, le port le meilleur et le plus spacieux de toute la côte occidentale du Nouveau-Monde.

Comme si ce n'était pas assez de bonheur, voici que, par une chance inespérée, quelques jours à peine après le rattachement de la Californie à l'Union, on y découvrait l'or. C'est le 19 janvier 1848 qu'eut lieu, sur la propriété d'un aventurier suisse, J.-A. Sutter, la découverte de gisements aurifères par son employé Marshall, dans le lit d'un torrent détourné pour construire une usine, sur les bords du Sacramento. Une ère de fabuleuse richesse s'ouvrait pour le nouvel État.

Pendant toute la durée de ce long conflit avec le Mexique, il est manifeste que la diplomatie américaine témoigna d'une rare absence de scrupules. On fomente la guerre civile chez un peuple avec lequel on fait profession d'être en paix ; on introduit dans son sein des éléments étrangers qui ont mission d'y provoquer des démembrements ; on envahit en armes et à plusieurs reprises son territoire, quitte à rétrograder en s'excusant, si l'on juge après coup l'annexion prématurée. D'un bout à l'autre, c'est le plus parfait mépris du droit d'autrui ; on sait qu'on a affaire à plus faible que soi, et avec un cynisme tranquille on en profite. Si le sol doit appartenir au plus capable de l'exploiter, les États-Unis sont justifiés ; mais s'il est

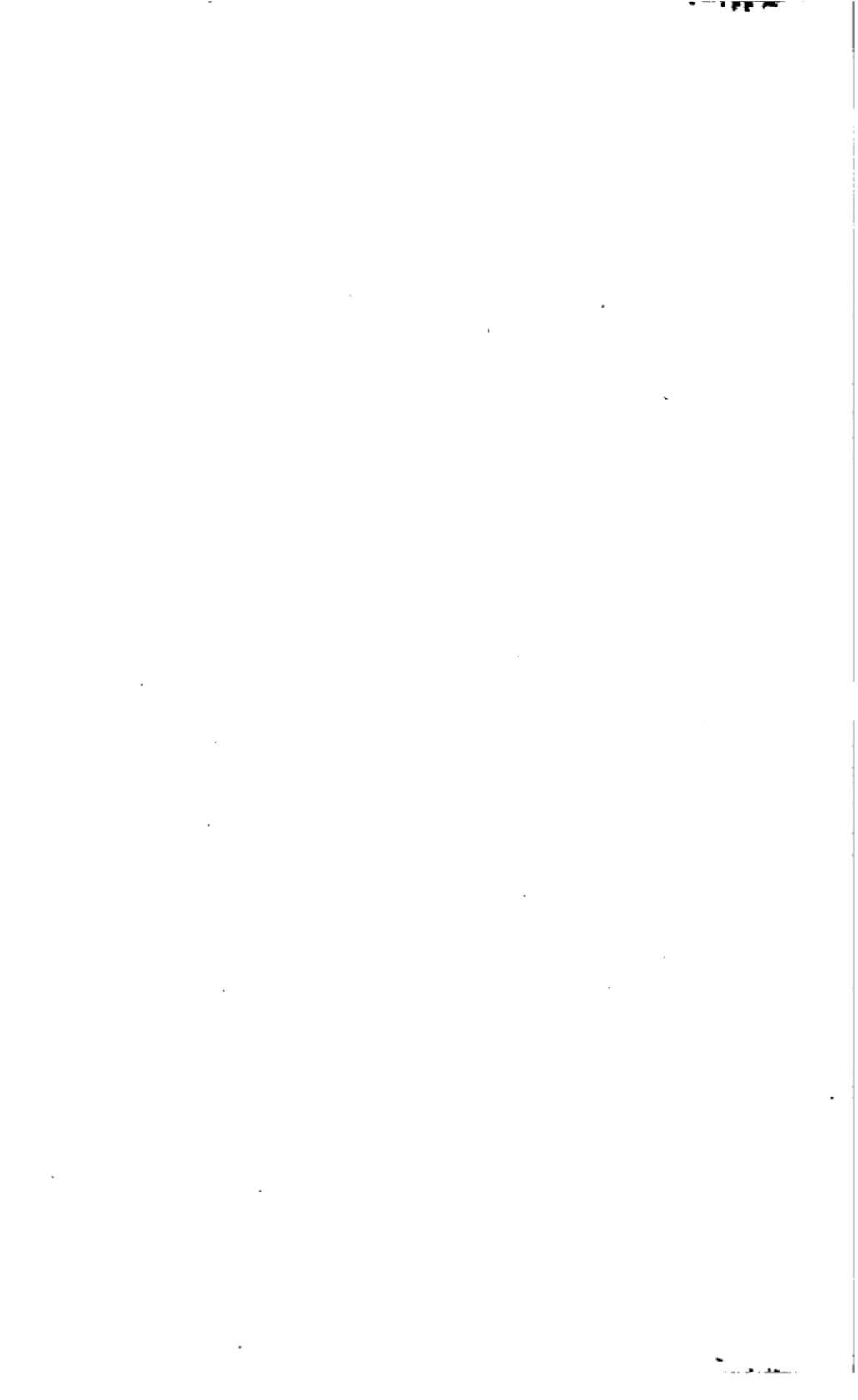
répréhensible de s'approprier par la force le bien des autres, si la morale de nation à nation a sur ce point les mêmes exigences que la morale d'individu à individu, on ne peut que flétrir de telles pratiques.

Peut-être l'intervention d'une Puissance européenne, Angleterre, France ou Espagne, eût-elle sauvé le Mexique, car de l'un ou l'autre côté, ces armées américaines étaient de qualité si inférieure, — simple ramassis improvisé de bandes sans cohésion et sans discipline, mal armées et mal équipées, comptant autant de chefs que de soldats, et ne songeant qu'à désertier au premier signal — que le moindre envoi de troupes régulières eût suffi, semble-t-il, pour changer la face des choses ; politique d'autant plus indiquée qu'encore que l'Union américaine ne comptât alors que vingt millions d'habitants, on pouvait déjà, par la rapidité de sa croissance, prévoir quel terrible concurrent se préparait pour l'Europe. La prudence conseillait d'enrayer cette progression, et à cet égard toutes les nations européennes étant également menacées, leur entente était facile. Un instant la France et l'Angleterre essayèrent de concilier le Mexique et le Texas. L'entrée de celui-ci dans la confédération empêcha leur action d'aboutir et elle ne se renouvela pas. On se désintéressa du conflit, on laissa la guerre se déchaîner, et le fort put à son aise dépouiller le faible.



**ETATS-UNIS**  
Echelle 1:10 000 000

North arrow symbol



## VIII

### LOUISIANE

#### DE LOS ANGELES A LA NOUVELLE-ORLÉANS

La distance de Los Angeles à la Nouvelle-Orléans est de 3000 km. environ, un peu plus de trois fois la longueur de la France comptée dans le sens des méridiens de Dunkerque à Port-Vendres. Pour franchir cet espace, le train met soixante-quatorze heures. Parti de Los Angeles à 8 h. 1/2 du matin, on arrive à la Nouvelle-Orléans trois jours après à 10 h. 1/2. La vitesse à l'heure n'est donc que de quarante km., et pour un train dit *express*. Une fois seulement par semaine, il y a un convoi plus prompt, atteignant comme moyenne de cinquante à soixante km. On est toujours tenté de s'exagérer la célérité des trains américains. Parce que le Rapide de New-York à San-Francisco vaut comme vitesse ceux de France et d'Angleterre, on croit que c'est la loi commune. Il en faut beaucoup rabattre, et la vérité pure est qu'à ce sujet nous n'avons rien à envier aux États-Unis.

On en peut dire autant de l'organisation même des trains. Elle ne vaut ni plus ni moins que la nôtre. L'esprit démocratique de la nation s'est opposé à ce

qu'il y ait comme chez nous trois classes de voitures. La plupart des Compagnies, — la plupart seulement, car chacune est libre d'adopter le système qu'elle veut, — n'ont donc qu'une seule catégorie de wagons dont quelques-uns d'une décoration plus sommaire sont réservés soit aux fumeurs, soit aux *colored men*, noirs et mulâtres. D'ailleurs, cette déférence à l'égalité est purement apparente, puisque l'institution des *Pulman-cars* vient grossir les trains de luxueux véhicules de classes diverses que ne fréquente pas le prolétaire

Les wagons, beaucoup plus longs que les nôtres, sont à couloir central ; deux places de chaque côté. Il en résulte que, même quand ils sont à-peu-près vides, on manque d'espace pour s'étendre de tout son long, comme on fait si aisément chez nous quelle que soit la classe. Cette privation est d'autant plus sensible que les bancs, ne courant pas contre les longs côtés, sont dépourvus d'un dossier suffisamment haut et commode. Ils n'ont pour tel qu'une simple traverse de bois, mobile autour d'un axe, de manière à pouvoir être retournée, comme en ont nos tramways d'été dans le midi. Le jour, passe encore, mais la nuit, pour peu qu'on ait dépassé l'heureux âge où l'on dort en toute posture, la situation devient intolérable. De guerre lasse, on prend un sleeping, et il semble bien qu'en effet les choses aient été combinées de la sorte pour acculer le voyageur à cette solution onéreuse.

Les filets à valises manquent d'une manière à peu près absolue. A peine, de distance en distance, quelque mince tablette. « C'est inutile — me dit Gourny, beaucoup moins que moi-même épris de ses aises, — ici l'on met tous ses colis aux bagages ». Je crois bien

qu'on les y met! Comment ferait-on autrement! Mais il est probable que si l'on avait le choix, comme en Europe, on ne dédaignerait pas d'en profiter.

Chaque voiture est munie d'un W. C. (W. C. est la désignation polie, car il n'y a pas d'eau de chasse), d'un lavabo et d'une provision d'eau potable. Aux deux extrémités se trouve un poêle de fonte, d'apparence grossière, mais qui chauffe parfaitement et d'où partent des conduites courant le long des grands côtés du wagon. Tout cela est bien.

Les voitures sont reliées entre elles par des passages, et le long couloir ainsi formé est incessamment parcouru par des vendeurs attachés au train qui viennent brailler leurs marchandises et veulent vous imposer de force l'achat de leurs oranges, de leur sucre d'orge, de leurs livres et de leurs journaux. Ces allées et venues, ce vacarme continuel, ces insistances auxquelles on ne se peut soustraire sont lassantes. On regrette le calme, le chez-soi relatif des trains de France. Non que l'établissement de couloirs tout le long d'une voiture n'ait marqué un progrès, mais la disposition pratique n'est pas le couloir *median* ni le wagon formant une salle unique pour cinquante personnes, c'est la subdivision du wagon en menus compartiments où les voyageurs s'assemblent suivant leurs affinités, avec couloir *latéral* grâce auquel on peut à son gré circuler d'un bout à l'autre ou rester confiné à sa place sans crainte de dérangement.

Pas plus qu'en France les gares ne comportent de quai à hauteur du plancher des voitures, et comme celles-ci sont encore plus hautes que les nôtres, leur accès est encore plus difficile que chez nous.

Il ne faut pas compter ici sur un personnel aux petits soins pour le voyageur, soucieux de lui éviter des erreurs en le guidant dans ses recherches. On est livré à soi-même sans aucun service à attendre de qui que ce soit. C'est, dans tout son triomphe, l'égoïsme brutal d'une race inculte où chacun fait sa trouée sans égard pour le voisin. Quand le train s'arrête, vous n'entendrez donc crier dans aucune langue : « vingt minutes d'arrêt, buffet », et quand il va repartir, n'espérez pas qu'aucun employé vous en avertisse. On se verrait pourtant prévenir d'autant plus volontiers que, hors de rares exceptions, les arrêts sont très-courts : il faut déjeuner ou dîner en dix minutes, juste le temps de descendre, avaler à la hâte une brioche et un liquide brûlant, recevoir la monnaie de sa pièce et remonter. Or remarquez que lorsqu'on a une demi-heure devant soi, on profite réellement de cette demi-heure, au lieu que lorsqu'on n'a que dix minutes, de peur d'en prendre quinze on ose à peine en prendre cinq, de sorte que ces arrêts déjà si courts sont encore abrégés par la crainte. Ne pourrait-on pas accélérer l'allure de ce train si lent, pour ménager ensuite aux voyageurs des arrêts plus longs? M'est avis que oui, mais par indifférence pour le bien-être de ceux qu'on transporte, on ne le fait pas.

Gourny, dont l'humeur philosophique aime à chercher le bon côté des choses, mais qui surtout cultive avec succès la douce ironie, entreprend de me vanter la méthode américaine : « On nous gâte en France, on est trop attentionné. En prenant ainsi tant de précautions pour nous, on favorise notre nonchalance, on nous incite à vouloir toujours être en tutelle. Le Français n'a

déjà que trop de propension à tout attendre d'une administration quelconque; que ne prend-il l'habitude virile, la seule digne d'hommes vraiment libres, de ne jamais compter que sur soi-même!... » Soit; essayons donc de nous consoler par la persuasion que cette insouciance à notre égard forme le caractère, mais il me semble qu'elle aigrit plutôt le mien.

Les *Pulman-cars* sont beaucoup plus confortables que les wagons ordinaires. Ils coûtent, suivant leur classe, un supplément de deux ou trois dollars par nuit. Les deux modèles sont construits sur le même plan, et ne diffèrent que par le plus ou moins de luxe des étoffes et boiseries. Le soir venu, on démonte les sièges de manière à les transformer de chaque côté du couloir central en deux lits superposés. Des rideaux glissent sur tringles de manière à isoler dudit couloir les couples de dormeurs. Mais là encore il n'y a pas assez de place pour les menus colis. De plus, cet accouplement deux à deux, auquel on est condamné dès que le nombre de voyageurs l'exige, ne laisse pas d'être gênant; d'autant plus que le même sleeping sert à la fois pour les deux sexes. C'est plutôt un avantage, diront ici les mauvais plaisants : non, croyez-moi, c'est un défaut.

Mais la véritable plaie de ces cars, de nature à toujours faire hésiter à les prendre, est l'étrange recrutement de leur personnel de service. Au lieu d'avoir affaire à des gens de confiance, triés sur le volet, comme dans les sleepings des compagnies françaises, on se trouve en présence d'une immonde vermine de nègres et de mulâtres auxquels ce n'est certes pas leur couleur que je reproche, n'ayant aucun préjugé de race, mais

qui, non contents d'être insolents et grossiers à plaisir — une traversée des États-Unis bronze là-dessus — sont de plus voleurs habiles. Il est toujours imprudent de s'absenter de sa place, même pour un temps très-court, en laissant derrière soi quelque objet de prix. La chose m'arriva deux fois : la première, un canif me fut soustrait ; la seconde, instruit par la précédente, je rentrai en hâte pour prendre mon porte-monnaie : trop tard ; il avait déjà disparu, et mon absence avait duré moins d'une minute ! C'était le soir. Le lendemain matin, on le retrouva sous mon fauteuil, allégé de quelques dollars, et il fut censé être tombé de mon lit par inadvertance.

On ne vole jamais, me dit-on, que de petites sommes, spéculant avec raison que le volé, ou ne s'apercevra pas de ce qui lui manque, ou ne se résoudra pas à un esclandre pour peu de chose. Le profit, pour être moindre, est ainsi plus sûr.

Toutefois, comme en cette matière, il faut se garder d'une généralisation qui risque d'être injuste, nous admettrons, pour l'honneur de la libre Amérique, que je fus victime de circonstances exceptionnelles, que seule la *Southern Pacific Company* comptait dans son personnel de tels virtuoses, que même étaient seuls à l'être les employés des voitures où je pénétrai, et qu'enfin la Compagnie, s'étant aperçue de leurs talents dès le lendemain, s'est aussitôt privée de leurs services.

Au sortir de Los Angeles, la voie ferrée se dirige d'abord au S.-E. et presque en droite ligne vers Yuma, sur la rive orientale du Colorado, lequel sert de limite entre la Californie et l'Arizona. Jusqu'à mi-chemin,

c'est encore cette extravagance de fertilité qui recommande la campagne de Los-Angelès. Toute la plaine verdoie gaiment sous un soleil de printemps. On traverse une série de villages tels que Pomona, au nom significatif, qui sont autant de riches centres de culture fruitière. A partir de Banning, la scène change soudain : on pénètre dans un désert qui s'étend indéfiniment et va nous suivre pendant plus de deux mille km., jusqu'au milieu du Texas, sorte de vaste Crau inattendue, mais différant de celle de Provence en ce qu'on met deux jours à la franchir au lieu d'une demi-heure.

Le train défile d'abord entre des hauteurs arides aux sommets neigeux, rameaux extrêmes de la chaîne des montagnes Côtières. Au Sud on distingue un lac, mais même la présence de l'eau ne parvient pas à entretenir quelque verdure sur un sol aussi pauvre. En approchant du Rio-Colorado, les dernières croupes s'affaissent, et dès l'entrée dans l'Arizona, ce n'est plus qu'une plaine horizontale de sable gris, aux reflets nitreux, ravinée de lits de rivières à sec. Au Nord, la vue est bornée par une ligne violette, sans doute des montagnes extrêmement éloignées. Au midi, il n'y a rien ; aussi loin que porte le regard, c'est la plaine nue se prolongeant à l'infini. Pour toute végétation, quand il y en a, quelques touffes d'une herbe grise brûlée du soleil, entremêlée de cactus aux tons légèrement plus verts. Et c'est ainsi durant toute la traversée de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. Le sable envahit insensiblement les wagons sans qu'on puisse s'en garantir. A Déming, un peu avant El Paso, ce n'est plus seulement cette lente pénétration, c'est toute la violence du simoun soulevant des flots de poussière qui font cor-

tège au train et masquent toute vue à droite et à gauche.

Au milieu de cette morne aridité, les stations s'efforcent de loin en loin de ménager quelques maigres oasis. On y voit quelques palmiers péniblement entretenus, et parmi eux des cabanes à double toiture, ainsi disposées contre l'intolérable chaleur de l'été, de même que sur nos paquebots de la mer des Indes on installe une double tente au-dessus du pont. C'est là qu'on descend pour expédier au buffet quelque rapide lunch au menu peu varié : une grossière pâtisserie, et pour breuvage, du café ; rien de plus substantiel. Une fois la station franchie, recommence l'éternel défilé entre les deux rangées de poteaux télégraphiques.

Le second jour, 24 janvier, vers 3 h. du soir, nous entrons dans le Texas à El Paso après avoir traversé le Rio del Norte qui à partir de ce point sert de limite entre le Mexique et les États-Unis, mais n'a guère ici, du moins en cette saison, que l'aspect du Gardon d'Alais : un mince filet d'eau, large d'à peine quelques mètres, perdu au milieu d'un lit de sable d'une étendue énorme. Il y a deux El Paso : l'américain que nous longeons, sur la rive gauche, comptant de 10 à 12.000 âmes ; sur l'autre rive, peuplé de 15.000, le mexicain, dont on aperçoit les bâtisses au-delà de ce fleuve de sable, réuni au premier par une voie ferrée. De notre côté, c'est une agglomération éparsée de maisons d'*adobes*, c'est-à-dire de briques non cuites, simplement séchées au soleil, et d'un ton uniformément gris. Elles forment autant de blocs carrés au toit plat, aux fenêtres rares, d'une laideur parfaitement assortie à celle du site. Ça et là, quelques clochers. Autour de la ville, des chevaux paissants et des groupes de cavaliers au

costume mexicain : chapeau gris conique orné de galons d'or et d'argent, manteau court, pantalon évasé et fendu par le bas. On voit aussi quelques types bien nets d'Indiens autochtones, teint rouge, visage glabre aux pommettes saillantes, longs cheveux, mais le costume européen dont ils sont affublés les dépare.

Au delà d'El Paso, le désert reprend, un peu moins prononcé; il y a de loin en loin quelques tentatives de plantations régulières, des plaines irriguées, des arbustes, mais le sable qui sature l'atmosphère et fait pleurer les yeux recouvre tout de la même teinte grise.

Le 25 à 6 h. du matin, on franchit sur un long pont de bois le Pecos, affluent du Rio del Norte, et de nouveau l'on rase un instant la frontière mexicaine. La région est redevenue montagneuse; nous traversons une série de roches stratifiées, aux assises strictement horizontales, qu'on a dû couper pour frayer un passage à la voie. Leurs formes tourmentées leur donnent l'aspect d'idoles de pierre, alignées de part et d'autre de la route.

A neuf heures du matin, arrivée à Spofford, où nous déjeunons, et à partir de là encore le désert. A toutes les gares, c'est le même spectacle : quelques maisons d'adobes ou de bois, un clocher, une herbe grise, des arbustes dépouillés de leurs feuilles, des groupes de naturels.

A midi, l'on est à Sabinal. C'est le point de notre ligne le plus au Sud. Il marque à-peu-près la fin du désert. A partir d'ici la nature se réveille, les arbres se multiplient; ce sont maintenant de petits chênes gris, rappelant de loin l'olivier; les maisons se font plus coquettes et aussi plus nombreuses. On voit dans

les champs des troupeaux de bœufs conduits par des cavaliers à coiffure mexicaine.

A 2 h., arrêt de vingt-cinq minutes à San Antonio, la plus vieille cité du Texas et son principal centre de population, 45 000 âmes, gros amas de constructions petites et dispersées sans ordre sur un grand espace; des tramways roulent dans les rues, des églises se montrent partout: on se sent en pays de culture latine, et le type des habitants et des voyageurs qu'on prend en route confirme cette impression. Bon nombre d'eux possèdent quelques éléments de français.

A San Antonio nous faillîmes être victimes de cette incurie des employés de chemin de fer que j'ai signalée. On nous avait si négligemment prévenus du changement de train qui s'opère ici que ni Gourny ni moi ne l'avions soupçonné. Le recul inopiné sur une voie de garage des wagons que nous venions de quitter éveilla mes soupçons. Gourny, que j'avertis aussitôt, va aux renseignements, parlemente avec le chef de gare; nous retrouvons nos bagages au fond d'une salle où ils étaient déjà consignés, et tout s'arrange. Mais comment ne pas regretter, en des cas pareils, la sollicitude française!

A San Antonio, commencent les champs de coton. On s'approche en effet de la Nouvelle-Orléans, le plus grand marché cotonnier du monde. Toute la plaine est couverte de ces petites plantes, hautes d'un pied à peine, et qu'on distinguerait difficilement du sol sans le flocon blanc qu'elles portent.

A dix heures du soir, arrivée à Houston, autre centre texien de 35 000 habitants, doté d'une gare magnifique, éclairée à l'électricité, et d'où partent plusieurs lignes

ferrées. Ici débuta un incident qui mit en émoi tout notre wagon. Un gentleman de mise irréprochable monte, s'assoit à mon côté, puis gagne une autre place et descend à la station suivante. A peine était-il parti que le voyageur dont il avait été le voisin constate la disparition de son porte-monnaie avec 80 dollars. Le coup avait été fait avec une prestesse inconcevable. Je me palpai tout de suite et reconnus avec plaisir que j'étais indemne.

Le 26 à notre réveil, le décor a de nouveau changé. Nous sommes entrés en Louisiane, et longeons maintenant la mer à une trentaine de kilomètres seulement. Ce ne sont plus que des plaines basses, marécageuses, entrecoupées de régions inondées. A gauche, du côté nord, une forêt nous borde, dont les hauts arbres ont les branches couvertes de lichens semblables à des chevelures grises ou à des toiles d'araignée que le vent balance. Rien de plus hideux que cette monstrueuse végétation parasite engendrée par l'humidité. Sous les arbres, de loin en loin, des huttes de bois pour les nègres employés aux travaux de défrichement. Tantôt la forêt approche tout contre la voie, tantôt elle s'éloigne laissant entre elle et nous des cultures de coton ou des champs inondés d'où émerge une herbe jaunâtre.

A neuf heures et demie, on côtoie la baie de Morgan-City. Une heure après, on se trouve devant le large Mississippi que nous traversons en bac, et à 11 h. du matin nous sommes à New-Orléans.

## LA NOUVELLE-ORLÉANS

La Nouvelle-Orléans, bâtie sur la rive gauche du Mississippi, s'étend entre le fleuve au Sud et le lac Pontchartrain au Nord. Quand on arrive par le Sud, comme c'est notre cas, l'aspect n'est guère flatteur. Des abords de la gare, un omnibus cahotant nous transporte à notre hôtel, rue Royale, à travers la vieille ville qui est l'ancienne ville française. Les rues sont droites mais à cette qualité près, quelle laideur de tout l'ensemble ! sol boueux, devanture minable des magasins, façades grises et décrépites des maisons... Cela, par un ciel fuligineux et une atmosphère humide qui ne contribuent pas à égayer le tableau.

Mais ce n'est ici, heureusement, qu'une partie, et la moindre, de l'ancienne capitale de la Louisiane. A côté de la vieille cité d'où le mouvement et la vie se retirèrent, et qu'on laisse telle qu'elle fut bâtie dans la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, on a édifié une ville américaine dans le style moderne, où nous retrouvons ces grands immeubles et cette largeur de voies qui devient un besoin sitôt qu'on en a goûté les avantages.

Les deux villes sont séparées l'une de l'autre par la large rue Canal, principale artère, incessamment parcourue par ses cars à trolley. Ici l'impression devient meilleure. A l'inverse de San-Francisco, centre purement américain, on est surtout frappé de la physionomie française de la population et des magasins. Durant tout le parcours, on entend résonner sa langue, on croise des types de sa race, on reconnaît la disposition des étalages, mêmes boutiques de modes, de confec-

tions, de tapissiers, de confiseurs, aux enseignes françaises. Quand de là nous gagnons les quais, l'illusion se renforce. On se croirait transporté à Marseille, sur la rive sud du vieux port, devant les bars et les ship-chandlers, parmi les sacs de blé et les balles de coton.

Dans la partie américaine, le nombre d'étages, ainsi qu'à Los Angeles, reste limité à quatre ou cinq. L'accroissement de population de la ville, bien que rapide comme dans toute l'Amérique, n'exige pas qu'on dépasse ce chiffre. New-Orléans, qui comptait 216 000 âmes au recensement de 1880, en avait 240 000 à celui de 1890 et doit atteindre aujourd'hui 260 000 environ.

On nous a indiqué comme étant à voir les cimetières et le lac Pontchartrain, mais le mauvais temps persistant nous retient dans les lieux couverts, le *Boston-club*, où nous a introduit notre distingué consul, M. d'A..., et la Bibliothèque publique, très-riche en ouvrages de notre langue.

Au sujet du club, je ne saurais que répéter ce que j'ai déjà dit, qu'il est à désirer que le goût d'institutions semblables se développe chez nous, tant elles sont précieuses à tous égards, par les facilités de réunion et les ressources de lecture qu'elles offrent à leurs membres, autant que par le bien-être, le luxe qu'elles mettent à portée des bourses modestes. Je retrouve ici la même élégance d'installation et le même trésor littéraire qu'à Hongkong et à Frisco : un choix vraiment prodigieux de journaux et de revues de tous pays dont on n'a pas l'équivalent dans nos cercles de France, et qui témoigne de bonnes habitudes intellectuelles. Même faste, même abondance de périodiques de tous genres et de toutes langues, avec un fonds de

bibliothèque plus sérieux encore, au *Chess-club*, qui nous a également accueillis. Partout on se trouve ainsi dans d'excellentes conditions pour suivre sans efforts, sans perte de temps, dans toute son ampleur et sa diversité, le mouvement de la pensée contemporaine.

Un autre élément de distraction qui ne se rencontrait pas à San-Francisco est le théâtre français, car il y a ici une troupe d'opéra et d'opéra-comique jouant notre répertoire en sa langue. J'y passai plusieurs soirées où l'on donna successivement *Robert le Diable*, *La Traviata* et *Gillette de Narbonne*, et ne saurais dire le plaisir qu'on éprouve à voir ainsi persister à l'étranger des preuves de notre prééminence artistique. Ainsi, dans une ville qui a cessé de nous appartenir depuis plus d'un siècle, et où plus des quatre cinquièmes de la population sont aujourd'hui d'origine britannique, c'est encore le français qui reste langue de théâtre. A défaut d'autre, cette suprématie nous reste.

Le samedi est le jour select. On peut voir ce soir-là, réunies en une gracieuse guirlande aux fauteuils de balcon, tout ce que New-Orléans compte de jeunes beautés, parées de leurs plus riches atours. C'était un agréable mélange d'exquises jouvencelles aux types anglais et français, œil piquant, fin sourire et fraîches carnations, en robes blanches, roses ou bleu-tendre. Ce qui donnait plus encore d'attrait au tableau était le curieux retour offensif aux modes de 1830 dont il offrait l'image, manches à gigots, tailles longues, robes cloche, cheveux échafaudés sur le sommet du crâne, et jusqu'aux repentirs accompagnant les joues : telles les gravures sur bois d'un vieux *Musée des Familles*. Je tiens d'ailleurs cet ajustement pour un des plus excré-

bles qui aient jamais sévi sur le beau sexe, mais il me fallut constater ce soir-là que la jeunesse et la beauté font tout passer.

La troupe valait celles de nos bonnes villes de province; le théâtre lui-même, situé dans la vieille ville et horrible comme extérieur, est des mieux aménagés au dedans.

D'après les renseignements que nous avons pu recueillir, les descendants de Français, aujourd'hui de nationalité américaine, seraient au nombre de 40 à 50 000. Avant la guerre de la Sécession, ils occupaient par leur fortune le premier rang dans la ville, y tenant tout le haut commerce, commerce alimenté en majeure partie par les produits de France. La guerre changea tout. A la suite du blocus auquel la Nouvelle-Orléans fut soumise, les voies des échanges internationaux furent modifiées. Les produits français arrivèrent toujours, mais désormais par New-York, ce qui désorganisa tout le négoce local. Quant aux fortunes acquises, elles reposaient principalement sur l'esclavage, et la victoire du Nord les annula. La richesse et par suite l'influence passèrent aux gens de souche anglo-saxonne dont le nombre augmentait toujours.

Cette première cause de décadence de l'élément primitif en entraîna une autre. La langue française, cessant d'être indispensable, ne fut plus enseignée dans les écoles publiques gratuites; il fallut l'aller chercher dans les établissements privés, et comme il n'y avait plus à la connaître aucun intérêt pratique, ce fut le fait d'une minorité infime. L'élite de la population de race française envoyait ses fils en France achever leur éducation; cette coutume a cessé.

Nous avons vu toutefois qu'au théâtre le français se maintient. « Oui, me dit-on, parce que la tradition l'y protège, parce que la mode s'en mêle, et enfin parce que la génération présente le connaît encore suffisamment, mais nos enfants l'ignorent, et il est à craindre que ce dernier vestige de l'origine de la cité disparaisse bientôt. »

Que reste-t-il en effet pour maintenir l'influence française? Il reste la colonie proprement dite, 7 à 8000 Français, en général de petits artisans. Ils exercent de préférence les professions de boucher, épicier, laitier, et sont dignes en tout point de l'estime qu'on leur accorde. Mais ce n'est pas sur eux qu'on peut compter pour entretenir l'éclat de notre nation.

D'autant qu'avec cette malheureuse tendance à l'émiettement, à la désunion, que nous avons déjà constatée ailleurs, et qui est décidément le défaut national, ils n'ont même pas su grouper leurs efforts quand leurs intérêts matériels les plus immédiats étaient en jeu. C'est ainsi qu'au lieu d'une société de bienfaisance unique, et partant riche et puissante, il y a pour la colonie jusqu'à douze sociétés. Quel est le motif de ce fractionnement? Est-ce la politique, est-ce la religion? Non; simple effet d'une incurie générale. Les choses sont ainsi parce que personne ne se soucie qu'elles soient autrement. Nos consuls parfois essaient de réagir et tentent la fusion de toutes ces œuvres éparses, mais ils se heurtent à des habitudes invétérées, à un dégoût général de l'action, et finissent par se lasser d'efforts qu'ils voient impuissants. Ajoutez que douze sociétés, cela représente douze présidents, douze vice-présidents, douze secrétaires et douze trésoriers, et voilà encore le

grave motif, éminemment noble et digne, qui s'oppose à l'unité...

La principale de toutes ces fondations est la *Société française de bienfaisance mutuelle*. Elle compte quinze cents adhérents et possède un hôpital de cinquante lits, mais à l'usage seulement de ses membres; les autres Français n'y auraient pas accès, même en payant.

Outre les sociétés de bienfaisance, existe une *Société de charité* entretenue par la classe aisée de la colonie. Cette dernière œuvre a ouvert une école qui est assez prospère et où soixante-dix élèves apprennent notre langue. Tel est le plus beau succès qu'on ait pu obtenir. Les recettes de l'école sont alimentées par les cotisations des sociétaires et par la rétribution des élèves; car, conformément aux vrais principes, elle n'est entièrement gratuite que pour les indigents; les autres paient, et paient ce qu'ils peuvent. Une dernière source de bénéfices est la subvention de l'*Alliance française pour la propagation de la langue*; elle envoyait autrefois des livres destinés aux distributions de prix; mais les droits de douane joints aux frais de port les rendaient plus onéreux que des livres achetés sur place; aussi l'*Alliance française* envoie-t-elle maintenant une somme d'argent.

Les départements qui fournissent le plus de colons sont ceux des Hautes et Basses-Pyrénées. Beaucoup d'entre eux, après fortune faite, retournent en France, mais la plupart de ceux-là reviennent ensuite, me dit-on, se fixer et mourir sur cette terre d'Amérique où l'argent est tout, et où leur amour-propre n'a pas à souffrir de l'obscurité de leur origine.

Avant 1870 il y avait aussi à New-Orléans un groupe de Lorrains, gens sérieux, travailleurs, très-considérés. Depuis la guerre ce petit noyau a disparu.



On souffre d'autant plus de voir ainsi notre étoile décliner sous ce ciel, qu'on se dit qu'une politique plus avisée eût réussi peut-être à nous conserver cette conquête de nos pères, et à faire de cette immensité la colonie la plus riche et la plus enviée.

Car ce qui fut cédé en 1803 par le Premier-Consul à l'Union Américaine sous le nom de Louisiane est bien autre chose que l'État qui porte maintenant ce nom ; réserve faite de ce qui appartenait alors à l'Espagne : Californie, Nouveau-Mexique et Texas, et n'a été rattaché que plus tard aux États-Unis ; comme on l'a vu la Louisiane embrassait tout le présent territoire de l'Union situé à l'ouest du Mississipi jusqu'au Pacifique, soit une superficie de quatre à cinq fois la France, que quinze millions d'hommes de race blanche occupent aujourd'hui. Le tout fut vendu au prix dérisoire de 80 millions de francs, autant dire un morceau de pain. Faut-il en blâmer le Consulat ? Non : la faute remonte plus haut ; elle est imputable à la France même qui jamais n'avait su tirer parti de ce magnifique domaine, qui jamais ne s'en était souciée, au point qu'en 1803 on ne connaissait même pas les limites ni l'étendue de ce qu'on cédait.

A l'origine la Louisiane comprenait le bassin entier du Mississipi. Elle avait été reconnue et ainsi baptisée en l'honneur de Louis XIV par Robert de la Salle, lequel, parti en 1679 du Canada dont il était Gouverneur, gagna le grand fleuve américain par son affluent

l'Illinois, et le descendit jusqu'à son embouchure.

En 1717 tout le territoire fut concédé à la *Compagnie d'Occident* que venait de fonder Law, et servit de base aux spéculations financières de celui-ci. La Compagnie obtenait le monopole du commerce du pays pour vingt-cinq ans, la propriété de toutes les terres découvertes ou à découvrir avec faculté d'exploitation du sol, des rivières et des mines, enfin le droit d'avoir ses officiers et ses troupes à elle, aussi bien en France qu'en Amérique. Law s'efforça de provoquer un mouvement d'émigration vers ces parages, et grâce à la faveur qui accueillit au début son système, il obtint d'abord un certain succès. C'est par les premiers colons partis pour répondre à son appel que fut fondée la Nouvelle-Orléans dès la première année (1717). On développa la culture du tabac, on entreprit la production de la soie, on défricha, on sema, on bâtit; de toutes façons les commencements furent heureux. Mais la vogue n'eut pas de durée. Le courant d'immigration s'arrêta promptement, et la Louisiane, dans son ensemble, resta, à quelques plantations près, inexplorée, inculte et improductive.

En 1719, la Compagnie d'Occident absorbant celles des *Indes Orientales* et de la *Chine*, avait pris le nom de *Compagnie des Indes*. Malgré les concessions que lui prodiguait le Gouvernement pour soutenir Law, son avenir restait douteux. L'échec final de ce financier (1720) acheva de jeter sur elle le discrédit.

On est trop tenté, de nos jours, d'opposer la répugnance que montrent à s'expatrier nos contemporains à la prétendue facilité qu'y auraient apportée leurs ancêtres. La vérité est que pas plus autrefois qu'à présent les Français ne quittèrent aisément le sol natal.

Certes de tout temps il s'est trouvé en grand nombre parmi eux des aventuriers pour aller au loin tenter la fortune, cerveaux brûlés ou songe-creux, pauvres hères sans sou ni maille ou fils de famille ruinés, bref toutes les épaves de la civilisation, tout le flot bourbeux des réfractaires. Et dans le tas, quelques-uns, se découvrant outre-mer des capacités de travail insoupçonnées jusque là de leurs proches et d'eux-mêmes, ont pu réussir au-delà de leurs souhaits. Mais ce n'est pas avec des ingrédients aussi troubles, aussi disparates, qu'un établissement colonial peut acquérir grandeur et puissance. Il y faut l'afflux large, continu, prolongé des éléments réguliers de la nation, des gens laborieux et réfléchis autant qu'énergiques, pourvus des ressources nécessaires comme capital-instruction et capital-argent; non pas seulement de braves garçons disposés, comme nous en voyons trop, à aller ouvrir, rue Catinat ou rue Paul-Bert, une boutique de coiffeur ou un atelier de photographe, mais de vrais colons, c'est-à-dire des hommes résolus à exploiter les richesses naturelles d'une terre vierge; car en ce temps où M. Michel Bréal a si heureusement mis à la mode la *Sémantique*, il ne faut pas oublier que « colon » vient de *colere* « cultiver ». Cette exploitation exige toujours un travail éminemment ingrat et ne devient que très tardivement rémunératrice. Ce sont des Français résignés d'avance à ce dur labeur et à cette longue attente qui défrichèrent jadis la Louisiane et le Canada, qui de nos jours s'appliquent à faire valoir notre Algérie et notre Tonkin, et on ne saurait trop les applaudir ni surtout les aider; mais de ceux-là on en compte peu et de tout temps on en a peu compté.

La Compagnie de Indes ne sombra pas avec Law ; mais d'année en année, elle vit se restreindre son mouvement commercial. Quand elle s'éteignit, en 1769, toute la Louisiane avait déjà cessé d'être française. Par le funeste traité de Paris qui mit fin à la guerre de Sept ans (1763) on en livrait à l'Angleterre la portion à l'Est du Mississipi, moins la Nouvelle-Orléans, tandis qu'une clause secrète abandonnait à l'Espagne, avec cette ville, le portion à l'Ouest du fleuve, en dédommagement de la Floride, cédée par elle aux Anglais.

De crainte d'une révolte, on resta, paraît-il (1), dix-huit mois sans oser annoncer à la partie devenue espagnole de quelle manière on avait disposé d'elle, tant on était certain que le nouveau régime lui ferait horreur, par le genre de civilisation arriérée qu'il représentait. Ce n'est qu'en 1769 que les autorités espagnoles purent être substituées aux françaises, et encore ne se maintinrent-elles que par les supplices et la terreur qu'elles firent régner.

C'est cette Louisiane occidentale que Bonaparte se fit rendre en 1800 par le traité de Sainte-Ildefonse et qu'il vendit aux États-Unis en 1803. Bien moins encore que la France, l'Espagne avait-elle su utiliser son acquisition, et ce qu'elle nous restitua en 1800 était d'un rendement à-peu-près nul. Or la paix d'Amiens venait d'être rompue, il fallait faire flèche de tout bois pour alimenter le trésor de guerre ; le Premier Consul, convaincu qu'il ne pourrait défendre contre les Anglais le pays recouvré, fut trop heureux qu'on lui en offrit quatre-vingts millions.

(1) Cf. *Histoire d'Espagne*, par Rosseeuw-Saint-Hilaire, tome XIII.

Dans son insouciance de notre empire colonial, d'un empire qui comptait des régions si belles, et riches de toutes les richesses, agricoles et minières, le Gouvernement de Louis XV fut coupable. Mais, sans prétendre l'excuser, puisqu'aussi bien le propre d'un Gouvernement digne de ce nom est d'avoir, des intérêts nationaux, une vue plus nette que le peuple lui-même encore doit-on reconnaître que son insouciance fut celle du pays entier. Notre génération qui en voit les conséquences déplore le si facile abandon de nos colonies aux Anglais en 1763 ; les contemporains s'en sont désintéressés, et si dès ce temps la France eût été en possession d'un régime fondé sur le suffrage populaire, tout porte à croire que les choses se fussent passées identiquement.

Dira-t-on pour se consoler que de toutes manières nous étions destinés à perdre nos colonies, et que si nous ne les avions pas aliénées de gré ou de force dès le xviii<sup>e</sup> siècle ou en 1803, la victoire de l'Angleterre sur Napoléon en 1815 nous les eût ravies ? Mais qui ne voit que, par une plus saine estime de nos possessions extérieures, toute notre politique européenne eût été changée, et par là peut-être toute l'histoire de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci ? Pourquoi donc, à tant de reprises, l'Angleterre réussit-elle à liguier l'Europe contre nous, sinon parce que, par sa fureur de conquêtes continentales, la France napoléonienne inquiétait l'Europe entière ? Or toute à ses colonies, la France cessait d'être menaçante, si bien que, faute d'objet, ces coalitions ne se nouaient pas. Conduite d'autant plus sage que c'était négliger sur ses frontières des territoires d'une étendue médiocre et d'une possession forcément précaire, pour s'annexer au loin des

continents entiers d'une garde plus facile et moins onéreuse. En somme, il s'agissait de pratiquer pour notre propre compte la politique qui a si bien réüssi à l'Angleterre, lorsque, s'avisant enfin qu'à vouloir prendre pied sur le continent européen elle consumait vainement ses ressources, et que la possession de Calais ou Dunkerque ne serait jamais pour elle qu'un élément de faiblesse et non pas de puissance, elle s'est détournée de ce vain mirage, et s'élançant de son fle à la conquête des autres parties du monde, a établi jusqu'aux confins de l'Univers les fondements de sa grandeur.

Poursuivant le même but, nous nous serions, il est vrai, bientôt heurté à elle; mais seul à seul, nous pouvions vaincre : avec l'Europe en plus contre nous, comme tel fut le cas, la défaite finale était certaine.

Enfin, à supposer même que les événements n'eussent pas été modifiés, mieux eût encore valu, pour mettre les choses au pis, que la Louisiane, au lieu de devenir en 1803 territoire de l'Union, tombât ultérieurement au pouvoir des Anglais, comme le redoutait Bonaparte. C'était alors l'Amérique septentrionale également partagée entre les deux nations et devenant ainsi une cause permanente de conflits où elles eussent usé parallèlement leurs forces, au lieu qu'il y faut voir aujourd'hui, entre les 5 millions d'habitants du Canada et les 12 millions du Mexique, un organisme compact de 70 millions d'individus, et qui en 1950 en comptera peut être 200 millions. On se demande quelle figure feront alors, en face de ce colosse, les nations de l'Europe, à la Russie près.

Il est vrai qu'en 1800 nul ne pouvait prévoir l'accroissement miraculeux réservé aux États-Unis...



## IX

### NIAGARA

#### DE LA NOUVELLE-ORLÉANS A WASHINGTON

Je quittai la Nouvelle-Orléans le 30 janvier à 6 heures du soir, me rendant à Washington par Cincinnati. On ne saurait imaginer la simplicité d'installation de cette gare du Nord-Est, ou plutôt de cette station de départ, car de gare il n'y en avait pas. On distribuait les billets et on enregistrait les bagages dans de vieux wagons faisant office de bureaux, et c'est en plein air qu'il fallait attendre la formation du train.

Désormais mon voyage allait se poursuivre dans des conditions moins attrayantes, car j'eus le regret de laisser ici mon compagnon de route, celui dont la société depuis Hongkong m'avait été si précieuse et l'expérience si utile. Mais de Gourny, plus riche de temps que moi, désirait prolonger son séjour dans la contrée pour la mieux étudier.

Nous avons bien pu, en gagnant au Sud, éviter le froid jusqu'alors, quoiqu'on fût en janvier. Maintenant qu'il fallait de toute nécessité remonter à de plus hautes latitudes, il n'était pas probable qu'on jouit encore

longtemps du même climat. En effet, quand je m'éveillai le lendemain matin 31, nous croisions justement un convoi de charbon venant du Nord et couvert d'une épaisse neige de mauvais augure. C'était un peu avant Chattanooga, où l'on franchit le Tennessee, affluent de l'Ohio, comme on courait, par un clair soleil, à travers une épaisse forêt de chênes au feuillage desséché et de sapins toujours verts. En dehors, en effet, des centres d'habitation, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à près de Cincinnati, nous ne sortons pas des bois ; la forêt, toute pleine de huttes de bûcherons, nous accompagne jusqu'au bout sans autre interruption que les zones défrichées.

La région est particulièrement pittoresque entre le Tennessee et le Cumberland, autre affluent de l'Ohio plus au Nord. On parcourt alors un pays montagneux, et c'est une succession de gorges abruptes, de rivières aux eaux bavardes, de défilés où le train, couleuvre géante, s'insinue rapide, docile aux courbes de la voie, de tunnels où il s'engouffre avec un fracas de tonnerre. D'instant en instant la scène change ; au ton sombre de la végétation se mêle le rouge brun des roches. Mais peu-à-peu la neige a fait son apparition ; par endroits de larges taches blanches couvrent le sol ; ces taches grandissent, se rejoignent, et lorsqu'à 5 heures du soir on arrive à Lexington, où cesse la forêt, ce n'est plus qu'une immense nappe qui s'étend au loin sans limites, semée d'arbustes dépouillés dont la neige ourle toutes les ramilles. La terre est blanche, le ciel est gris, rien que ces deux teintes, hormis, à l'Ouest, le flamboiement formidable d'un gros disque de feu rouge cerise : c'est le soleil qui se couche, privé de ses rayons. On voit

dans les Salons annuels des tableaux essayant de rendre ce curieux effet de lumière, mais faute de couleurs lumineuses, l'artiste, quel que soit son talent, échoue dans sa tentative. Seule une peinture sur substance transparente avec éclaircissement par derrière pourrait approcher de la vérité.

En route, je me suis fait un ami; ce n'est pas un grand seigneur, et j'ai négligé de m'informer comment il se nomme : c'est le crieur de journaux du train. Il a d'abord réussi, à force d'insistance, à me couler un de ses livres, une « *Edison's encyclopædia* », analogue à notre almanach Hachette, puis me jugeant sans doute d'humeur plus affable que ses compatriotes, il est venu démocratiquement s'asseoir à mon côté, et, sans plus de façons, a entamé le chapitre des confidences, sur un ton d'une familiarité charmante. Je n'ai eu garde de me dérober à l'entretien; c'était toujours une leçon d'anglais qui se présentait pour moi; et j'ai appris ainsi que ce digne jeune homme, un gars de vingt ans, se propose l'an prochain, pour son instruction, de faire son tour d'Europe. Il séjournera en Angleterre, en France, et poussera jusqu'en Suède. Il parlait de ce petit déplacement comme nous parlons, nous, d'aller passer le dimanche à Vincennes ou à Meudon, et c'est par là qu'il me plut. Heureux les peuples qui, jusque dans leurs classes laborieuses, ont ainsi le goût de l'action et des voyages; l'avenir est à eux. Ce garçon au retour saura deux ou trois langues de plus; il embrassera successivement vingt métiers, deviendra peut-être un roi du pétrole ou des chemins de fer, et qui sait si le marchand de journaux d'aujourd'hui ne sera pas un jour président de la grande république! Peut-être la facilité

de mon accueil m'a-t-elle acquis pour plus tard en puissant protecteur.

Pour le moment, il a du moins servi à m'indiquer à Cincinnati, où nous arrivons à 7 heures du soir, un bon hôtel à proximité de la gare. Il faisait un froid piquant, les rues étaient encombrées de monceaux de neige, peu de lumière et peu de monde, magasins fermés; aussi ne pris-je de la ville, après dîner, qu'un aperçu rapide, et le lendemain 1<sup>er</sup> février, à 8 heures du matin, je repartais pour Washington.

Cette sortie de gare fut atrocement lugubre. Tout le ciel était couvert; un air humide et glacial coupait le visage; se dégageant d'un épais brouillard, de hideux bâtiments encadraient l'enchevêtrement des voies, hangars au matériel, halls à locomotives, corderies, magasins divers; au-dessus de nos têtes, les poteaux télégraphiques se transmettaient de l'un à l'autre leurs écheveaux de fils. Sur le sol, une boue noire alternait avec les amoncellements non encore enlevés d'une neige salie.

Enfin nous sortîmes de cet enfer industriel; la ville disparut, puis la banlieue, puis les dernières maisons, et nous retrouvâmes la pleine campagne, succession de champs et de forêts. Mais toute l'étendue visible est maintenant couverte de neige; celle-ci ne tombe pas, mais elle a dû récemment tomber en quantité prodigieuse.

A une heure et demie du soir, nous arrivons à Athènes. Il y a jusqu'à sept localités de ce nom aux États-Unis, de même qu'il y a trois Sparte, deux Rome, trois Portsmouth, cinq Manchester et au moins quatre Paris : un au Texas, un au Kentucky, un dans l'Illinois, un dans l'Idaho. Mais n'est-ce pas une profana-

tion que d'avoir donné ce nom sacré d'Athènes à une pareille horreur, déplaisant assemblage de baraques de bois aux teintes tristes ! La gare est adossée à un roc brunâtre que recouvre la neige ; c'est sans doute l'Acropole du lieu ; et cette usine qui le surmonte, gros bloc carré couleur chocolat, flanqué d'une haute cheminée, nous représente un Parthénon nouveau modèle.

Un peu avant Parkersburg, on passe l'Ohio, maintenant gelé. Nous l'avions déjà franchi pour arriver à Cincinnati. A quatre heures nous commençons la traversée des Alleghany, qui séparent de la vallée du Mississippi les bassins côtiers. C'est alors une longue série de tunnels correspondant aux nombreux chaînons parallèles de ce massif de montagnes. Puis la nuit vient ; nuit froide où l'on goûte une jouissance à sentir, à l'intérieur du wagon, la bonne chaleur du poêle. Dehors, sur toute la contrée, la neige étend son linceul. On s'endort, et le lendemain nous trouve à Washington, à 4 heures du matin.

#### WASHINGTON

La ville de Washington, chef-lieu du district de Columbia et siège du Gouvernement Fédéral, est recommandée aux voyageurs comme une des plus jolies des États-Unis, et à juste titre, parce qu'ayant échappé, en raison de son rôle, au monde du commerce et de l'industrie, elle n'a guère que des quartiers aristocratiques et une population aisée qui représente certainement l'élite sociale de la nation. Elle fut choisie pour capitale

au début, par suite de cette sage précaution qu'ont eue les Américains de ne jamais installer les Pouvoirs Publics dans les grands Centres, afin de les soustraire à la pression des foules et à l'éventualité des mouvements insurrectionnels, précaution dont notre propre Histoire prouve surabondamment l'utilité.

Si même la Constitution de 1875 fixa chez nous Versailles comme siège du Gouvernement, on peut affirmer que cette disposition, abrogée depuis, y fut insérée en imitation de ce qui avait lieu aux États-Unis, grâce surtout à l'influence d'Édouard Laboulaye, l'auteur de *Paris en Amérique* et du *Prince Caniche*, chaud partisan, comme on s'en souvient peut-être, des institutions américaines. Les Américains n'ont même pas limité cette mesure à la seule capitale de l'Union, ils l'ont étendue à tous les États particuliers; aucune des plus grandes villes, New-York, Chicago, Philadelphie, Baltimore, San Francisco, New-Orléans, etc., n'est capitale d'État, hors Boston, seule exception à la règle.

On ne pouvait empêcher, il est vrai, que les lieux choisis pour sièges de Gouvernement ne vissent, en vertu même de cette fonction, leur population s'accroître. Tel a été le cas de Washington, qui compte aujourd'hui 230 000 habitants.

Mais par ce froid, avec la neige qui recouvre ses rues et ses toits, et de plus recommence à tomber sous nos yeux, à chaque instant plus dense, Washington a peu de charme. Il faut donc se contenter d'une rapide inspection du principal : le Capitole et les musées.

Après avoir achevé la nuit dans un hôtel, je m'achemine vers le premier. Disons tout de suite qu'il est splendide et que peu de monuments au monde offrent

à la vue un ensemble aussi grandiose. Ni le Luxembourg ni le Palais-Bourbon ne peuvent entrer en parallèle. Les grincheux le traiteront de gâteau de Savoie; ils ont ainsi à leur usage certains clichés commodes qu'ils prennent pour des arguments. Sans doute, le Capitole ne se distingue par aucune nouveauté architecturale; ce n'est pas autre chose qu'une succession de frontons corinthiens soutenus et séparés par des colonnades, avec un dôme au-dessus du fronton central; en gros, un Panthéon flanqué de deux Madeleine. Seulement les proportions sont à la fois si amples et si harmonieuses que, malgré soi, l'on admire longuement. On cherche les défauts et on n'en découvre pas. Ces deux ailes sont dignes d'abriter la représentation nationale d'un grand peuple, et ce dôme central, élevé sur sa double couronne de colonnes, avec ses 86 mètres de hauteur depuis le sol jusqu'à la statue qui le surmonte, est d'une souveraine majesté. A cette hauteur, la statue ajoute ses six mètres. Elle est de bronze et représente l'Amérique, sous les traits d'une sorte de Minerve, coiffée d'un casque et auréolée d'étoiles, la droite appuyée sur une épée, la gauche sur l'écusson national.

Mon guide-book m'apprend qu'elle est due à Crawford, qu'elle a coûté 120 000 francs et le Capitole lui-même 75 millions. Ces gens positifs n'oublient jamais de nous renseigner sur le prix des choses; on voit que c'est là pour eux la notion la plus essentielle.

Le Capitole occupe le milieu d'un grand plateau élevé au-dessus des terrains environnants, de sorte qu'il domine tout le site, et qu'on peut l'apercevoir lui-même admirablement de tous les points de vue.

Je traverse rapidement le rez-de-chaussée du pavillon central qu'occupent un restaurant public tout plein de monde des deux sexes, la bibliothèque et d'autres locaux, et par l'ascenseur je monte tout de suite aux galeries des Chambres, toutes deux en séance. D'abord à l'aile sud où siège la Chambre des Représentants. On pénètre ici partout sans être arrêté ; il n'est pas nécessaire comme chez nous de se procurer à l'avance des cartes d'admission.

La salle des séances est un rectangle à l'un des grands côtés duquel est adossée la tribune présidentielle, exhaussée de deux marches ; devant celle-ci, deux tables pour le reste du bureau, les secrétaires et les sténographes. Sur la plus centrale est étalée une immense carte des États-Unis traînant jusqu'à terre. Derrière le président, est suspendue au mur la soierie d'un drapeau national ; à droite et à gauche, les portraits en pied de Washington et d'un autre personnage que je ne reconnais pas. D'autres tableaux représentant le Capitole, des sites locaux ou des scènes de la guerre de l'Indépendance ornent le reste de la salle. Tribune et tables sont de bois recouvert d'une peinture blanche imitant le marbre. Autour d'elles, s'échelonnent circulairement du centre à la périphérie une douzaine de rangées de pupitres jointifs ; ce sont les sièges des députés. Un tapis vert couvre le parquet lequel est tout de plain-pied sans gradins ; il n'y a de gradins qu'aux six rangées de bancs des tribunes publiques, occupant la partie supérieure des quatre côtés de la salle.

C'est à peine si la moitié des députés sont présents. La discussion roule sur les finances. Pas plus qu'au Parlement anglais, il n'y a de tribune pour l'orateur :

celui-ci s'adresse à ses collègues de sa place même, il parle avec véhémence et facilité, en s'aidant d'une gesticulation abondante, mais ce qu'il dit n'intéresse visiblement qu'une trentaine d'assistants. Les autres causent ensemble soit à leur banc, soit debout dans l'hémicycle, sans beaucoup de bruit; de temps en temps néanmoins, pour obtenir plus de silence encore, le président frappe à tour de bras sur sa table avec un maillet. Un autre orateur prend ensuite la parole. On l'écoute mieux. Quand il a fini, quelques applaudissements éclatent, mais sans chaleur.

C'est une opinion assez répandue chez nous que les séances des Chambres américaines manquent de tenue. On se représente volontiers les Yankees renversés dans leur fauteuil, les pieds sur le bureau. Je n'ai rien vu de tel. Ils avaient tous l'air très-respectables et semblaient être d'humeur beaucoup plus tranquille et rassise que nos propres députés.

De là je passe au Sénat, qui siège à l'aile nord. C'est le même arrangement de local avec dimensions moindres, une autre couleur de tapis, rouge au lieu de vert, et, comme ornement, le long des murs crème et or, des bustes au lieu de tableaux. Les sièges ici ne sont pas jointifs; chaque sénateur est isolé de ses confrères. Un orateur, toujours de sa place, parle de lois scolaires. Il règne un silence glacial, non pas qu'on écoute, mais parce que l'intervalle qui sépare les sièges met obstacle aux conversations particulières. Je recommande cette disposition aux futurs architectes de nos Chambres. Direz-vous qu'elle exige trop d'espace? Qu'à cela ne tienne: qu'on réduise le nombre de nos députés à deux cents et celui de nos sénateurs à cent-cinquante.

Ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer ici, est l'air profondément archaïque de bon nombre de ces braves gens : des faces glabres et des cheveux longs, des têtes à la Béranger, mieux encore à la Royer-Collard, autrement dit la tête du législateur-type. Ils imposaient vraiment!

Ce que j'admire encore plus est que le service ici n'est pas fait par des huissiers barbus, à uniforme et chaîne d'acier au cou, mais par des garçonnetts de douze à quinze ans, dans le costume de leur âge, veston, culotte et grand col blanc, qui, sans plus de décorum, restent assis sur les marches de la tribune présidentielle, bavardant et riant entre eux, jusqu'à ce qu'un signal venant à les mander, ils bondissent d'un pied léger jusqu'aux extrémités de la salle. A la bibliothèque de San-Francisco, ce sont de même des enfants qui font le service, et il est autrement prompt qu'en France.

Après le Capitole, les musées. Il y en a deux à côté l'un de l'autre dans un grand parc. Le *National-Museum* et le *Smithsonian Institution*.

Le premier, un grand édifice de briques, renferme de riches collections d'histoire naturelle et de géologie. On y voit aussi des produits curieux de poterie indigène antérieurs à la découverte de l'Amérique, et dans une salle spéciale tous les souvenirs qui se rattachent à la guerre de l'Indépendance, les armes du temps, l'uniforme bleu à revers chamois que portait G. Washington quand il se démit des fonctions de général en chef, etc... On attache du prix à ces reliques comme nous en attachons nous-mêmes aux moindres objets qu'a portés Napoléon.

Le *Smithsonian*, de couleur chocolat, construit dans

le style normand du XII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire avec un faux air d'église mi-gothique mi-romane, a la même destination scientifique que le Musée. Il doit son nom à son fondateur, un James Smithson de Londres, qui légua à la ville de Washington les millions nécessaires pour l'édifice. On y voit, entre autres choses, les plus beaux spécimens d'oiseaux qu'on puisse rêver, depuis les oiseaux-mouches microscopiques jusqu'aux hiboux, aux aigles et aux vautours. Mais je n'ai pas la compétence voulue pour apprécier ces trésors.

En poursuivant dans la même direction, on rencontre non loin de là le monument de Washington, l'immense obélisque élevé en l'honneur du héros national, et qui est la plus haute construction de maçonnerie du monde. L'ouvrage, commencé en 1848, ne fut achevé qu'en 1884 après une interruption de plus de vingt ans dans l'intervalle. Ce n'est qu'une simple flèche quadrangulaire faite de blocs de marbre sans aucun ornement, mais elle atteint 166<sup>m</sup> de haut, de sorte qu'à la supposer pleine, et non point creuse comme elle est, il faudrait la matière de 124 obélisques de Louqsor pour la reproduire. Elle n'est pas, il est vrai, monolithique, non plus que les Pyramides, mais tout comme celles-ci, se masse en fait un chef-d'œuvre, car n'oublions pas que, dans les monuments, la grandeur, à elle seule, est déjà une beauté. Il serait intéressant d'accéder au sommet par l'ascenseur qu'elle contient, mais à cette heure l'édifice est hermétiquement clos. D'ailleurs la désolation qui règne tout autour n'invite guère à s'attarder : des pelouses et des quatre fontaines à jet d'eau qui l'entourent, tout a disparu sous la neige. Il faut y patauger jusqu'aux genoux pour atteindre sa base.

Le soir, à ma rentrée à l'hôtel, je subis le supplice de l'interview. Un reporter de je ne sais quelle feuille ayant découvert mon nom français sur les registres, s'est imaginé que j'aurais quelque chose à lui dire. Je lui parle du pays d'où je viens, le Tonkin, dont il ignorait en effet l'existence ou peu s'en faut ; et il apprend ainsi que c'est notre plus belle colonie, la plus riche d'avenir. Mais ce qui me frappe, et qui est bien dans le caractère de sa nation, est le sens utilitaire des questions qu'il m'adresse ; rien que des demandes de chiffres, de détails précis de l'ordre économique : combien de millions d'habitants, quelles sont leurs qualités en tant que travailleurs, combien d'Européens, combien de kilomètres de voies ferrées et de fils télégraphiques, quelles sont les ressources agricoles et minières du pays, trouve-t-on du charbon, etc... Je le renseigne de mon mieux et il se retire en me déclarant « *very kind* ».

La neige a enfin cessé de tomber, les nuages se dissipent et à 8 h. il fait un ciel d'une pureté idéale. Les étoiles brillent d'un éclat exceptionnel comme si l'on était transporté bien au-dessus de l'atmosphère. Demain sans doute, il fera donc un temps splendide, mais je n'ai pas la patience d'attendre, et le soir même, à 11 h. 1/2, par la *Royal-blue Line*, je repars pour New-York.

#### ARRÊT A NEW-YORK

On arrive à New-York, distant de 350 k., le lendemain matin à 7 h. après avoir traversé les grandes cités

de Baltimore et de Philadelphie, et franchi successivement la Susquehanna, la Delaware et l'Hudson.

On passe en bac le premier et le dernier de ces fleuves, tout près de leur embouchure, et, par conséquent, à un endroit où ils sont très-larges. Le passage de l'Hudson se fait à la façon ordinaire : on quitte le train et on prend le bac. Mais sur la Susquehanna, c'est le train lui-même que le bac transporte. Amarré à l'une des rives, de manière que ses rails continuent ceux de la terre ferme, il reçoit le convoi, se détache, traverse et aborde l'autre rive. Là, par une manœuvre dont je n'ai pu me rendre compte au milieu de la nuit, vu qu'il était 2 h. du matin, mais qui sans doute doit être fort simple, on exhausse son avant à la hauteur voulue, car le poids du train, bien que celui-ci soit maintenu en arrière pour la facilité de l'opération, a eu pour effet d'enfoncer le bac dans l'eau en contrebas de la voie, environ d'une coudée. Aussitôt regagnée la différence de niveau, le train reprend possession de son élément naturel et continue sa marche. Le raccordement s'effectue avec une facilité et une promptitude remarquables.

Comme je comptais repartir le soir même pour Niagara-Falls, j'ai dû me contenter d'employer les quelques heures de l'après-midi à la visite du pont de Brooklyn et de la statue de la Liberté. Il fait un froid aigu, et il faut vraiment toute l'ardeur de curiosité qui est un devoir en voyage pour s'arracher à la tiède atmosphère du salon de l'hôtel.

Le pont de Brooklyn unit depuis 1883 la ville de ce nom à New-York par dessus le bras de mer de l'East-River qui sépare du continent Long-Island où Brooklyn est situé. On voit de loin, car elles s'élèvent de

plus de 80 m. au-dessus de l'eau, les deux piles rectangulaires où viennent prendre appui les quatre gros câbles qui soutiennent le tablier. Mais le pont lui-même commence bien avant les piles et il faut en partant du quai remonter haut dans la ville pour en trouver l'extrémité. Il y a d'abord une partie sur terre ferme se raccordant aux rampes d'accès, puis la partie suspendue qui va des massifs d'amarrage des câbles jusqu'aux grandes piles, et enfin la partie centrale entre les piles, distantes l'une de l'autre de près de 500 m. La longueur totale est de 1800 m. L'ouvrage étant de pure utilité n'a reçu aucun ornement artistique, et ne présente à l'œil que les lignes strictement exigées par sa destination ou sa construction, mais il n'en frappe que mieux l'esprit, et apparaît à quiconque le voit pour la première fois comme l'un des travaux d'art dont un peuple a le plus droit d'être fier. Le tablier a reçu la largeur suffisante, 26 m. environ, pour servir à tous les modes de locomotion. Sur les bords, les voies charretières, l'une d'aller, l'autre de retour, où deux véhicules peuvent passer de front; flanquant les précédentes vers l'intérieur, les parties réservées aux cars électriques complètement enfermées dans un treillis de métal, et recouvertes; entre ces deux-ci, occupant le milieu du pont, et surélevé pour qu'on puisse mieux jouir du tableau, la voie réservée aux piétons.

De là, on domine en effet la mer d'une quarantaine de mètres, et l'on a vue sur la forêt de toits des deux villes ainsi que sur la rade. Le regard est attiré par les quelques maisons géantes que possède New-York, dont certaines ont quinze étages, et l'une même jusqu'à vingt-cinq, soit près de cinq de nos maisons de Paris

superposées. En passant ensuite dans les rues qui bordent ces masses, on est surpris combien leurs dimensions se remarquent peu. Sans leur nombre de rangées de fenêtres, lequel nous renseigne malgré nous, l'énormité de ces constructions passerait inaperçue; cela, parce que tout près de l'objet, le doublement ou même le triplement de sa hauteur n'agrandit que très-peu l'angle sous lequel il est vu, de sorte que l'effet produit ne correspond nullement à l'amplification réelle.

Le vent glacial qui cingle le visage m'oblige à abrégé ma contemplation, et je cours au quai d'embarquement des *ferry-boats* chargés du service entre la côte et l'îlot de Bedloe, où a été édifiée l'œuvre de Bartholdi.

Ici, de nouveau, j'eus lieu de constater combien l'éducation de ce pauvre peuple laisse encore à désirer. Il y avait à proximité les uns des autres plusieurs endroits où l'on prenait des billets pour des destinations diverses; j'eus beau consulter les enseignes, je ne pus, à deux reprises, éviter de m'égarer, et voulus alors recourir aux employés pour me remettre en bon chemin: il n'y eut pas moyen de tirer de ces rustres le moindre renseignement. Ils ne savaient que me montrer la porte en proférant un grognement. Sortir, très-joli, mais où faut-il que je tourne? A droite ou à gauche? « *to right or to left?* » Et pour toute réponse le même grognement aimable souligné du même geste engageant. Moi, j'insistais, « *to left or to right?* » Heureusement que la seconde fois, une femme se trouvait là, qui aussitôt, et avec une politesse parfaite, m'indiqua en détails la route à suivre, et se mit ensuite à adresser des reproches véhéments à son compatriote pour sa

grossièreté. Celui-ci, en vraie brute, ne broncha pas et ne répliqua rien. Ni lui ni les autres n'étaient pourtant les premiers venus puisqu'ils avaient un uniforme, des numéros au collet et des casquettes à galons; agents subalternes, soit, mais qu'un étranger s'adresse, en France, à un employé de gare, à un douanier, à un sergent de ville, ils se mettront en quatre pour lui rendre service.

On m'avait aussi rapporté qu'ici la courtoisie envers le beau sexe était obligatoire et universelle, et que, par exemple, jamais dans un car le personnel masculin assis ne souffrirait qu'une femme restât debout faute de place. Or justement je descendais ce matin en tram *Broadway-St.* Tous les sièges étaient occupés. Survient une femme: aucun des hommes présents ne fit mine de bouger. Et elle était jolie! Je me lève alors et lui cède ma place; l'air surpris dont elle me remercia me fit comprendre qu'elle ne s'attendait nullement à pareille offre. Cet après-midi, la même scène s'est renouvelée dans un autre car. Certes je veux croire que les milliardaires de la *fifth-avenue* sont de parfaits gentlemen, mais le gros public, dans son ensemble, m'a l'air étranger à l'urbanité la plus élémentaire.

De la côte à l'ilot, il y a des départs toutes les heures. Le trajet se fait en quinze minutes sur un bateau où sont réunis tous les genres d'inconfort: une odeur horrible venant de la machinerie et une salle surchauffée où il est défendu d'ouvrir les fenêtres, même quand on y est seul. On a donc le choix d'étouffer à l'intérieur ou d'aller se geler dehors.

Le monument est entouré à sa base d'un polygone de fortifications bastionnées muni de canons à demi-

sérieux. L'enceinte est occupée par les locaux destinés éventuellement aux troupes de garde, mais pour le moment inhabités. Au centre, sur un socle de granit, en forme de tronc de pyramide quadrangulaire, se dresse la statue, de cuivre repoussé, qu'il n'y a pas à décrire, puisque nous en avons, à la pointe de l'île des Cygnes, le fac-simile réduit. Son caractère le plus frappant est l'expression farouche du visage. Toute l'île disparaît sous une nappe de neige vierge d'une formidable épaisseur ; seul est déblayé un étroit sentier pour se rendre du débarcadère au pied du socle, en traversant l'enceinte.

Le monument ne contient pas d'ascenseur ; il faut le gravir de la base au sommet marche à marche. La chose est commode, encore que fatigante, tant qu'on est dans le piédestal. Dès qu'on entre dans la statue, il n'y a plus qu'un étroit escalier en spirale, ou plutôt un escalier double, construit sur deux hélices intercalées l'une dans l'autre, l'une pour la montée, l'autre pour la descente, précaution indispensable car il n'y a place que pour une personne. La montée ici devient fort pénible ; il n'y a de main-courante que d'un seul côté, et encore est-elle interrompue à chaque instant pour faire place à des paliers de repos où l'on peut s'asseoir. Or cette main-courante est le seul guide, car il fait une nuit absolue ; aucun jour de souffrance dans la construction et aucune lumière. Un peuple qui a la manie de l'électricité comme celui-ci n'a pas daigné l'utiliser à éclairer ces ténèbres.

Je parviens enfin à hauteur du diadème tout de vitres à travers lesquelles on découvre un magnifique panorama, les trois villes de Jersey-City, New-York et

Brooklyn, séparées par l'Hudson et l'East-river, et l'immense rade qui les baigne remplie de ses mille bateaux de toute grandeur ; au pied du monument lui-même, le dessin du polygone bastionné ressort net comme une épure. On peut monter plus haut encore en pénétrant par l'épaule dans le bras droit verticalement levé et de là dans la torche jusqu'à la terrasse circulaire qui la termine. Là, plus rien ne limite la vue dans aucune direction, mais de peur de manquer le départ du bateau, et aussi à cause de la fatigue et du froid, je bornai là mon ascension.

Un moment après, le *ferry-boat* me ramenait à New-York.

Il faut compter, je suppose, une dizaine de mètres de hauteur, du niveau de la mer au pied du socle. En y ajoutant 25 mètres pour celui-ci, et 46 pour la statue, des pieds à l'extrémité de la torche, on arrive à 80 mètres, soit 14 de plus que Notre-Dame de Paris. Mais faute de points de repère dans le ciel vide sur lequel se détache l'ouvrage, rien ne vient rendre sensible cette grandeur. Il est remarquable en outre combien promptement diminuent les proportions apparentes sitôt qu'on a quitté les bords de l'île. A la voir du quai, nul ne croirait qu'on a devant soi la plus haute statue du monde.

Rappelons en terminant qu'elle fut offerte aux États-Unis par un groupe de Français et d'Américains, à l'occasion des fêtes du centenaire de l'Indépendance américaine (3 juillet 1876). Commencée aussitôt, elle fut inaugurée en 1886.

Le soir à 6 heures, le train m'emportait à Niagara-Falls où j'arrivai le lendemain matin, 4 février, à 7

heures, après une nuit sans incident, par la ligne du *New-York central Hudson-river*, avec courts arrêts à Poughkeepsie, Albany, Utica, Syracuse, Rochester, Batavia et Buffalo.

#### LE NIAGARA

Dès l'entrée en gare de la petite ville américaine (1) de Niagara-Falls, avant même que les voyageurs aient quitté le wagon, ils sont appréhendés par les guides préposés aux chutes. N'étant pas venu à d'autres fins que de les voir, je m'abandonne à l'un d'eux, paye le prix de la tournée, quatre dollars, et m'installe dans sa voiture. Nous gagnons d'abord l'hôtel de *Prospect-house* où je dépose mes bagages. J'y trouve un jeune garçon d'hôtel natif de Paris qui dans le français le plus pur s'empresse de donner à un compatriote tous les renseignements désirables. Puis je remonte en voiture et nous filons.

C'est une calèche-trafneau, car sur la neige les roues fonctionnant mal, il convient de remplacer le roulement par le glissement. J'avais déjà vu ce genre de véhicule à Washington, et ici en hiver il est seul usité. L'équipage est ouvert au vent, sans aucune vitre, mais il comporte une grosse couverture de peau de bête à longs poils qui recouvre les pieds et le corps jusqu'à hauteur des coudes, et de plus le cocher (le *driver*) tient au service de son client une paire de

(1) Faute d'un mot spécial, on est obligé d'opposer au qualificatif « canadien » celui d'« américain » pour désigner la nationalité des Etats-Unis.

gros gants avec un épais bonnet à oreilles très-commode. On n'a donc à l'air qu'une partie de la face. C'est le système de locomotion le plus pratique, à la fois simple et léger.

Avant de décrire la visite en détail, résumons les principales notions relatives au Niagara.

On appelle ainsi le déversoir, long de 60 km., du lac Érié dans le lac Ontario. Il coule du Sud au Nord et sépare l'État de New-York, à l'Est, de la province canadienne d'Ontario, à l'Ouest. Entre les deux lacs Érié et Ontario, il y a une différence de niveau de 101 mètres (1). Cette différence est comblée par une série de rapides échelonnés le long du Niagara en aval de *Grand-Island*, et par les fameuses cataractes, qui d'un bond font franchir au cours d'eau 47 m., presque la moitié. Au nord de la bifurcation causée par *Grand-Island*, le Niagara est large de 3000 m.; il se resserre ensuite, en même temps que son courant s'accélère, jusqu'à hauteur de l'île de la Chèvre « *Goat-Island* » où il n'a plus que 1200 m. C'est là que sont les chutes.

Il y en a deux : la chute américaine et la chute canadienne que *Goat-Island* sépare l'une de l'autre. La première, d'une direction à-peu-près rectiligne, à peine cintrée en dedans, est la plus petite et la moins curieuse. Sa largeur n'est que de 200 m. La seconde, à laquelle sa forme a valu le nom de *horse-shoe fall*, « chute du fer à cheval », sépare deux points distants de 350 m.; mais, vu le rentrant si fortement accusé qu'elle dessine, son développement d'un bord à l'autre

(1) Cf. *Géographie universelle* d'Elisée Reclus, tome XV, pp. 440 et seq.

atteint jusqu'à 850 m. La chute canadienne, de beaucoup la plus belle, entraîne à elle seule plus des quatre cinquièmes de la masse liquide.

Dans l'évolution générale du globe, il faut considérer les chutes du Niagara comme un accident tout momentané, car elles ne reposent pas sur un sol assez résistant pour être assurées d'une durée bien longue. Ce n'est en effet qu'une couche de calcaire portant sur des marnes sans cohésion et recouverte elle-même de grès friable. Cette roche grise, dont les strates, d'une horizontalité absolue, n'ont que quelques centimètres d'épaisseur, se laisse détacher à la main sans effort. On conçoit donc que l'eau n'ait pas de peine à user peu à peu ses rives et niveler insensiblement la gigantesque marche d'escalier qu'elle doit franchir. Le choc formidable produit par la chute sur le palier inférieur, aidé du rebond des eaux, affouille d'abord en son pied tout le pourtour de la falaise, jusqu'à ce que le porte-à-faux ainsi formé venant à atteindre une trop grande valeur entraîne l'écroulement de la partie supérieure. Le même travail suivi de la même catastrophe se répète alors en amont et ainsi de suite. Mais les débris successivement écroulés exhaussant le niveau d'aval, on voit qu'en somme il s'effectue en permanence pour les chutes un double phénomène de recul et de diminution de hauteur.

Le recul a pu être calculé. Il serait en moyenne depuis un demi-siècle de 0 m. 27 pour la grande chute et atteindrait jusqu'à 1 m. 83 pour la chute américaine. Celle-ci est donc appelée à disparaître à une date relativement récente. A force de reculer, en effet, la chute, au lieu de se trouver comme aujourd'hui à hauteur de

l'extrémité de *Goat-Island*, se formera à la naissance de cette île. A ce moment, la masse des eaux de la grande tendra à l'absorber, et avec d'autant plus de violence que celle-ci s'étant, par son propre recul, rapprochée de sa sœur cadette, exercera sur elle une attraction plus vive. A la longue, *Goat-Island* se rattacherait donc à la terre ferme. Si les moyennes annuelles de 0,27 et 1,83 persistent, cette captation aurait lieu vers l'an 2400. Mais un simple examen suffit à démontrer, en supposant, bien entendu, que la cohésion du sol soit partout la même, qu'alors que la plus petite moyenne ira en diminuant par suite de l'élargissement de la grande chute, le rétrécissement de la chute américaine entraînera au contraire une augmentation de la moyenne la plus forte, par suite de l'accroissement de violence qui en résultera pour les eaux. Il se pourrait donc que la confusion des deux chutes en une seule s'opérât à une date plus récente.

Quant à la hauteur même de la chute, sa diminution graduelle n'a pu être mesurée avec la même approximation. On sait seulement que jadis cette hauteur était plus élevée, et Reclus, sans d'ailleurs justifier son chiffre, puisque des données qui ne s'appliquent qu'au recul sont étendues par lui à l'abaissement, estime qu'en 20.000 ans la cataracte aura cessé d'exister. Avis aux retardataires qui ne l'ont point encore vue.

Ceci posé, reprenons notre équipage et laissons-nous conduire. Il n'y a pas ici de guide chargé de me vanter les lieux, mais simplement le *driver* sur son siège et moi dans la calèche. Quand on est arrivé à une station de l'itinéraire, le *driver* s'arrête et vous fait signe : on descend, on regarde, on remonte et il repart.

Depuis quelques années, l'Angleterre et l'État de New-York ayant compris l'intérêt artistique qui s'attache au maintien de ce chef-d'œuvre de la nature dans son intégrité, ont, chacun en ce qui le concerne, rendu ses bords propriété nationale. Des commissaires ont été nommés, on a tracé un parc, établi des passages d'un lieu à un autre, construit des plateformes aux points de vue les plus remarquables, bref tout en laissant au site le caractère sauvage qui lui convient, on s'est efforcé d'y apporter tous les aménagements de nature à permettre au visiteur d'en mieux jouir.

Venant de la rive américaine, on gagne d'abord par un pont agreste *Goat-Island*, toute couverte de sombres sapins élevant dru dans le ciel leurs membrures coniques. Le sol est revêtu d'une épaisse couche de neige intacte. Le ciel est embrumé, de façon toutefois qu'on peut encore y retrouver l'emplacement du disque solaire.

A la pointe-nord de l'île, est la première station, pour la vue de la chute américaine. Parmi les flots qui encombrant tout le lit d'une rive à l'autre, débouche une eau claire d'une belle teinte verte, entravée dans sa marche par de gros blocs de glace couverts de neige qu'elle charrie. Elle arrive ainsi au bord et tombe sans trop de bruit. D'en bas vient un jaillissement d'écume avec une vapeur épaisse qui s'élève et masque la vue.

On me conduit ensuite à la pointe-ouest où a été posée une balustrade pour permettre de mieux voir la horse-shoe fall, infiniment plus imposante et plus sonore. Mais d'ici la vue se refuse; l'avancée du bord que l'on côtoie cache la plus grande partie du fer à cheval. L'aspect des arbres de cette région de l'île est tout particulier: l'énorme trombe d'eau qui se précipite

dans l'abîme se pulvérise en touchant le solet rebondit sous forme de poussière à d'incommensurables hauteurs ; ses molécules, soudain congelées par le froid, retombent ensuite, ou bien, chassées par le vent, viennent se déposer sur les sapins, en neige d'une extrême ténuité. La couche augmente, se durcit et enduit d'un bourrelet chaque jour plus épais les plus fines brindilles. Ceux des rameaux qui sont trop faibles pour supporter ce poids croissant se brisent et tombent. Le spectacle de ces arbres ainsi chargés est saisissant. L'abîme lui-même est de ce côté d'une observation pénible à cause du vent. On a celui-ci tout contre soi, il applique ainsi en plein visage, de toute sa violence, cette poussière de neige aveuglante et d'un froid suraigu.

Troisième station à l'emplacement des 3 flots appelés les *Three sisters*, reliés entre eux et à *Goat-Island* par une passerelle. D'ici, l'on voit toute la largeur du fleuve ; à perte de vue l'eau, encombrée de blocs de glace, arrive lentement, inconsciente du gouffre, sourde à cette rumeur continue qui domine tous les autres bruits. Ce mélange d'eau prise et d'eau courante, cette neige, ces sapins lugubres, ces rives en surplomb, cet horizon blanc où tout se mêle, eau et ciel, enfin surtout le contraste entre le calme absolu qui règne en amont et l'horreur de cette chute qui, quelques mètres plus loin, va surprendre ces mêmes flots si tranquilles, tout cela frappe vivement.

Reprenant ensuite le même chemin en sens inverse, nous repassons de *Goat-Island* sur la rive américaine et descendons cette rive jusqu'au pont suspendu, de fils de fer, bel ouvrage à la fois résistant et léger, de près de 400 mètres de long, construit en 1889 pour rem-

placer le précédent qu'un ouragan coupa net une nuit de janvier de la même année.

Nous traversons le pont et remontons la rive canadienne garnie de somptueux hôtels, jusqu'à *Rockhouse*. C'est là qu'on revêt le costume nécessaire pour descendre au bas des chutes. Mais auparavant, dans un magasin, recommence l'exploitation de l'infortuné touriste par l'indigène, qui veut absolument lui colloquer sa marchandise. Il y a de jolies choses, une série de photographies admirablement faites reproduisant la cataracte sous tous ses aspects, une collection ornithologique régionale, hiboux, oiseaux-bleus, oiseaux-mouches, puis des peaux de renard, des fourrures, etc.. Mais aux produits locaux vient maladroitement se mêler la hideuse camelote allemande sous forme d'articles de bazar. Il ne suffit pas de voir ; le client doit acheter ; s'il se montre récalcitrant et refuse, on ne se gêne pas pour lui témoigner son mécontentement. Il faut bien se défendre une demi-heure contre les sollicitations dont on est l'objet ; quand la femme a fini son boniment, l'homme reprend, et ils se relaient ainsi l'un l'autre. Enfin mon hôte se décide à me conduire dans la salle d'habillement où je revêts un pantalon de toile cirée maintenu par des bretelles, un veston et un capuchon du même, un bonnet et des gants de laine. Ainsi accoutré, l'on est prêt, et un descenseur, installé dans un puits foré près de la falaise, amène au pied de celle-ci, bien en face de la horse-shoe fall.

Au-dessus de nos têtes s'étend la roche surplombante. De son sommet partent, en un faisceau de cônes renversés, de longues aiguilles de glace. C'est l'eau de chute qui, retardée dans sa vitesse par son frottement

contre les parois, s'est solidifiée ainsi. Aux stalactites du haut répondent les stalagmites du bas ; les uns et les autres, marchant à leur rencontre, se rejoignent en colonnes renflées à leur sommet et à leur base, entre lesquelles s'aperçoit toute la scène, le développement entier du fer à cheval, encadré de son réseau de blanches aiguilles, déversant du ciel en un fracas terrible le torrent de ses ondes. Dans le bassin inférieur, des blocs de glace de toute grandeur s'en vont lentement au fil de l'eau, recouverts d'une blanche carapace par la buée retombante. L'eau ici est très-calme, car si plus loin la pente reprend, au pied même de la chute elle est nulle. Sur l'autre versant, l'on distingue la falaise américaine, à pic ou en surplomb, avec la parure de ses arbres noirs couturés de blanc. La vapeur blanche qui s'élève du gouffre cache en partie la vue, mais n'aveugle pas, parce que le vent la pousse contre l'autre rive.

Nous remontons, je me déshabille et la voiture me ramène. C'est du pont suspendu qu'on a la plus belle vue d'ensemble. On est, il est vrai, à plus d'un kilomètre du fer à cheval, mais on embrasse tout, chute américaine et chute canadienne, la sombre masse de *Goat-Island* qui les sépare, et les deux falaises qui les bordent avec leurs pendentifs de glace aux teintes d'azur ; au-dessus des deux rives à pic, la plaine blanche qui reprend des deux côtés, peuplée de ses noirs sapins dont les cimes s'éloignent en bleuissant jusqu'à l'horizon.

A notre retour sur la rive américaine, le soleil se dévoilant enfin des nuées, illumine et transforme tout le tableau. Quatre tons le remplissent ; deux tons de neige : blanc éblouissant des parties éclairées, blanc gris des zones d'ombre ; au-dessus de la neige, le vert noir des

sapins; au-dessus des sapins, l'azur pâle du ciel. Enfin, quand on se rapproche de la coupure, le Niagara lui-même coulant tout au fond, avec les reflets d'émeraude de ses eaux vives et le semis d'argent de ses blocs de glace. Comme ornement suprême, dans la poussière de vapeur qui s'élève du pied des chutes, s'épanouit l'irisation féerique d'un arc-en-ciel au cercle presque complet.

Et voici la tournée finie. Reste à dégager l'impression reçue.

On a certainement conscience d'avoir vu une très belle chose, outre qu'on est influencé en ce sens par l'opinion commune laquelle fait de ce spectacle une des merveilles du monde. Livré à soi-même et sans le secours de cette suggestion, eût-on été puissamment ému?.. Jene sais trop. Il ne faut jamais s'attendre que le Beau, d'origine naturelle ou de création humaine, peu importe, ravisse du premier coup. Quelque chef-d'œuvre qu'il s'agisse d'apprécier, il y faut une éducation de l'entendement et des sens, Imbibez vos yeux dix jours durant, sans vous lasser, du spectacle des chutes, alors seulement vous en goûterez la grandeur.

Je crois en outre qu'elles sont beaucoup plus captivantes en été qu'en hiver. Sans doute, en été, l'on n'a plus le spectacle des arbres frangés de givre ni de ce gigantesque péristyle de glace qui ajoute au déluge des eaux le magique décor de quelque Parthénon sublime, mais en revanche on a devant soi un écroulement liquide d'un volume au moins triple, et accompagné alors de ce bruit formidable qui s'entend à des distances fantastiques, et a valu son nom au phénomène, puisque, d'après l'étymologie la plus probable, le terme

indien d' « *Oniagara* » signifierait « tonnerre des eaux ». Et cette clameur continue, à la note toujours la même en hauteur comme en intensité, n'étonne pas seulement l'esprit, mais par l'ébranlement nerveux qu'elle communique à l'organisme entier, elle est éminemment favorable à l'éclosion de l'enthousiasme ; l'être physique est ému comme l'être moral, et l'émotion du premier aide à celle du second. Aujourd'hui au contraire, malgré l'excitation qu'on essaie de provoquer en soi, ce même enthousiasme est absolument congelé par le froid de  $-15^{\circ}$  qui sévit. On regarde néanmoins, et l'on est bien ébloui de ce qu'on voit, mais en dépit qu'on en ait, on ne songe qu'à rentrer au plus vite.

Je conseillerai enfin, pour des expéditions de cette sorte, de toujours se munir d'un compagnon. De quelque complexion qu'on soit, quelque humeur qu'il ait lui-même, il faut un interlocuteur dont recevoir les impressions et à qui faire part des siennes ; concordantes ou contradictoires elles s'amplifient les unes les autres, et de toutes façons la jouissance est plus vive que réduit à soi-même. Jamais comme en cette circonstance je n'ai regretté Gouruy. Certes, il n'a pas l'âme méridionale, — on n'est pas parfait — il n'eût point poussé des exclamations de surprise et de joie, il se fût plutôt amusé à doucher mon ardeur admirative, mais on sait bien que les douches sont encore le meilleur excitant, et il aurait émis de plus une foule d'observations d'une fine sagacité ; nombre de détails précieux qui ont dû m'échapper, à moi simple contemplatif, m'eussent été certainement signalés par lui, car les gens qu'on nomme contemplatifs sont justement ceux qui ne savent rien voir.

A mon retour à l'hôtel, le jeune René Duval (c'est le nom du garçon-d'hôtel français) me conte son histoire, tout en me servant à table. Il est fils d'un ancien employé du maréchal Forey. A la mort de son père, survenue il y a quelques années, la veuve de celui-ci qui connaissait le pays est venue s'y fixer avec ses enfants, un garçon et deux filles. Il a tenu à me faire les honneurs de son *home*, et j'ai pénétré avec lui dans cet intérieur familial, une petite maisonnette de bois, meublée avec goût, à proximité d'autres demeures semblables, mais isolées entre elles, de manière à procurer l'avantage d'un chez soi absolu. Le tout, loué pour la modique somme mensuelle de dix dollars. Le garçon, à son hôtel, a de bons gages ; la fille aînée est couturière, et grâce à ce goût exquis des Françaises, ses talents sont très-appréciés. Les deux langues française et anglaise sont également familières à l'un et à l'autre. Le garçon sait de plus l'allemand qu'il a appris durant un séjour en Allemagne. La plus jeune fille va à l'école. En somme, pour cette famille, c'est l'aisance, l'union et le bonheur. Quelle différence, me disent-ils, avec Paris où ils étaient avant ! Dans les mêmes conditions de fortune, il y faudrait vivre entassés les uns sur les autres, aux mansardes d'un cinquième étage donnant sur une cour intérieure. Garçon et jeune fille seraient talonnés dans leurs métiers respectifs par une âpre concurrence qui réduirait leur gain à une somme infime.

Ne craignons donc pas de nous expatrier ; le bien-être et par lui la dignité de la vie sont souvent à ce prix. Il ne faut pas pourtant que le bien-être qu'on éprouve ailleurs nous fasse oublier la France, et c'est le cas du

jeune René en qui j'ai le plaisir de trouver un chaud patriote. Ce garçon tient absolument, quand viendra l'heure, à rentrer au pays natal pour son service militaire. Il lui tarde de traverser au son du tambour, fusil sur l'épaule et sac au dos, les rues de sa garnison. Après quoi, il retournera ici, me dit-il, dans l'espoir d'y faire une honnête fortune, et comme ce jeune homme est intelligent et actif, je crois à son succès. Mais après fortune faite, avec cet amour du sol de la patrie chevillé au cœur de la plupart d'entre nous, c'est en France qu'il reviendra se fixer, et pour toujours.

Il n'y aurait pas ici, d'après les renseignements de ces braves gens, de colonie française à demeure, mais l'été, quand vient la saison des touristes, une légion de cuisiniers français s'abat sur le pays et y réalise de beaux bénéfices. De tout temps la race britannique a goûté notre cuisine. Cette préférence, consacrée par les romans de sir Walter Scott, où invariablement tous les cuisiniers sont français, continue de s'affirmer.

Quant à l'esprit des nationaux, ce qu'on me dit corrobore ce qu'on savait depuis longtemps des Américains, et montre ceux d'ici identiques à tous leurs compatriotes de l'Union. C'est partout la même énergie sauvage au travail ; le goût de l'action pour l'action ; la même ignorance, de la part de chacun, de tout ce qui n'est pas le métier qu'il exerce ; la même soif de faire fortune, non pour mener la haute vie de loisir intellectuel que permet l'aisance — de cette vie-là ils n'ont aucune idée — mais par amour de la domination, parce qu'on tient d'autant plus d'hommes en sa dépendance qu'on est plus riche, et parce qu'on est coté en ce pays à proportion des capitaux qu'on peut mettre en ligne.

Pas d'autre aristocratie que celle de la richesse, avec tous les vices qu'entraîne le recrutement par cette unique source : insolence, orgueil du parvenu, mépris pour le faible, dureté de cœur. De tous les maîtres l'argent est le plus impitoyable, le plus despote et celui au pouvoir duquel il est le plus difficile de se dérober. Heureux donc les peuples qui connaissent d'autres forces sociales; quand bien même elles ne seraient pas fondées au regard de la raison pure, il les faudrait conserver encore pour réduire la part d'influence de l'argent.

A 2 h. de l'après-midi, je quittai Niagara-Falls pour Port-Dover (Canada), petite bourgade sur les bords du lac Érié, où j'allais visiter un parent éloigné, — éloigné de toutes façons. — Le surlendemain, 6 février, à 9 h. du matin, j'étais de retour à New-York; à 11 heures je m'embarquais à destination de la France sur le « *Paris* », de l'*American Line*.



## FRANCE

Je ne décrirai pas la traversée de l'Atlantique. Elle ne différa de celle du Pacifique qu'en ce qu'elle fut plus courte et faite sur un navire plus luxueux encore, marchant à une vitesse beaucoup plus grande, près de vingt nœuds. Nous étions 180 passagers, presque tous Anglais ou citoyens de l'Union américaine, avec un petit lot de Canadiens d'origine française. Le temps se maintint généralement beau.

Le septième jour du voyage, dans la matinée du 13 février, ce ne fut pas sans émotion que je discernai à notre horizon de gauche une ligne bleuâtre de côtes qui étaient des côtes anglaises. Enfin c'était fait des pays exotiques! Nous étions dans les eaux européennes, aux portes mêmes de la France. A minuit nous débarquions à Southampton, d'où m'emmenait, une heure après, le vapeur qui fait le service entre ce port et le Havre.

Le 14 à 8 h. du matin, je mettais le pied sur le sol sacré de la patrie, après deux ans et demi d'absence. Pour la première fois depuis lors j'entendais une population parler ma langue, je croisais dans la rue

vilains quartiers, et ils étaient nâvrés. Au fait, que regrettaient-ils? Quel était l'objet rare, la merveille d'art, le chef-d'œuvre architectural que le percement de la voie nouvelle obligeait à sacrifier? Nul ne nous l'a dit. Mais ils se désolaient pour le principe, parce qu'il est élégant de regretter le passé et de bouder le présent.

Souhaitons que dans Paris, où il y a encore tant à faire, on nous ouvre beaucoup d'avenues semblables, et souhaitons qu'on y multiplie les tramways électriques et souhaitons qu'on installe un métropolitain. Paris n'en sera pas plus laid, loin de là, et il en deviendra plus propre et plus commode. Les Expositions universelles ne serviraient-elles qu'à cela, à nous obliger de faire périodiquement la toilette de notre capitale et à la doter d'un système de locomotion plus rapide en vue de la visite de l'étranger, qu'il faudrait encore les bénir.

Si d'autres peuples, malheureusement trop nombreux, nous ont dépassés dans le développement des moyens de transport, nous avons vu que là n'est pas leur seule supériorité. On ne peut, quand on voyage à l'étranger, constater sans crève-cœur le peu de place que tient la France dans le monde. Alors que partout l'existence de l'Angleterre est connue de tous, grands et petits, les classes cultivées seules savent la nôtre. Cela parce que l'Anglais va partout et vend partout. Sa langue se répand en conséquence : sachez l'anglais, nulle part vous ne serez embarrassé; soyez Anglais, partout vous trouverez des compatriotes et des consuls pour vous accueillir et vous aider.

L'Angleterre, dira-t-on, est dans une situation privilégiée. Dispensée par l'Océan de tout effort militaire, elle a pu reporter toute son activité sur les choses de la

marine, et devait dès lors forcément devenir le premier peuple trafiquant de l'univers. Ajoutez à cela ses inépuisables mines de charbon, comment ne fût-elle pas devenue aussi la grande usine du monde? Soit: on consent qu'elle soit la première. Mais nous, pourquoi ne sommes-nous pas les seconds? Pourquoi depuis 1870 nous sommes-nous laissé devancer par l'Allemagne? Est-elle mieux partagée que nous par la Nature? Ses ports sont-ils meilleurs ou plus nombreux que les nôtres, son territoire plus fertile, ses citoyens plus intelligents? Personne ne le soutiendra: la richesse de notre sol est proverbiale, et quant à ses habitants, nul ne leur conteste une vivacité d'esprit qu'aucun peuple ne surpasse, si même il s'en trouve un seul autre pour l'égal.

Mais notre activité est toute cérébrale; elle ne se soucie pas de s'étendre à la maîtrise du monde matériel. Nous nous contentons d'évoluer dans le champ des idées pures, et cette gymnastique où nous excellons suffit à notre virtuosité. Nous tendons à devenir de plus en plus une nation d'artistes et de lettrés. Nous voulons tous mener une existence de loisir; nous prétendons que ce qui ne peut être que l'apanage d'une aristocratie devienne le lot de tous. Il n'est pas en France de petit boutiquier de province, pas d'ouvrier des villes qui n'ait des préoccupations intellectuelles auxquelles un Américain, lui, demeure irréductiblement fermé. Le rachat de cette supériorité d'esprit est que le même métier d'ordre vulgaire sera infiniment mieux fait par l'Américain, tout à sa tâche, que par le Français; et mieux fait aussi par l'Allemand, plus appliqué, plus souple, plus patient, que ne rebute aucune besogne, si rude ou si atrocement banale qu'elle soit.

De là résulte chez nous la présence d'une élite sociale d'un commerce exquis, à laquelle les élites des autres nations se font une fête de venir se mêler, parce qu'en nul autre milieu elles ne trouvent un accueil aussi prévenant, des dehors aussi sympathiques, une conversation aussi étincelante et aussi nourrie, parce que nulle part ailleurs enfin, elles ne savourent mieux la douceur d'une vie élégante et supérieure.

Mais il résulte aussi que passé nos frontières nous sommes inconnus, parce que seul un courant d'échanges suivi est capable d'apprendre au gros des nations leur existence mutuelle, et qu'avec la France l'échange commercial est insuffisant. En raison même de nos goûts, nous nous bornons en effet de plus en plus à l'industrie et au commerce de luxe. On ne sait ni ne veut faire autre chose que l'article soigné, autrement dit l'article cher. Nous pouvons bien dès lors, par une barrière de droits protecteurs, nous assurer notre propre marché, mais nos prix nous ferment par cela même les marchés étrangers. Rien de ce qui est nécessaire aux classes laborieuses des autres nations ne saurait sortir de nos fabriques. Elles ont le choix entre le produit anglais et le produit allemand. Quand on s'étonne auprès d'un industriel qu'il ne fasse pas l'article bon marché en vue de l'exportation, son argument est qu'il ne veut pas « déprécier sa marque », raison qu'on voudrait croire bonne, puisqu'elle est universellement donnée, mais comment s'expliquer qu'une marque sera dépréciée, parce qu'à côté de l'article superfin réservé aux porte-monnaie bien garnis, elle estampillera le produit médiocre, seul accessible aux bourses modestes ? La vérité probable et triste est qu'il y a là des ha-

bitudes invétérées dont nos fabricants ne veulent pas se départir, parce qu'il leur faudrait se résoudre à un effort qui leur répugne. Ils aiment mieux, par indolence, laisser le champ libre aux peuples plus grossiers et plus entreprenants.

Par bonheur l'agrandissement du domaine colonial d'un État favorisé puissamment l'extension de son commerce par les marchés qu'il lui ouvre, et le développement de son industrie par les richesses naturelles qu'il offre à son exploitation. Il est certain, par exemple, que si la France, à partir de 1830, n'avait pas entrepris la conquête de l'Algérie, elle ne ferait pas aujourd'hui avec ce pays un demi-milliard d'échanges annuels. Il faut donc se féliciter à cet égard, et pour les fruits que nous en recueillons dès maintenant, et pour ceux, plus abondants encore, que nous réserve l'avenir, de la reconstitution, en ce siècle, de notre empire d'outre-mer.

En 1815, la France ne sortait pas seulement vaincue en Europe même de sa lutte de vingt-trois ans contre la coalition, elle avait en outre cessé de compter comme puissance coloniale. De ses antiques possessions, il ne lui restait que trois îles : Guadeloupe, Martinique, Réunion ; plus quelques autres points, épars çà-et-là, qu'on aime à voir sur la carte teintés de notre couleur, mais dont l'importance était quasi-nulle. Le total ne représentait pas 500 000 sujets.

En 1898 l'Empire français couvre, avec la zone d'influence, près de neuf millions et demi de kilomètres carrés, 18 fois l'étendue de la métropole, et comprend 90 millions d'êtres humains, dépassé seulement par les Empires britannique, chinois et russe.

Tous les Gouvernements, sans exception, ont contribué à accroître ce domaine, et tous ont vu le succès couronner leurs efforts. La Restauration nous a valu Alger. Le Gouvernement de Juillet, malgré une opposition persistante qui prouve qu'en ces matières le suffrage universel n'a rien à envier au suffrage restreint, a poursuivi et assuré la soumission de l'Algérie entière; l'Empire, par l'acquisition de la Cochinchine, a amorcé la conquête ultérieure de tout l'ancien royaume d'Annam. La République, enfin, a doté la France de ces trois perles : Tunisie, Tonkin, Madagascar, sans préjudice du Soudan ni du Congo.

Certes dans cet immense territoire, tout n'est pas de même valeur. Trop d'espaces y sont déserts et improductifs; mais il y faut reconnaître deux morceaux de roi : l'Algérie-Tunisie, si heureusement placée aux portes mêmes de la France, et le Tonkin, avec sa population si industrielle et son sol si riche.

Notre France africaine, longtemps dédaignée, est aujourd'hui appréciée pleinement. L'émigration s'y porte, les transactions s'y développent, des villages se fondent, le désert recule devant les cultures.

Il n'en est pas de même du Tonkin; follement combattu à l'origine, il subit encore à cette heure le contre-coup des funestes attaques dont sa prise de possession fut l'objet. En vain les neuf dixièmes de ceux qui y sont allés en reviennent enthousiastes, la plupart des Français, s'ils ne le dénigrent plus, demeurent sceptiques à son endroit. Il est temps de rejeter ces injustes préventions. Sachons enfin mieux juger notre joyau colonial, apprenons à connaître ses multiples ressources, et ne craignons d'y engager ni nos capitaux ni nos

personnes. Nous nous plaignons qu'en France la vie devienne chaque jour plus chère, les carrières plus encombrées : émignons donc ! La vie au Tonkin est plus large, plus aisée, plus libre. Tel végète ici qui là-bas recueillera la fortune s'il apporte à son entreprise la vigueur, l'entrain et l'esprit de suite. Qu'un vaste courant se dessine donc vers cette France asiatique où les qualités d'initiative de notre race prendront leur essor ! Que par cette porte nos produits forcent l'entrée du marché chinois, et l'instinct commercial, la capacité industrielle se développeront en nous à proportion de notre succès, et nos flottes couvriront les mers, et un renouveau de puissance et de gloire s'épanouira pour la patrie!...

Car le Tonkin, ne l'oublions pas, n'est pas seulement capable d'être pour nous, comme l'Inde pour l'Angleterre, une colonie d'exploitation, mais aussi de peuplement. Le climat y est sain, la température moyenne plus douce qu'en France, sans être excessive comme en Cochinchine; point de maladies endémiques, point de fièvres paludéennes : l'Européen, hommes, femmes et enfants, y peut vivre de longues années sans maladie ni affaiblissement. Le Tonkin remplit donc pour ce rôle toutes les conditions souhaitables.

Il est vrai que lorsqu'on défend cette thèse, on se heurte généralement à l'objection tirée de notre faible natalité. Pour essaimer aux colonies, nous dit-on, il faudrait en France un excédent de population qui nous manque. La faculté de s'expatrier est forcément l'apanage des nations prolifiques. Comment la race française, qui ne parvient qu'à grand'peine à se maintenir

chez elle au chiffre de population qu'elle a atteint, fournirait-elle un contingent émigratoire?...

On ne voit pas que précisément le plus sûr moyen de relever notre natalité est d'activer l'émigration, et que, bien loin d'avoir besoin d'être plus nombreux pour émigrer, c'est au contraire parce que les Français émigreront qu'ils deviendront plus nombreux.

Un court examen de la question suffit à s'en rendre compte.

D'une manière générale, et en dehors de toutes autres causes, une population croît d'autant plus vite qu'elle est moins riche et moins dense.

Quand une population est à la fois pauvre et clairsemée, ce qui est le cas ordinaire et particulièrement celui de la Russie, on peut compter qu'elle augmentera promptement. Nous voyons en effet qu'en Europe c'est la Russie dont l'accroissement est le plus rapide. Depuis trente ans, la densité, pour la seule Russie d'Europe, a passé de 11 hab par km. carré à 19 1/2; aucune autre nation européenne n'offre une crue même approchante.

De même en France le degré d'accroissement des diverses régions est en raison inverse de leur richesse : la grasse Normandie se dépeuple depuis longtemps ; à côté d'elle, la pauvre Bretagne demeure la plus prolifique de nos provinces. Si certaines d'entre elles semblent faire exception à la règle, comme l'Ile-de-France qui est riche, qui est dense, et qui néanmoins continue de se peupler, cela tient à ce qu'elles contiennent de grands centres urbains, lesquels fonctionnent pour la population de leur région, ou même de l'État entier s'il s'agit de la capitale, comme autant de pompes aspi-

rantes. L'accroissement de ces provinces provient donc uniquement des grandes villes, et dans l'accroissement de celles-ci, la faible part qui résulte de la cause normale, savoir l'excédent des naissances sur les décès, est uniquement due à leurs classes pauvres, de sorte que l'exemple des villes ne va pas à l'encontre de la loi posée plus haut, il la confirme.

De ces deux facteurs de l'accroissement : pauvreté, faible densité, la raison d'être du second va de soi ; il est plus facile à un pays vide de se peupler qu'à un pays déjà plein. Quant à l'influence du premier, il la faut expliquer surtout par ce motif que, pour une famille arrivée à une certaine aisance un enfant est une charge, au lieu que, pour les indigents, il représente une source de revenu ; plié de bonne heure au travail, il ne tarde pas, surtout dans les campagnes, à rapporter plus qu'il ne coûte. Les plus riches sont donc fatalement portés à limiter leur progéniture comme les plus pauvres à enfler la leur, outre que, n'étant point en général de complexion prévoyante, l'idée ne leur vient pas de résister aux suggestions de la nature.

Quand une population a atteint une grande densité, elle peut néanmoins augmenter encore — son degré de richesse continuant dans tous les cas à agir comme on a dit — si ses habitudes d'émigration au dehors venant à suppléer aux facilités d'expansion à l'intérieur, elle reste certaine de toujours trouver un exutoire à son trop-plein.

Tel est le cas de l'Italie, population pauvre et dense (110 hab. par km. carré; France : 72) dont l'accroissement est rapide et qui fournit une forte émigration dans le Sud de la France et les deux Amériques ; de

l'Allemagne, peuple de richesse moyenne et de notable densité (96 hab. par km. car.), augmentant rapidement et émigrant en masse aux États-Unis. Tel est aussi le cas de la Hollande, population riche et dense (140 hab. par km. car.), qui s'accroît mais qui émigre largement dans les colonies de la métropole; et enfin de l'Angleterre, pays riche, peuplé (125 hab. par km. car.), mais dont les citoyens émigrent dans le monde entier, et qui dès lors conserve impunément une grosse natalité. Car pourquoi les ménages anglais limiteraient-ils, comme les nôtres, le nombre de leurs rejets puisque la certitude que ceux-ci trouveront à vivre et prospérer en cent points de l'univers les affranchit d'avance de tout souci à leur égard ?

Et tel est en effet l'avantage de l'émigration. En transportant le trop-plein des peuples dans ces pays neufs où les bras manquent encore à la terre, elle fournit à ce trop-plein des facilités de travail que nos vieux pays d'Europe où toutes les places sont prises ne sauraient plus lui procurer ; et permettant ainsi la libre formation de cet excédent, elle se trouve par là résoudre de façon satisfaisante ce grave problème de la dépopulation qui inquiète à cette heure tous les cœurs patriotes. Si en effet les couples français prolifèrent de moins en moins, ce n'est certes pas par inaptitude physiologique ; c'est de propos délibéré, d'abord pour laisser une plus grosse part d'héritage à chaque enfant, — et on ne saurait trop condamner cette détestable raison, — mais ensuite parce que d'avance ils sont inquiets de l'avenir de ceux-ci. Qu'on vienne à les délivrer de toute crainte à cet égard, et ils deviendront certainement moins attentifs à se restreindre.

Mais l'émigration contribue à l'élévation de la natalité d'une façon plus directe encore, car ces pays nouveaux et à faible densité qu'envahissent les émigrés sont justement de ceux où il y a intérêt à multiplier sa descendance et non plus à la réduire. Dans ces espaces illimités où le sol est à vil prix, l'ancien artisan, l'ex-employé devenu colon, chef d'une exploitation agricole ou industrielle, cherchera à grossir le nombre de ses héritiers, car tous doivent devenir pour leur père autant d'auxiliaires dans l'œuvre qu'il tente, et les meilleurs qu'il puisse souhaiter puisqu'ils sont directement intéressés au succès. Autant d'enfants de plus, autant de serviteurs à gages de moins, ou plutôt autant de nouveaux facteurs qui, contribuant à l'extension de l'entreprise, exigeront une nouvelle augmentation du personnel employé, car tous les accroissements s'engendrent les uns les autres, et s'étendent finalement à tous les corps de métiers et à toute la région.

Ne cherchez pas d'autres motifs à la fabuleuse propagation de la race française au Canada, qui, du début du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, a passé de 16.000 colons à plus de deux millions. Croyez que si ces deux millions de Canadiens revenaient se fixer dans leur pays d'origine, ils y seraient moins pressés que sur les bords du Saint Laurent, de donner le jour à des lignées de vingt enfants et plus; il est à remarquer, en effet, que les provinces d'où sont issus leurs ancêtres, Picardie, Normandie, Poitou, Saintonge, Angoumois, sont justement de celles qui aujourd'hui se dépeuplent irrémisiblement.

Et plus près de nous, tels sont encore les motifs pourquoi le Français se remet à procréer avec entrain, sitôt transplanté en Algérie. De 1876 à 1896 le nombre de

colons français s'y est élevé de 200.000 à plus de 300.000. La majeure partie de cet accroissement est imputable, il est vrai, à l'immigration venue de la métropole et aux naturalisations d'étrangers, mais le solde, encore très important, provient de la cause régulière, l'excédent des naissances. A augmenter dans le même rapport, la France continentale eût depuis longtemps dépassé 40 millions d'habitants au lieu de 38 millions et demi que lui assigne le recensement de 1896.

Si donc nous voulons voir se propager dans le monde la race française, souhaitons que son mouvement d'émigration se précipite, et de plus gagne les deux sexes. Les couples qui en France se seraient imposé la triste loi de la stérilité, aux colonies se feront une joie saine d'être féconds. Quant à la France même, sa population n'en diminuera point : les partants laissent une place à prendre, et cette place ne reste pas longtemps vide. Nous sommes parvenus au chiffre de 72 hab. par km. car. ; on peut affirmer qu'à moins de cataclysmes peu probables nous ne descendrons pas au-dessous. Bien mieux, les facilités mêmes d'expatriation, comme il a été dit, tendront à l'accroître.

Mais ce qui précède ne justifie pas seulement l'émigration : il légitime par là même l'agrandissement du domaine colonial, car 1° un peuple aussi attaché à ses mœurs, à ses coutumes, à sa langue que le peuple français, émigrera toujours plus aisément dans un pays où il le doit retrouver que dans une terre étrangère (1) ;

(1) S'il se dirige encore vers la Californie ou la République Argentine, c'est en vertu d'habitudes prises et parce qu'il sait devoir y trouver un noyau de Français déjà établis ; mais après quel-

et 2° cet agrandissement permettant aux Français de se fixer sur un sol dépendant de la France et non plus de l'étranger, empêche que leurs descendants soient perdus pour la nationalité française.

L'extension de nos colonies ne favorise donc pas seulement notre développement commercial et industriel, elle provoque le relèvement de notre natalité et nous réserve le bénéfice de cette natalité relevée. On doit donc hautement s'applaudir des acquisitions coloniales de ces vingt dernières années ; elles ne sont pas pour la France une cause de faiblesse, comme quelques-uns le craignaient, elles ne tendent au contraire qu'à l'enrichir, la fortifier et la grandir.

Notre Empire est dès aujourd'hui d'une étendue plus que largement suffisante pour l'activité nationale. Il n'y a donc pas lieu de chercher à l'accroître encore, mais seulement d'en mettre en valeur les diverses parties par une exploitation intelligente et laborieuse. On doit pourtant prévoir le cas où, sans l'intervention de notre volonté, il recevra une nouvelle et inévitable augmentation. Si la Chine un jour, victime de l'état inorganique où elle croupit, doit subir le sort de la Pologne, il est clair que de par sa seule situation au Tonkin, la France est au nombre des copartageants certains. Elle est même le mieux placé de tous. A la Russie les froides solitudes de la Mongolie et de la Mandchourie. A l'Angleterre, les hauts plateaux du Thibet, mais à la France tout ou partie des provinces méridionales du Yunnan, du Kouang-si et du Kouang-toung, soit un

ques hésitations, il s'acheminera volontiers vers le Tonkin et Madagascar, comme il a déjà pris la route de l'Algérie-Tunisie.

territoire de trente millions d'habitants que, dans un avenir encore lointain, notre Indo-Chine est appelée peut-être à s'annexer.

Ajoutons en terminant que la France, dans cette main-mise sur tant de terres lointaines, n'a pas seulement à poursuivre la satisfaction de son intérêt bien entendu. Quand elle cherche à accroître sa puissance et sa richesse, elle ne doit pas être guidée par un but mesquin de suprématie égoïste, mais par l'ambition plus noble de remplir le rôle civilisateur qui lui incombe ici-bas.

Car lorsqu'on entend parler de la « mission civilisatrice » de la France, il ne faut point considérer ces mots comme une formule creuse bonne à placer dans la banalité des discours officiels, mais comme l'expression stricte de la vérité. Il est rigoureusement exact que la France a une telle mission. Les peuples comme les individus n'ont de raison d'exister qu'autant qu'ils se dévouent à une cause plus grande qu'eux, et contrairement à ce qui se répète trop souvent, l'égoïsme n'est pas plus à recommander à ceux-ci qu'à ceux-là. De même que le devoir de l'individu est de s'oublier lui-même pour se dévouer au service des diverses collectivités qui l'englobent, famille, commune et patrie, de même le devoir de chaque nation est de travailler au bien de l'Humanité, et ce devoir est d'autant plus impérieux pour chacune d'elles qu'elle occupe un rang plus éminent dans la hiérarchie des États.

Or la voie la plus directe qui s'ouvre aux nations de servir la cause du genre humain est de se faire les tutrices bienveillantes des peuples inférieurs que les circonstances de l'Histoire soumettent à leur autorité;

d'autant que l'abus de la force marquant fatalement l'origine de leurs conquêtes, elles n'ont que trop de raisons de racheter cette tare initiale, et de s'attacher à rendre la victoire profitable au vaincu lui-même en l'élevant à une forme de vie supérieure à celle qu'il pratiquait.

En ce qui nous concerne, et abstraction faite de la race nègre encore trop arriérée pour être susceptible d'un vrai perfectionnement, deux groupes principaux s'offrent à notre action : le groupe musulman en Afrique, le groupe annamite en Indo-Chine.

En Afrique notre tâche rencontre malheureusement des difficultés extrêmes; elle se heurte à des préjugés de race et de religion, à une aversion congénitale du travail et de tout progrès, à une différence de tempérament qui semble creuser entre l'Arabe et nous un fossé infranchissable. Si ce n'est point une raison de se lasser, c'en est une, tout en redoublant de zèle, de n'attendre de ses efforts aucun effet prochain.

L'Indo-Chine nous dédommage par un spectacle tout autre. Nous avons la bonne fortune d'y avoir rencontré le peuple le plus doux de caractère, le plus gai d'humeur, le plus ouvert d'esprit, le plus sobre, le plus laborieux et le moins routinier qui soit ; peuple auquel semble n'avoir manqué jusqu'ici, pour primer en Extrême-Orient, que l'aptitude scientifique et plus d'énergie de caractère. Je ne crois pas qu'une nation colonisatrice ait jamais trouvé pour auxiliaires, dans le pays qu'elle se soumet, indigènes disposés à recevoir plus docilement, ni plus volontiers, ni avec plus de fruit l'empreinte de son propre génie. L'Annamite a le goût de l'instruction, le sens du perfectionnement en

toutes choses, et sans rompre avec ses traditions, tout en demeurant fidèle aux mœurs de ses ancêtres, il adopte avec joie les bienfaits de la civilisation européenne. Il s'applique notamment à l'étude de notre langue avec une passion qui tient du prodige et permet d'augurer que dans trois générations peut-être, vingt millions d'Asiatiques parleront le français.

Ici donc non seulement la tâche est aisée, mais elle est douce à remplir. Dans un terrain aussi propice, il faut semer à pleines mains. Un peuple si bien doué, qui accepte notre suzeraineté si spontanément, et dont le travail est destiné à enrichir un grand nombre de nos concitoyens, mérite qu'on s'intéresse à lui. Nous pouvons avoir la certitude que les soins qu'on prendra de son éducation et de son bien-être ne seront pas perdus, et que l'estime sympathique qui lui sera témoignée ne s'égarera pas sur des indignes.

La France, par cette conduite, ne fera que céder aux inclinations naturelles de son propre cœur. De tout temps protectrice-née des petits et des faibles, libératrice des peuples opprimés, elle n'a pas été seulement la *Grande Nation*, mais la Nation *bonne* par excellence. Nulle autre ne peut se glorifier d'avoir, avec autant de constance qu'elle, mis la force au service du droit. Elle s'est ainsi constitué un capital d'héroïques et généreuses actions qui seront son titre le plus sûr au souvenir des générations futures, et grâce auxquelles son nom traversera les siècles entouré d'une auréole

Ce capital, que ceux qui ont le bonheur d'être nés Français travaillent selon leurs facultés à l'augmenter encore. Qu'ils s'efforcent de rendre la France toujours plus grande : plus grande matériellement, par tout ce

qui fait la force des nations, par la superficie de son empire, par le nombre et la richesse de ses citoyens, la multiplicité des populations soumises à ses lois protectrices; plus grande intellectuellement, par le génie de ses penseurs et de ses artistes, l'esprit vif et le jugement droit de tous ses enfants; plus grande, enfin et surtout, de grandeur morale, par la propagation continue, dans le monde, des idées de justice, de paix, de liberté et de fraternité universelle, par l'étendue toujours croissante des services rendus à l'Humanité.

FIN



## TABLE

---

I. — HONGKONG.....	1
II. — CANTON.....	41
III. — MACAO.....	81
IV. — Océan.....	97
V. — JAPON.....	119
VI. — ILES HAVAI.....	143
VII. — CALIFORNIE. — San Francisco. — San José. — Les Big-trees. — Los Angelès. — Aperçu historique.....	167
VIII. — LOUISIANE. — De Los Angelès à La Nouvelle- Orléans. — Nouvelle-Orléans. — Aperçu historique.....	233
IX. — NIAGARA. — de La Nouvelle-Orléans à Washington. — Washington. — New- York. — Niagara.....	257
X. — FRANCE.....	289

